

Notre ROMAN COMPLET: - VERS L'UNIQUE, par Max du Veuzit

516/R/77/5-78/4
AOUT 1933

La Revue Populaire

15¢

26e ANNEE



LA
GRANDE
REVUE
CANADIENNE

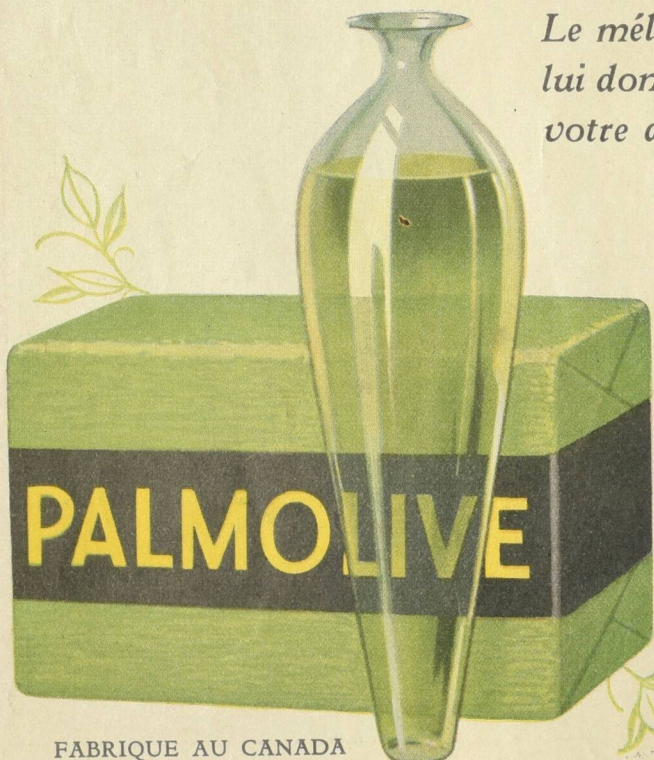
Le seul savon

dont la couleur est votre assurance d'un
teint rayonnant



*Le mélange secret des huiles de palme et d'olive dans Palmolive
lui donne sa couleur naturelle vert-olive—votre garantie de sûreté,
votre assurance de la meilleure protection pour une jolie peau*

*L'illustration, ci-
contre à droite,
montre la quan-
tité exacte d'huile
d'olive que
nous mettons
dans chaque
Savon Palmolive.*



FABRIQUE AU CANADA

Aucun attrait n'est comparable à celui d'une peau qui est jeune, fraîche et rayonnante. Et la plus sûre sauvegarde d'une telle beauté se trouve dans un mélange secret des huiles d'olive et de palme — les huiles qui depuis des siècles, ont été la base de la culture de la beauté. Le Savon Palmolive, un mélange de ces huiles cosmétiques, est fait d'après un procédé qui produit une mousse riche, adoucissante et bienfaisante. Il protège la beauté de la peau tout en nettoyant.

Suivez ce traitement soir et matin: Avec vos deux mains faites une abondante et crémeuse mousse de Savon Palmolive et d'eau chaude. Massez délicatement votre visage, votre gorge et vos épaules. Rincez à l'eau chaude, puis à l'eau froide. Sèchez-vous soigneusement. Ce soin quotidien gardera votre peau fraîche, rayonnante, attirante.

Bien que Palmolive coûte maintenant moins que jamais — vous obtenez la même qualité, la même quantité, le même poids. Achetez trois pains aujourd'hui. Servez-vous de Palmolive ce soir. Constatez par vous-même comme il aide à conserver la fraîcheur et la beauté du teint que tous les hommes admirent.

*Conserver ce Teint d'Ecolière
coûte moins cher maintenant*

La Revue Populaire

Organe de la Société des Arts et Lettres du Canada

ABONNEMENT

Canada

Un an \$1.50
Six mois75

Etats-Unis

Un an \$1.75
Six mois90

26e année, No 8 — Montréal, août 1933

Directeur: JEAN CHAUVIN

LA REVUE POPULAIRE est
expédiée par la poste entre le
premier et le 5 du mois.

Editeurs-Propriétaires :

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE

975, RUE DE BULLION

MONTREAL

CANADA

Tél.: LANcaster 5819

SOMMAIRE

	Page
L'Exposition de Chicago, par Henri Martin...	5
Que deviendra la terre ? par Fernand de Verneuil.....	7
Lieux de pèlerinage de la province de Québec	8
Les premiers gratte-ciel, par Louis Sabourin...	9
L'Herbe «à la puce», par Herbert Groth.....	10
Le Rêve et la Vie, Nouvelle canadienne, par Rex Desmarchais.....	11
Pages de mode.....	12
La Maison, par Francine.....	14
Photos d'artistes.....	15
Coiffures à la mode de Paris.....	16

Notre roman complet :

VERS L'UNIQUE

par Max du Veuzit.....	17
L'Horoscope du Mois.....	38
La Page pour tous.....	40
La chronique des Timbres, par Léonide Jasmin.....	41
La Radio.....	42
L'Exposition de Chicago.....	44
La Mère et l'Enfant, par Francine.....	45
Livres et Revues.....	46
La Chanson Française.....	49
Les Mots Croisés.....	50

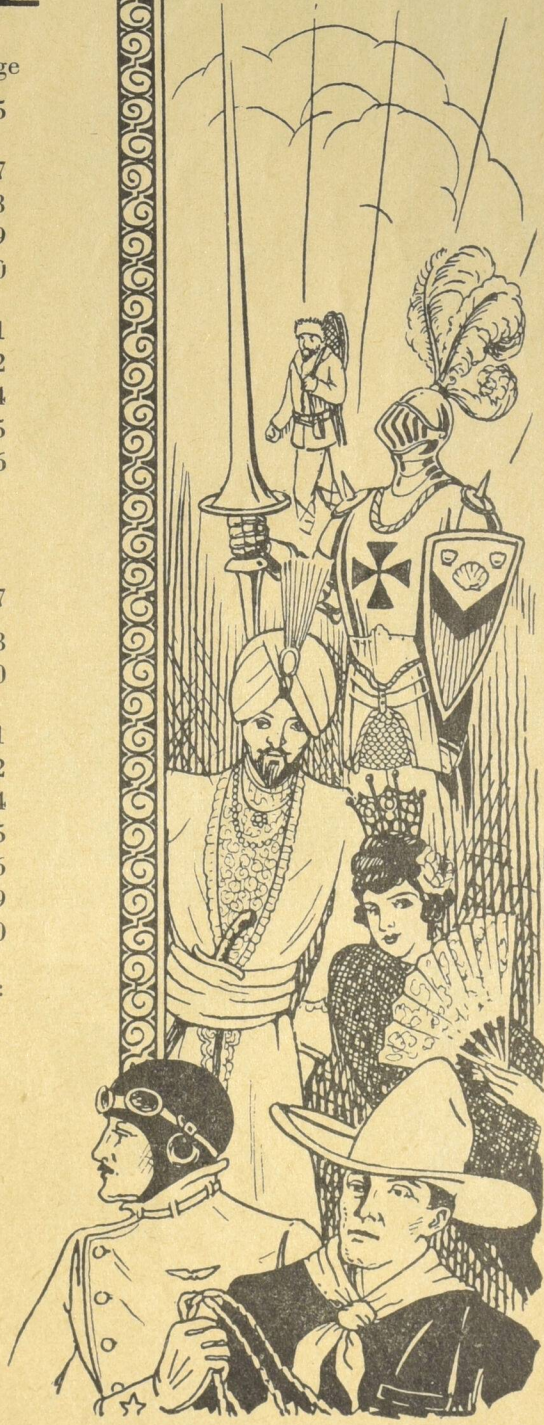
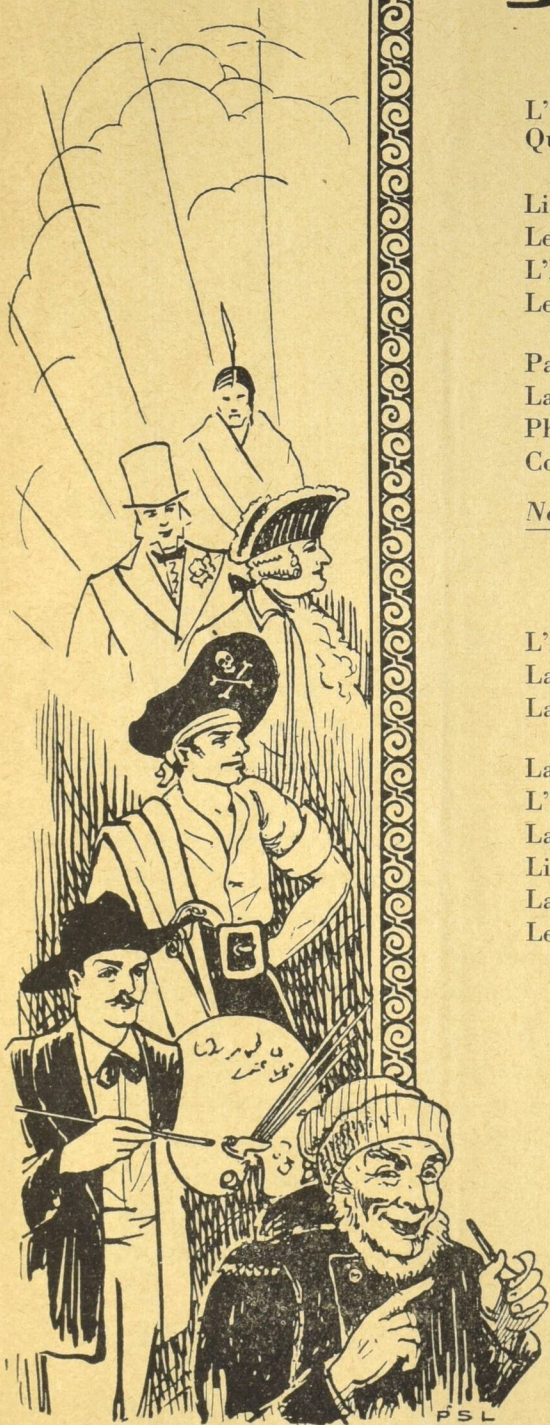
Notre prochain roman INEDIT et COMPLET :

COEUR DE FLAMME

TARIF D'ANNONCES FOURNI SUR DEMANDE

Les abonnés changeant de localité sont
priés de nous donner un avis de dix
jours, au moins, et tout changement d'a-
dresse doit nous parvenir avec mention
complète de l'ancienne adresse

Entered March 23, 1908, at the Post
Office of St. Albans, Vt., U. S. A., as
second class matter under the Act of
March 3rd, 1879.



LA MARQUE DE L'HOSPITALITÉ PARFAITE



LUNCH SOMMAIRE

Voici une collation délicieuse et facile à préparer, qui est rendue encore plus agréable lorsque servie avec de la Bière Molson. Vous avez si peu à faire, que tout peut être prêt en deux minutes — quand il vous arrive des visiteurs inattendus, quand vous revenez d'une randonnée en auto ou quand les hommes rentrent d'une partie de golf. Voici ce qu'il vous faut: un pain de seigle, des "pretzels" (que vous achetez en paquet chez l'épicier) ou des biscuits secs si vous le préférez, des cornichons et un bon fromage. Si vous ajoutez à cela une bouteille de Molson, vous avez un festin miniature que vos gens sauront apprécier.

MOLSON

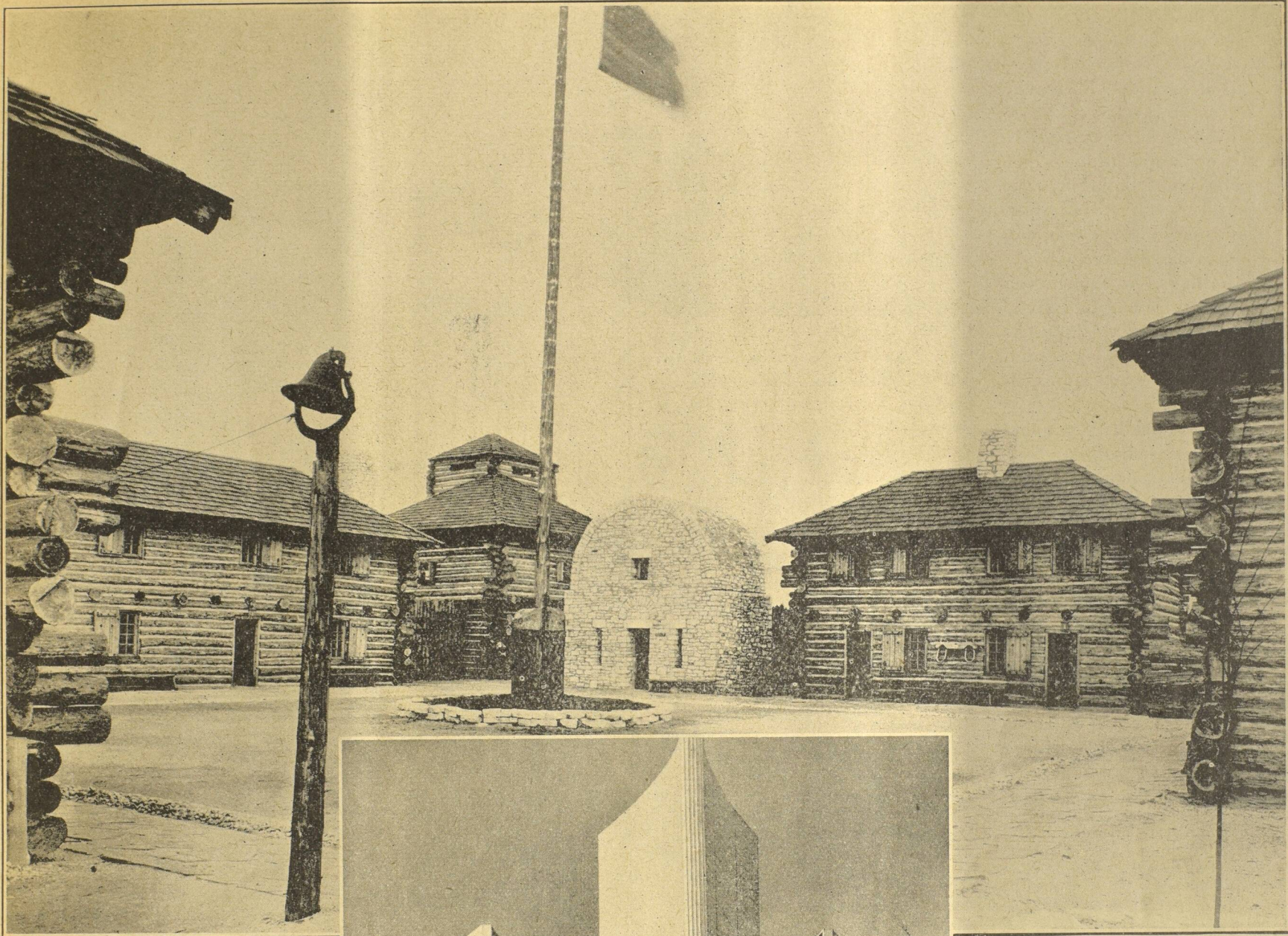
LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

ÉTABLIE À MONTREAL EN 1786

3
bières
À
VOTRE CHOIX

INDIA PALE
(Étiquette blanche)

EXPORT BLUE LABEL
(Étiquette dorée) (Une Bière Stock)

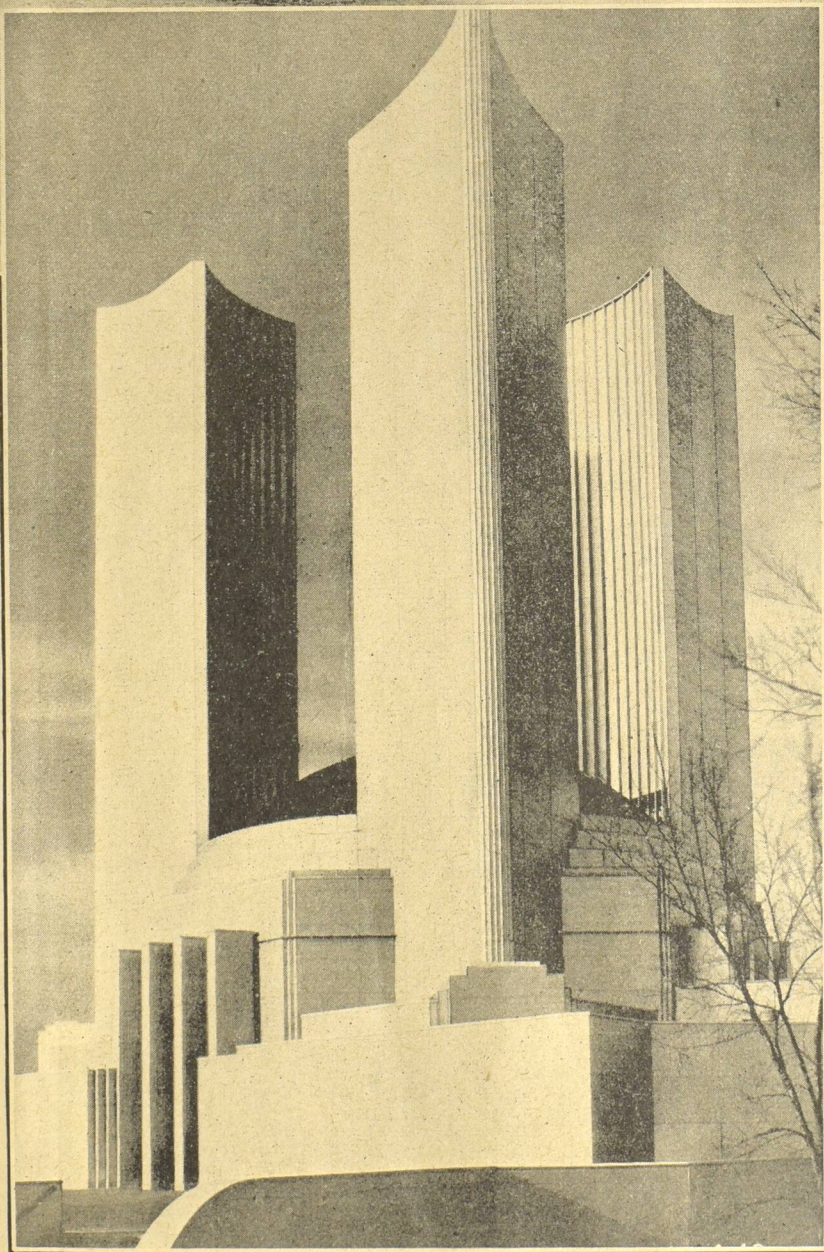


Le siècle du progrès

L EXPOSITION Universelle de Chicago, lancée sous le nom d'«Un Siècle de Progrès» est ouverte depuis près de deux mois. Elle doit durer 150 jours, la clôture en étant fixée au 1er novembre 1933. Cette exposition d'un caractère nouveau, raconte toute l'histoire des réalisations humaines depuis cent ans. Cette exposition coïncide d'ailleurs avec le centenaire de la ville de Chicago qui, en 1833, ne consistait qu'en quelques chalets de bois rond protégés par une palissade. Cent ans plus tard, Chicago était une cité de 3,500,000 habitants.

Le terrain de l'exposition, en bordure du lac Michigan, couvre

La plus belle construction art moderne de l'Exposition de Chicago. Trois tours triangulaires de 150 pieds de hauteur qui surmontent le pavillon fédéral, long de 620 pieds et large de 300.



Réplique du Fort Dearborn, près de l'emplacement où il s'élevait il y a cent ans. Les découvreurs, sinon les fondateurs, de Chicago furent deux Français, le père Marquette et Louis Joliet, qui s'y arrêtaient en 1673. En 1804, le gouvernement américain y construisit le Fort Dearborn qui fut abandonné en 1812, après que les Indiens eussent massacré tous ses habitants. La ville même fut fondée en 1830.

une immense superficie et comprend plus de cinq cents stands. C'est la première exposition du genre et aussi la plus considérable. Elle a encore ceci de particulier que c'est une entreprise strictement privée qui ne coûte pas un sou au contribuable. L'administration n'a pas reçu les moindres subsides des gouvernements fédéral, d'état ou municipal. Tout a été financé au moyen d'une émission d'obligations de \$10,000,000. C'est cette somme d'argent, plus les fonds obtenus par la location du terrain et la construction des pavillons et étalages, qui ont pourvu à toutes les dépenses. On compte maintenant rentrer dans ses déboursés avec le

L'EXPOSITION DE CHICAGO

prix d'entrée à l'exposition, fixé à cinquante cents, et diverses autres sources de revenus du genre.

C'est avec la collaboration du Conseil National des Recherches qu'on a réussi à faire l'histoire des découvertes scientifiques du siècle dernier et de l'application au bien-être de l'humanité de la physique, de la chimie, des mathématiques, de la biologie, de la géologie, etc.

On pourra ainsi suivre, dans les divers pavillons, la marche des progrès accomplis dans tous les domaines: agriculture, industrie, commerce, transport, éducation, hygiène, habitation, arts appliqués, architecture, etc.

Les nombreux pavillons qui abritent les diverses expositions sont comme le prolongement de l'Exposition des Arts Décoratifs tenue à Paris, en 1925. Sept années se sont écoulées depuis lors, et l'architecture nouvelle lancée à cette époque a fait des progrès énormes. De sorte qu'on peut dire que les constructions que l'on voit à Chicago annoncent certainement l'architecture de demain. Les innovations sont ici encore plus audacieuses, mais aussi plus pratiques, plus utilitaires. Le public est d'abord tout étonné, vaguement scan-

dalisé, mais il s'habitue insensiblement à toutes ces formes, originales certes, parce que nouvelles, mais logiques.

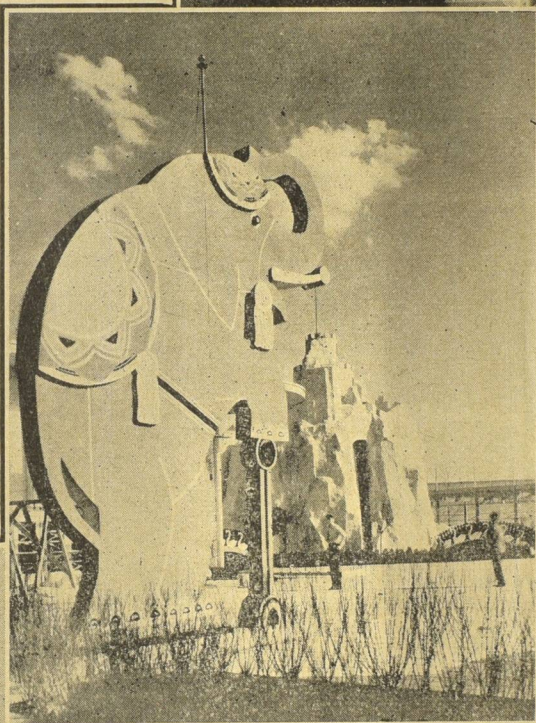
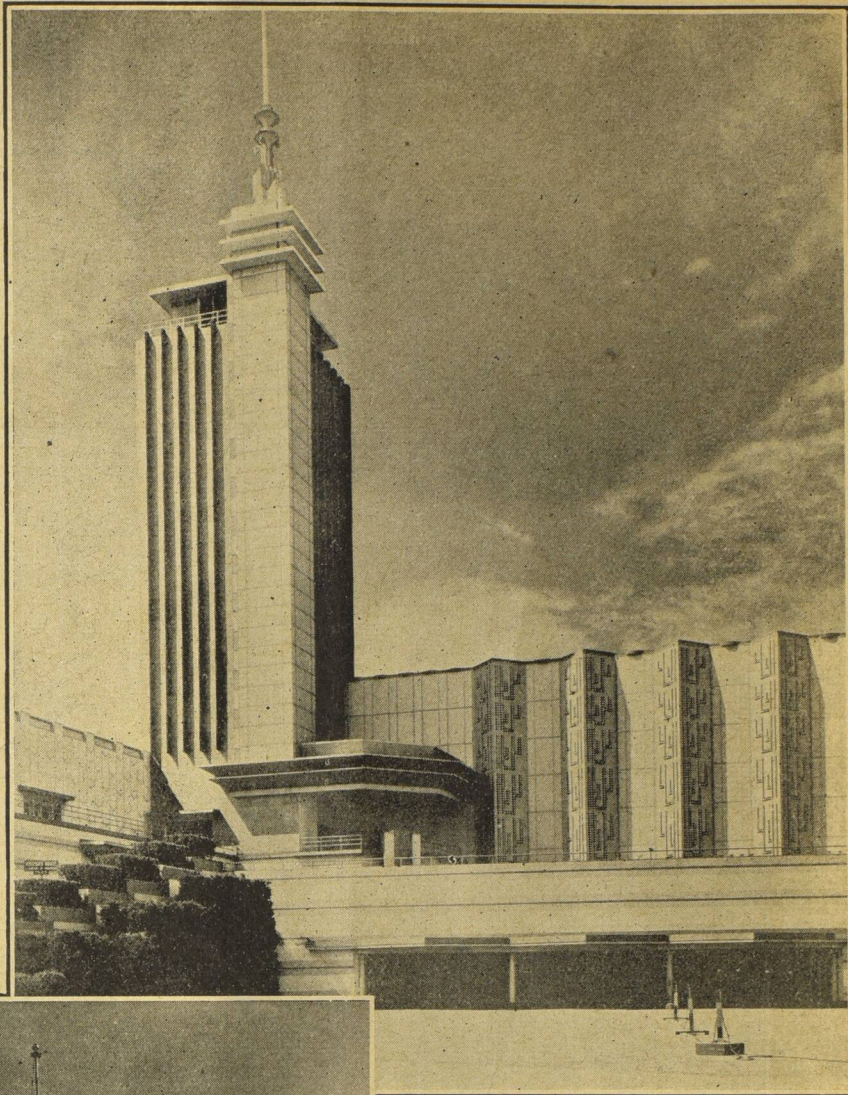
L'Exposition de Chicago, à la fois scientifique, artistique et historique, renferme aussi, comme toutes les foires, de quoi amuser la foule. Ses divertissements ou «attractions» sont de toutes sortes. Tout ce qu'on peut voir au vaudeville, au cirque, au théâtre, tout cela se retrouve magnifié au centuple à l'Exposition Universelle de Chicago. De fait, on estime qu'un capital de \$5,200,000 a été placé dans les amusements.

La Foire aux amusements qu'on a appelé «The City of a Million Lights», occupe une partie de la Northerly Island et une partie du terrain même de l'exposition. On y voit, entre autres choses, l'Île Enchantée, une création qui tient du prodige où les enfants de tous les âges et de toutes les races trouvent de quoi satisfaire leur goût du merveilleux et peuvent, pour presque rien, se payer le

La cour intérieure du Hall de la Science dont le campanile constitue une réalisation tout à fait nouvelle. Ce pavillon est consacré aux inventions de l'homme depuis cent ans dans le domaine de la biologie, chimie, géologie, physique et médecine.

L'Île Enchantée, terrain de jeux des enfants à l'Exposition de Chicago.

Le groupe Abraham Lincoln où ont été reconstitués la maison natale du grand homme d'Etat américain, la maison qu'il habita dans l'Indiana, le magasin Lincoln-Berry où il travailla et étudia, etc.



luxe de tous les spectacles et de tous les plaisirs qu'ils aiment.

Tout près de ce centre qui attire chaque jour, depuis l'ouverture de l'exposition, non pas seulement des milliers, mais des dizaines de milliers d'enfants, s'élève la reconstitution du Fort Dearborn dont nous donnons ici la photographie. On sait que ce fort fut rasé par les Indiens en 1812 après que ceux-ci en eussent massacré toute la garnison. Tout près de là, encore, se trouve une réplique de la maison natale d'Abraham Lincoln.

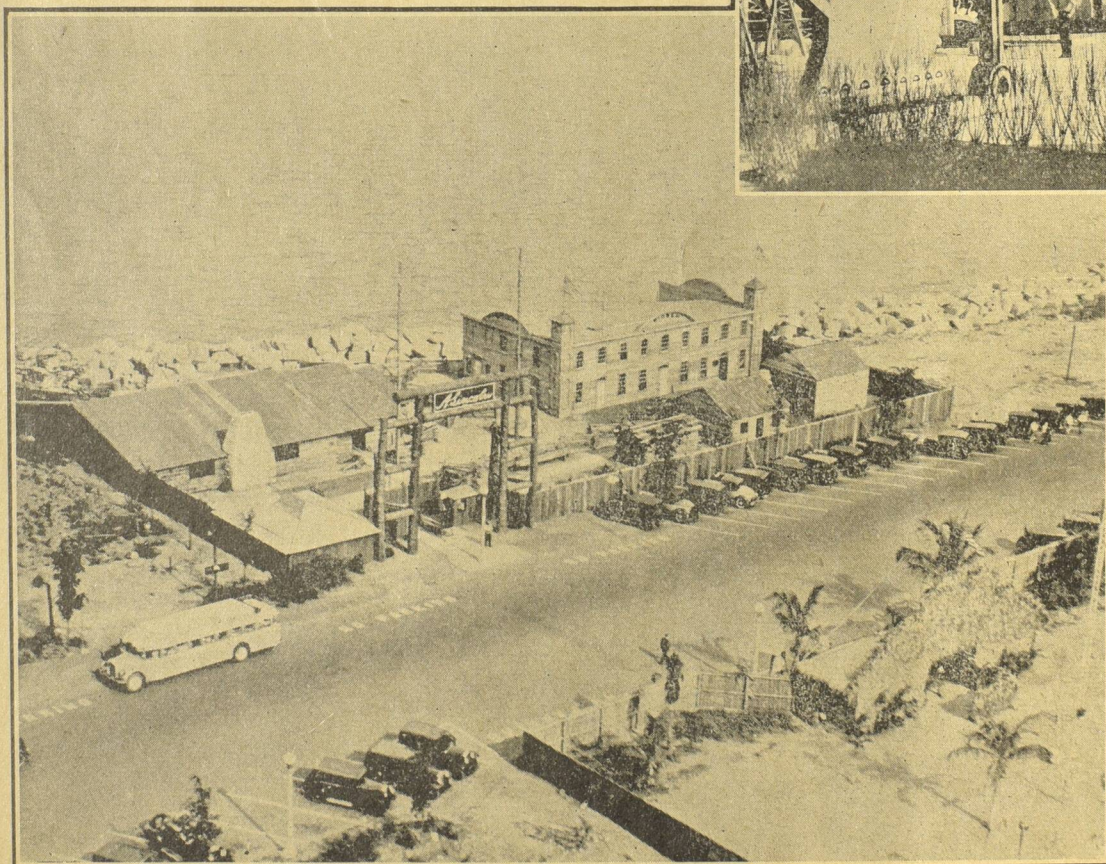
Dans le même ordre d'«attractions», mentionnons ce globe énorme dans lequel sont représentés la

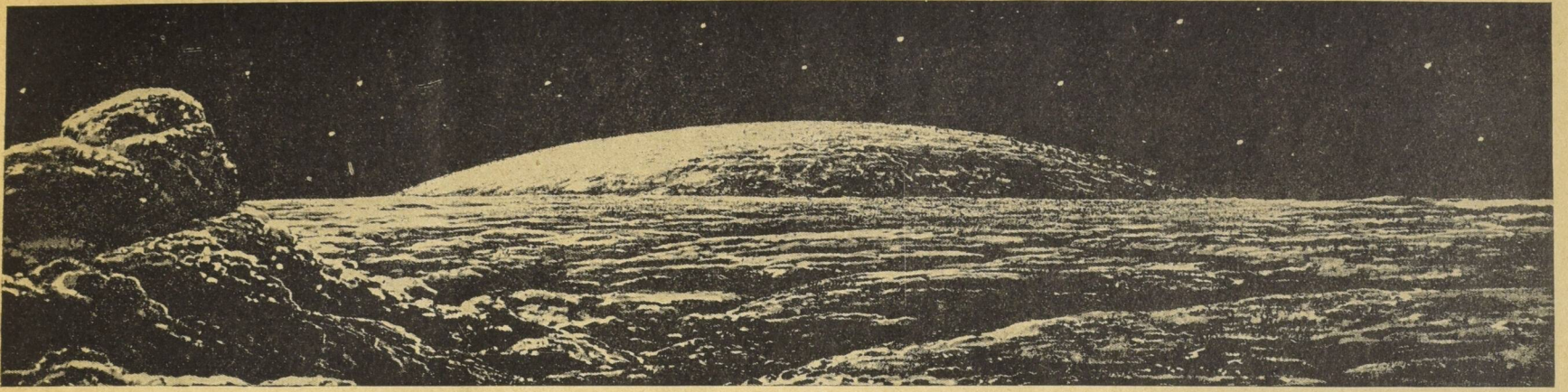
terre et les monstres qui l'habitaient «il y a un million d'années».

Deux voiliers attirent chaque jour un très grand nombre de visiteurs: Le «City of New York», sur lequel l'amiral américain Richard E. Byrd fit sa mémorable expédition dans les régions antarctiques et le «Bluenose», ce schooner de Lunenburg, Nouvelle-Ecosse, le bateau de pêche le plus rapide de toute l'Amérique.

L'Exposition de Chicago est vraiment un résumé de toutes les expositions. On y retrouve les caractères de l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925 ainsi que ceux de l'Exposition Coloniale de Paris, dans les modèles d'architecture et de mobiliers modernes, dans la reconstitution des villages de l'Orient. Le «Village Oriental», est la copie exacte des quartiers populaires du Caire, en Egypte, de Damas, en Syrie, et de petits villages caractéristiques des pays suivants: Perse, Maroc, Tunisie.

(Suite à la page 47)





Par suite de la lente mais continuelle absorption des eaux, les fleuves, les lacs et les océans eux-mêmes disparaîtront, et la surface de la terre, privée de toute humidité nécessaire à la vie, aura cet aspect fantômatique des paysages lunaires observés à l'aide des grands télescopes modernes.

QUE DEVIENDRA LA TERRE ?

Par Fernand de Verneuil

QUAND on contemple l'océan du haut d'une falaise un jour que le vent souffle en tempête, on assiste à un spectacle grandiose. Les vagues arrivent du large, en rangs pressés comme si elles voulaient hâter mutuellement leur course et dans un choc violent, continuellement répété, elles se ruent à l'assaut du roc et de la terre qui se dressent devant elles comme une muraille de défi. «Tu n'iras pas plus loin!» semble dire la falaise. «Je te vaincrai par mon obstination!» répond en grondant la mer furieuse qui continue ses coups de bélier...

Et cela dure depuis des siècles, depuis des millénaires. La terre s'émiette, le roc se creuse et, de temps à autre, un bloc gigantesque minée à la base s'effondre avec fracas dans le gouffre liquide. Lentement mais implacablement l'Océan ronge le Continent.

Ce qu'il prend ici, parfois il semble le rendre là; il cède la place aux terres d'alluvions mais en retour de la haute falaise qu'il a volée il ne rend qu'un sol plat et marécageux où s'étale souvent la traîtrise des sables mouvants; puis un jour, dans un raz-de-marée coléreux et formidable, l'océan reprend son misérable don passager. Parfois, les convulsions profondes de la planète l'aident dans son travail de démolition qui s'accomplit alors avec une effrayante rapidité; c'est ainsi que sombra la mystérieuse Atlantide entrevue par Platon dans ses rêves.

Sur les continents eux-mêmes le fatal nivellement se poursuit sans arrêt; l'érosion démolit sournoisement les plus hautes montagnes; les pics altiers perdent leurs angles, s'arrondissent, s'affaissent, fondent comme s'ils étaient dans un creuset fantastique; les vallées se comblent, les moindres différen-

ces de niveau disparaissent et c'est une plaine morne, à perte de vue, qui avec le temps prend la place des montagnes géantes et des profonds abîmes. Les variations de températures, imperceptibles ou brutales, les mouvements de l'atmosphère depuis la simple brise jusqu'à l'ouragan et surtout la minuscule goutte de pluie travaillent sans arrêt à ce nivellement final. Toutes ces causes arrivent à l'accomplir avec l'aide silencieuse de millions d'années.

C'est à cause de cette longueur phénoménale de travail que, dans la brièveté de sa vie, l'homme ne peut pas se rendre compte de sa planète; tout lui semble immuable alors que tout change et s'efface, mais la science de la géologie ne lui a laissé aucun doute à ce sujet. Il sait que de vastes solitudes où l'oeil ne rencontre plus aucun relief du sol ont été, il y a bien longtemps, d'un

aspect tout autre et qu'aux premiers âges de la vie terrestre il y avait là de hautains sommets dominant une longue chaîne de montagnes dont les contreforts se ramifiaient au loin.

Et il sait aussi que dans dix millions, vingt millions d'années, la moindre aspérité aura disparu de la surface de la planète, mais c'est à si longue échéance qu'il ne s'en inquiète point et qu'il ne pense que bien rarement à ce que sera le globe en ces temps fabuleux par rapport à nous.

Transportons-nous par la pensée en cet avenir lointain et, d'un point de l'espace suffisamment éloigné pour avoir une vue d'ensemble de notre planète, regardons-la. Nous ne voyons plus qu'un énorme globe d'eau... Du moins il nous paraît ainsi fait; en réalité il n'est pas entièrement d'eau, sa surface seule en est recouverte, mais totalement en une

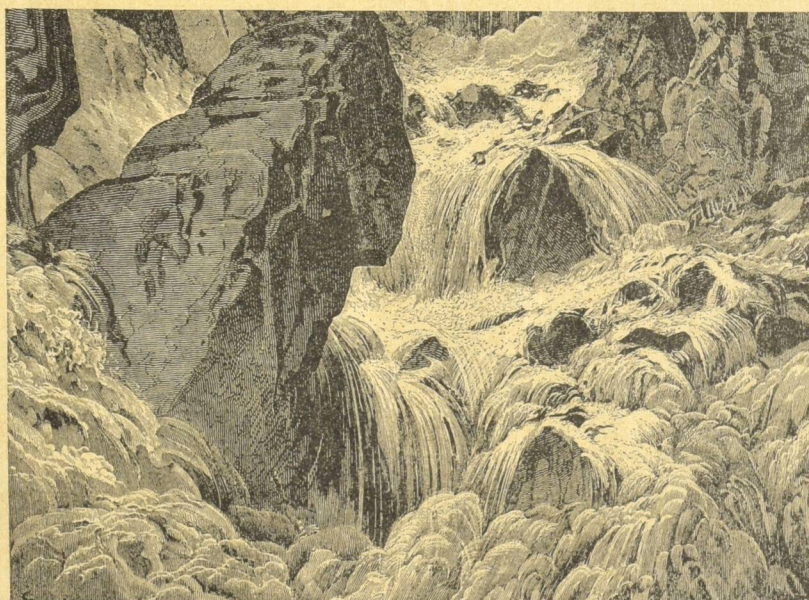
épaisseur de trois mille pieds. Le lent travail de nivellement général s'est accompli, il n'y a plus de murailles, plus d'obstacles à la libre expansion des eaux, l'océan a définitivement vaincu les continents.

L'humanité existe-t-elle encore? c'est possible, la fin de la terre ferme pouvant fort bien ne pas être la fin du monde. Tel Noé de biblique mémoire, peut-être voguera-t-elle à la dérive sur d'immenses radeaux aménagés avec tout le confort et même le luxe que permettront ces lointaines époques de progrès intensifié. Il y a là belle matière pour un roman ultra-futuriste avec toutes les fantaisies que l'imagination la plus féconde pourrait puiser dans un tel état de choses.

Est-ce là pourtant ce qui attend notre planète, ou bien tout le contraire, c'est-à-dire la conquête absolue de l'océan par la terre ferme et la disparition du moindre volume d'eau à la surface de la terre? Ceci est encore très possible et serait sans doute plus grave pour l'existence de l'humanité.

Actuellement les eaux couvrent, en chiffres ronds, les trois-quarts de la surface du globe mais rien ne nous affirme qu'il en sera toujours ainsi et certains indices seraient de nature à nous prouver que notre planète est en voie de dessiccation. Oh, il n'y a pas de péril immédiat en la demeure car il faudra — comme dans l'hypothèse de l'inondation générale — quelques millions d'années encore...

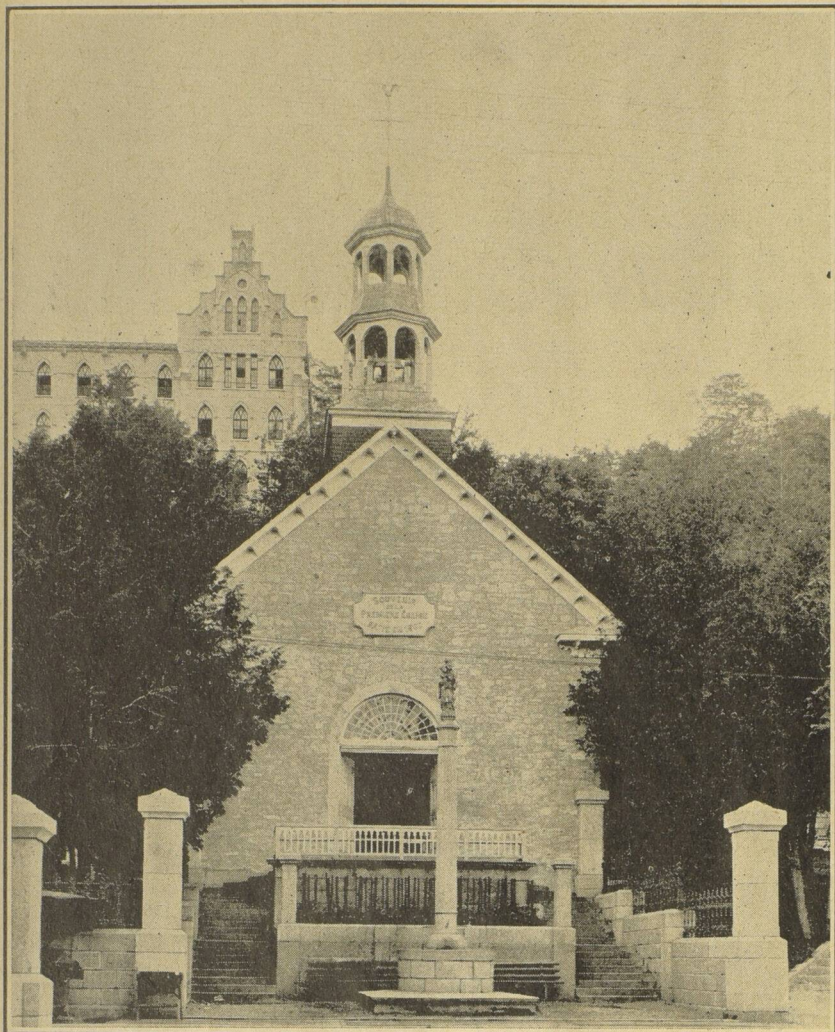
De grands déserts comme le Sahara étaient autrefois des mers, la chose est certaine; actuellement, en Afrique centrale on observe le dessèchement régulier de grands lacs dont la surface diminue sans arrêt; ce n'est pas là un phénomène



La lutte des eaux contre la terre se poursuit depuis les origines du globe. Les chutes, les rapides, le choc des vagues de la mer contre les falaises et le travail implacable des pluies tendent à niveler la surface de notre planète qui serait alors uniformément recouverte par les eaux.

(Suite à la page 47)

LIEUX DE PÈLERINAGE DE



SAINTE-ANNE DE BEUPRÉ, LA PREMIÈRE CHAPELLE



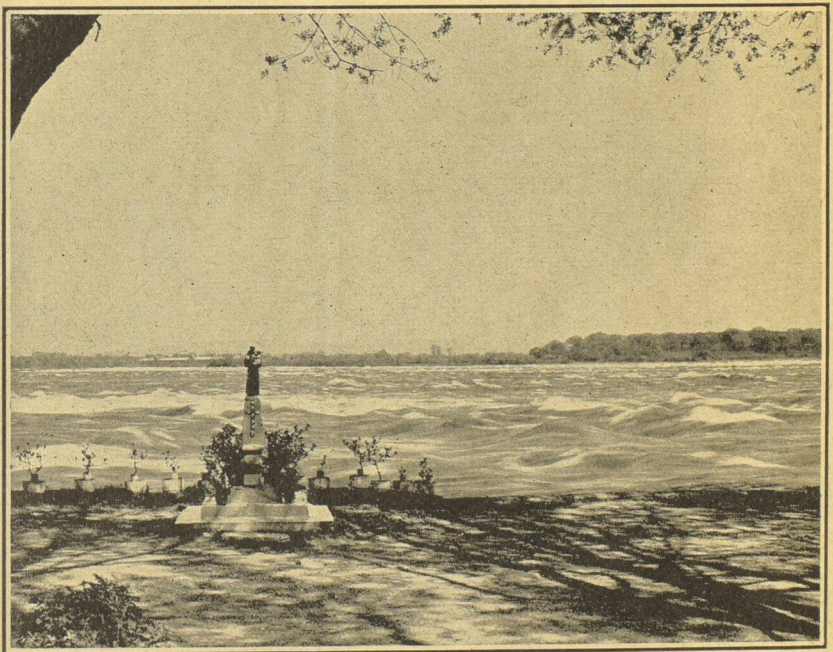
LE CAP DE LA MADELEINE



LE CALVAIRE DE HUBERDEAU

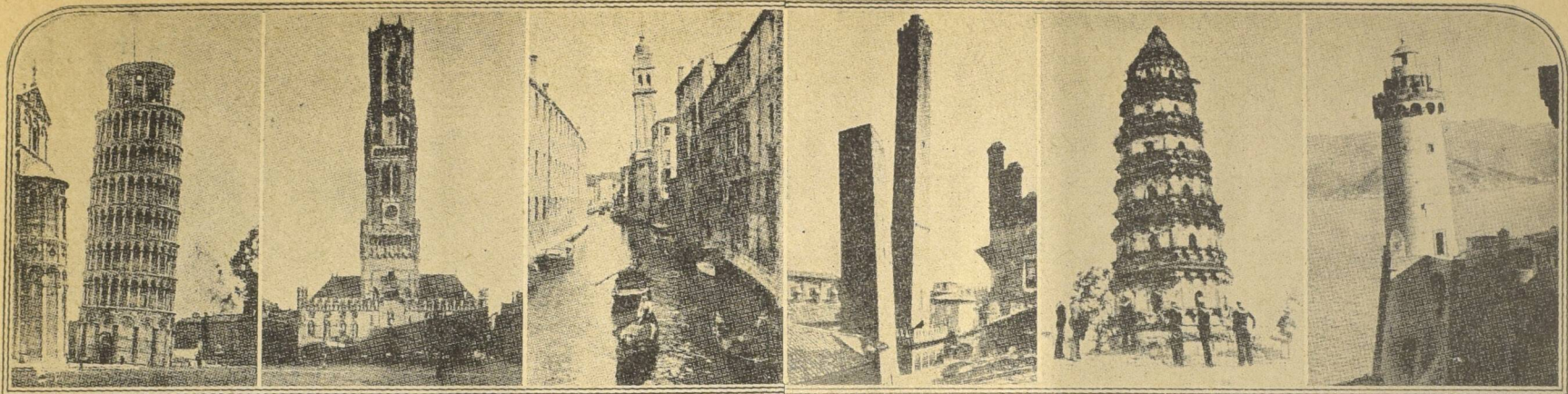


LA TOMBE DE CATHERINE TEKAKEWITHA, A CAUGHNAWAGA



CAUGHNAWAGA, EN FACE DES RAPIDES DE LACHINE

LA PROVINCE DE QUÉBEC



Quelques tours médiévales, Renaissance et modernes; on remarquera d'abord qu'elles sont toutes penchées. Ce sont, dans l'ordre de gauche à droite: la Tour de Pise; le Beffroi de Bruges; le

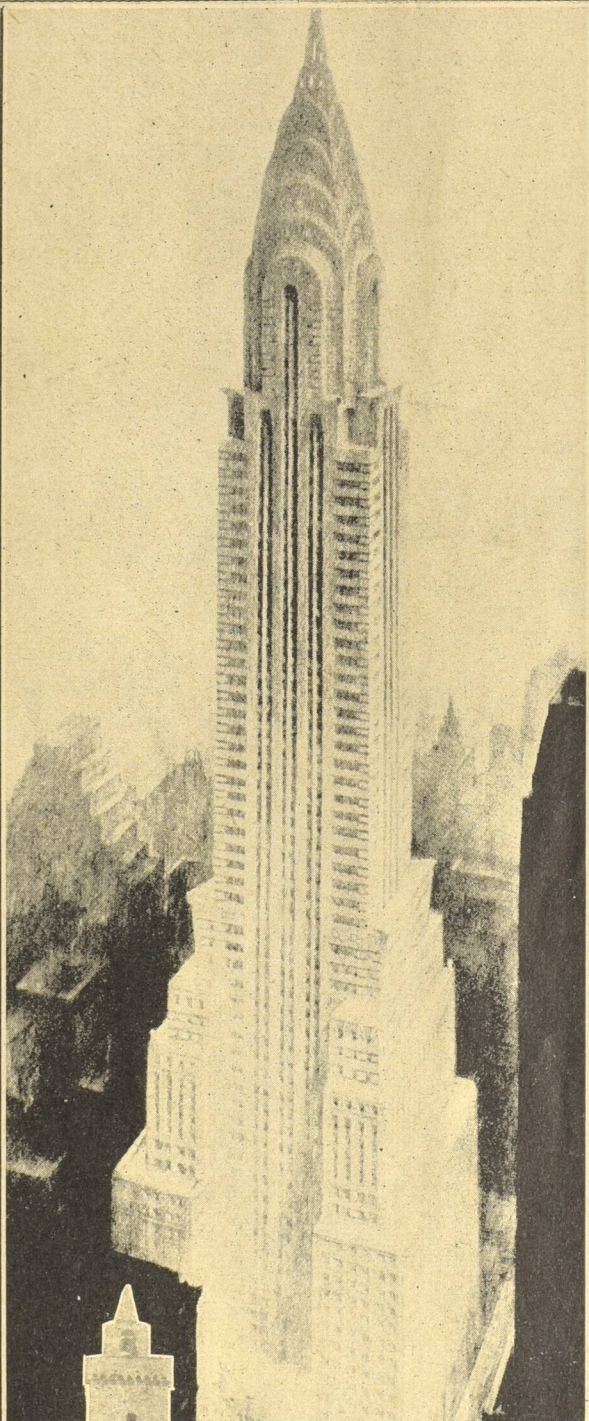
Campanile de l'église Saint-Georges de Venise; la Tour Garisenda, de Bologne, dont le voisinage de la tour Asinelli, parfaitement droite, accuse l'inclinaison; une Pagode de Shanghai; enfin le Phare de Porto-Ferraio.

Les Premiers

SI l'on entend strictement par gratte-ciel des immeubles à bureaux et à appartements, les premiers, c'est incontestable, furent érigés à New-York, par des architectes américains. Mais on peut trouver, dans tous les pays de l'Europe et de l'Asie, et jusqu'au Maroc, des constructions fortifiées, des tours, des flèches et des campaniles dont la hauteur atteint celle de la moyenne des gratte-ciel américains, et dont l'ensemble, comme dans le cas des tours de San Gimignano, en Italie, offre à peu près l'image d'un «sky-line» d'Amérique.

San Gimignano est une petite ville d'Italie, à proximité de Florence, qu'on appelle la «Pompéi du moyen âge». Elle a en effet gardé son enceinte, ses curieuses églises et ses tours orgueilleuses. Elle forma une république indépendante jusqu'en 1353, où elle fut annexée à Florence.

Les tours de cette ville toscane qui prennent à distance l'allure de gratte-ciel américains ont une origine assez amusante. Un podestat (premier magistrat des villes du nord et du centre de l'Italie, au moyen âge) surmonta un jour sa maison fortifiée d'une tour élevée et, désireux de dominer ainsi sa ville, interdit à quiconque, si riche et si puissant fût-il, de se construire une tour plus haute que la sienne. Ce podestat appartenait au parti des «gibelins»;



Gratte - Ciel

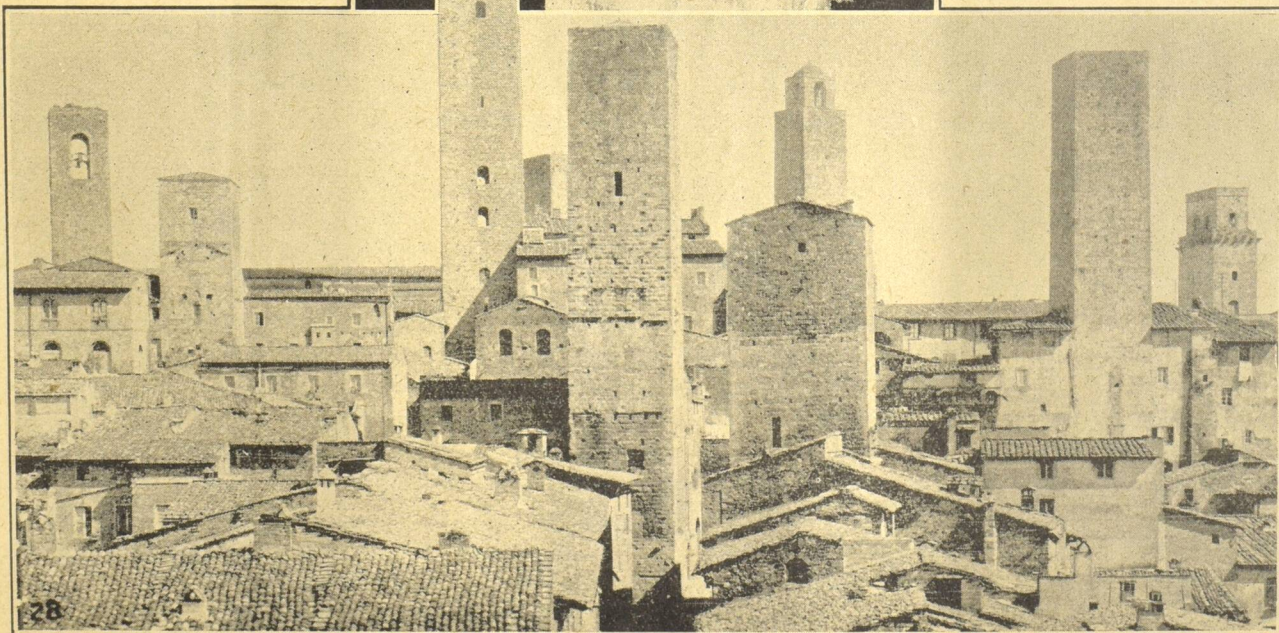
il voulait humilier ainsi ses ennemis, les «guelfes». Ceux-ci, tout aussi malins, trouvèrent bientôt le moyen de se venger de ce maire arrogant. Au lieu d'une seule tour les plus riches en élevèrent deux aux angles de leur maison, juste un peu moins hautes que celle du podestat. Les partisans gibelins du podestat firent de même, de sorte que ce village, — car c'est plus un village qu'une ville, — compta en peu de temps 76 tours.

Il nous est donc permis de faire de San Gimignano l'ancêtre de New-York, car ces soixante-seize tours, dont quelques-unes, vieilles de près de six cents ans, se voient encore aujourd'hui, devaient donner le même coup d'oeil que les trois quartiers new-yorkais où sont groupés les gratte-ciel.

Nous avons parlé à ce propos de «gibelins» et de «guelfes». C'est ainsi qu'on désignait au moyen âge les «bleus» et les «rouges» dans les villes italiennes. D'une manière générale, ceux qui prenaient le nom de guelfes étaient partisans de l'église et du pape; ceux qui s'appelaient gibelins étaient partisans du saint-empire germanique. Mais bientôt les mots ne servirent plus qu'à indiquer une rivalité de ville à ville, voire même une rivalité de famille.

LOUIS SABOURIN.

Le Chrysler Building, à New-York



Les tours de San Gimignano, près de Florence, le premier ensemble de gratte-ciel du monde...

Les plaisirs de l'été...

L'HERBE A LA PUCE

Par HERBERT GROTH, botaniste canadien

LE SUMAC vénéneux, mieux connu sous le nom d'herbe à la puce, est une plante à pousse généralement basse, buissonneuse, mais qui parfois court dans le terreau des feuilles, ou encore escalade les clôtures et grimpe jusqu'à une bonne hauteur sur les arbres. Elle se reconnaît surtout par la nature de ses feuilles qui est l'un des caractères les plus constants; les feuilles sont par groupes de trois, comme du fraisier, mais contrairement à celles du fraisier, elles sont lisses, raides ou parcheminées, et portent quelques dents grossières sur les bords. Elles sont assez semblables sous ce rapport aux feuilles de la vigne grimpante de Virginie, mais ces dernières sont par groupes de cinq. Au commencement de l'été, des grappes peu apparentes de petites fleurs blanches naissent de l'aiselle des feuilles; elles sont suivies, sur certaines plantes, par des fruits blanchâtres, ronds, à peu près de la grosseur d'un pois, d'abord charnus, plus tard fermes et secs; c'est dans cet état qu'on peut les voir tout l'hiver suivant.

L'herbe à la puce pousse dans toutes sortes de conditions, sèches ou humides, ombragées ou exposées, et dans tous les sols, depuis le sable pur jusqu'au sol rocheux; cependant, sur terre cultivée, elle ne se rencontre guère que sur les bords des clôtures et les endroits où la charrue ne passe pas. Elle infeste surtout les endroits rocheux, peu exposés à être dérangés par l'homme. Elle est très répandue partout au Canada (et vers le sud), mais c'est surtout dans l'Ontario et les parties adjacentes du Québec que l'on s'en plaint, spécialement les régions des lacs qui attirent les campeurs et les villégiateurs.

Extirpation

La culture du sol est certainement la meilleure arme contre l'herbe à la puce, malheureusement la culture est tout à fait hors de question dans les endroits où il serait le plus nécessaire de détruire cette plante. L'arrachage à la main est pénible, mais c'est encore souvent le moyen le plus simple et le meilleur pour les petites

étendues, autour des bâtiments, où les plantes s'enracinent peu profondément. On peut alors extraire les rhizomes au moyen d'une fourche à fourchons courbés, ou les arracher avec les mains gantées. Si l'on a soin de se servir de gants et de bottes de caoutchouc qui se lavent, il n'y a guère à craindre que

que là où l'on ne craint pas d'endommager des arbres ou des arbrisseaux et où il importe peu que le sol reste quelque temps dénudé. Naturellement, une application trop faible ne fait ni bien ni mal, pas plus à la plante qu'au sol. La quantité à appliquer dépend de la profondeur des racines, lesquelles



"L'herbe à la puce", dans toute sa splendeur...

le poison virulent des plantes meurtries ne soit ensuite transféré à la peau; quant aux personnes très sensibles au poison, elles feront mieux, naturellement, de laisser ce travail à d'autres.

On demande de partout des moyens chimiques de destruction; il est certain qu'un moyen de ce genre serait utile dans bien des situations. Le sel, le pétrole et d'autres huiles combustibles bon marché, sont des stérilisateurs puissants qui ne peuvent être employés

s'enfoncent moins profondément sur un sol saturé d'eau ou ombragé, etc., qu'ailleurs. De tous les herbicides employés pour détruire le feuillage et pour affamer graduellement les rhizomes par des applications répétées sur les pousses fraîches, l'arsénite de soude est le meilleur, mais il est trop vénéneux pour que l'on puisse s'en servir sans précautions.

Les chlorates se sont montrés supérieurs, dans des essais récents, à la plupart des autres ingrédients

chimiques. Ils sont assez bon marché pour pouvoir être employés sur une assez grande échelle; à peu près non vénéneux, et d'application facile, ils détruisent promptement le feuillage. On a vu des plaques peu enracinées entièrement détruites par une seule application d'une livre de chlorate de sodium dans un gallon d'eau, pulvérisé sur une perche carrée. L'emploi de cette substance offre quelques dangers au point de vue du feu, et c'est pourquoi l'on considère que le chlorate de calcium, tout aussi efficace, est plus sûr, mais on ne le trouve dans le commerce qu'en formes préparées, qui coûtent un peu plus cher.

Une chose qu'il importe de connaître également, est le remède à appliquer contre l'empoisonnement par l'herbe à la puce. Le fait que la majorité des gens n'en ont jamais souffert ne veut pas dire qu'ils n'en souffriront pas un jour. N'importe qui peut en devenir victime, tôt ou tard, un jour peut-être où les pores de la peau transpirent abondamment.

Un bon moyen de protection quand on va dans des endroits infestés est d'enduire toutes les surfaces exposées de la peau avec une solution à 5 pour cent de chlorure de fer dans de l'eau. C'est là simplement un moyen de prévention, pour neutraliser l'huile de la plante. Si l'on craint que l'huile n'ait atteint la peau non protégée, on recommande de l'enlever avant qu'elle pénètre en frottant la partie avec du savon de buanderie, sous l'eau courante.

Comme le principe irritant ne se voit pas, le premier signe d'infection peut être une légère démangeaison aux parties affectées, suivie par un léger rougissement de la peau. Cette sensation de démangeaison augmente et au bout de 24 à 48 heures, des ampoules remplies d'eau, seules ou nombreuses, apparaissent et s'ouvrent à la longue pour devenir des plaies suppurantes, des plus irritantes. Ces plaies finissent par se dessécher, en formant des croûtes épaisses. Il semble que la contagion peut être portée de ces plaies à d'autres

(Suite à la page 49)

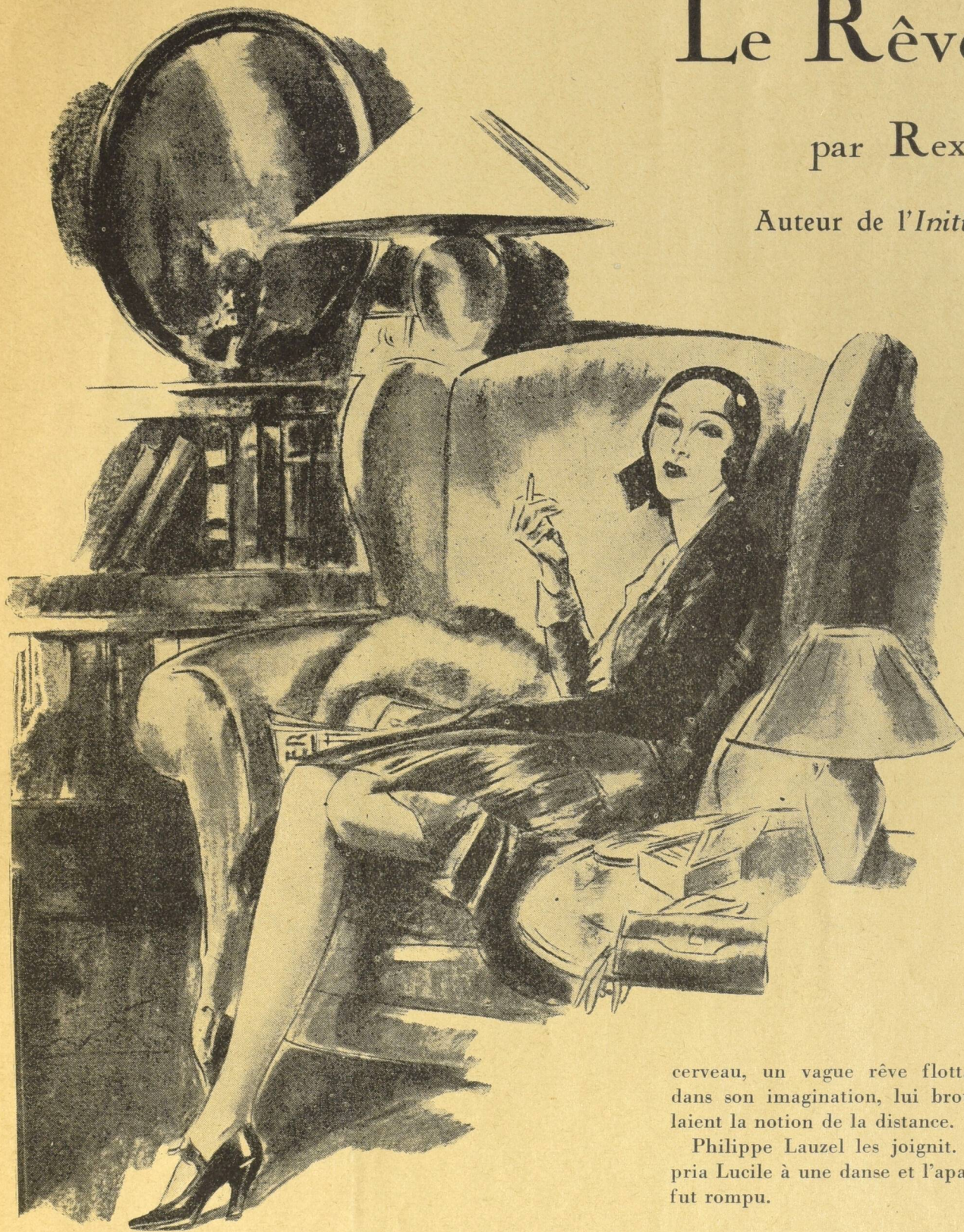
Nouvelle canadienne

Le Rêve et la Vie

par Rex Desmarchais

Auteur de *l'Initiatrice*, roman canadien

à Claude Prévost



cerveau, un vague rêve flottant dans son imagination, lui brouillaient la notion de la distance.

Philippe Lauzel les joignit. Il pria Lucile à une danse et l'aparté fut rompu.

* * *

Réal coula dans le rêve, au fond de la mer du rêve. Le radio crachait un *fox-trot*, les couples unis glissaient, tournaient. A trois pas, à des milles, le jeune homme ne savait plus. Réal ne souffrait pas. Une étrange béatitude le pénétrait, l'anesthésiait.

Autrefois, songea-t-il, j'aurais bien souffert. Maintenant, je suis vacciné contre ça. Il eut un sourire amer: Même la puissance de souffrir s'émousse? Je vivais avec plus d'intensité au temps où je ne faisais rien.

Il remarqua, si loin, si loin, la belle Hélène fumant sa cigarette au fond d'un fauteuil et paraissant toute marrie de son délaissement.

* * *

Je vous répondrais que pour un suicidé vous vous portez admirablement.

—Il y a (l'ignorez-vous) des suicidés qui affichent une bonne mine.

—Vous adorez le paradoxe.

Réal sourit:

—Il est vrai. J'ai cette réputation. On est toujours le personnage que les autres nous imposent d'être.

Là-bas, pas très loin, en vérité les couples dansaient sous l'éclairage tamisé du salon. Mais ce spectacle semblait d'un autre monde à Réal. Da fatigue appesantie sur son

LLE lui disait :
Je vous félicite mon cher Réal, d'être devenu ce que vous êtes aujourd'hui. Il faut bien l'avouer — et vous serez le premier à le reconnaître, à en rire — le rôle que vous teniez autrefois était quelque peu ridicule. Vous souvenez-vous du livre que vous m'aviez donné? *Werther*? Ce grand désespéré fut l'admiration de votre vingtième année. Admettez, Réal, que vous avez un peu joué *Werther*. C'était un manque de goût, je vous assure. Heureusement! Vous n'avez pas poussé votre admiration jusqu'au suicide!...

Badin, Réal interrompit:

—Si je vous disais que je l'ai poussé jusqu'au suicide?

Il alla vers Hélène. Ils fox-trottèrent.

Il lui fit des compliments d'une atroce banalité, n'ayant pas le courage d'en improviser de spirituels. «Vous êtes belle comme votre soeur troyenne. Dix mille grecs mourraient volontiers pour vous.» De fait, Hélène avait reçu des dieux une rare beauté. Mais l'écoutait-elle seulement? Il eut conscience que non. Il crut à certain moment que les paupières de sa danseuse étaient gonflées de larmes. Alors, il se rappela que six mois plus tôt Philippe Lauzel s'était amusé à lui tourner la tête. Elle s'était prise sérieusement au jeu. Après six mois elle dédaignait toujours ses nombreux admirateurs. Elle souffrait. Il l'envia de pouvoir prendre l'amour sans ironie, d'en éprouver tant de chagrin. Il voulut la voir plus malheureuse encore. Etre cruel gratuitement, quel suprême plaisir! Il dit, l'air innocent: «On raconte que Philippe et Maryse se fiancent bientôt. Le croyez-vous?»

Aucune émotion ne changea le visage d'Hélène. Mais dans ses bras il sentit frémir le corps de la jeune fille. Réflexe significatif, traduction d'un mal exaspéré. Combien elle lui parut digne d'envie cette enfant consumée de passion!

La danse prit fin.

Avant le départ, vers les deux heures du matin, de nouveau, il eut un bref aparté avec Lucile. Elle lui demanda: «Etes-vous satisfait de notre soirée, mon cher député?» Interrogeant, elle souriait des lèvres, des yeux. Jamais il ne l'avait connue si gentille.

—Vous êtes merveilleuse, Lucile.

L'épithète était trop exagérée pour n'être pas moqueuse.

Elle fit la part de l'exagération et comprit: «Vous êtes aimable, Lucile.» Il savait qu'elle comprendrait cela.

La soirée s'acheva. Sur le seuil, Lucile dit à Réal:

(Suite à la page 36)



T
E
N
U
E
D
E
V
O
Y
A
G
E

CREED

Tailleur classique en lin naturel, cravate jaune ou imprimée.

PHOTOS
Exclusives à

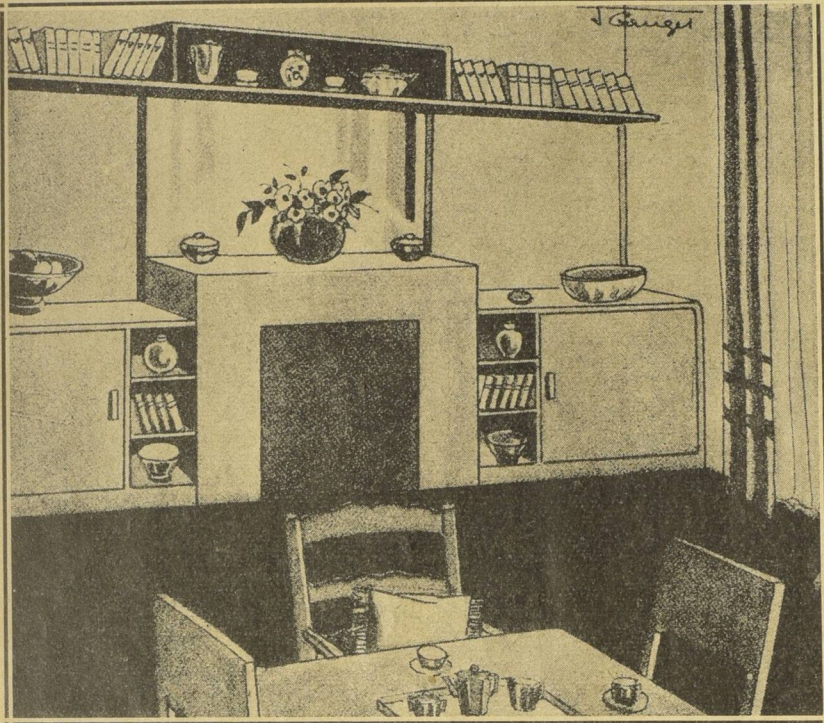
R
O
B
E
D
E
S
O
I
R
E
E



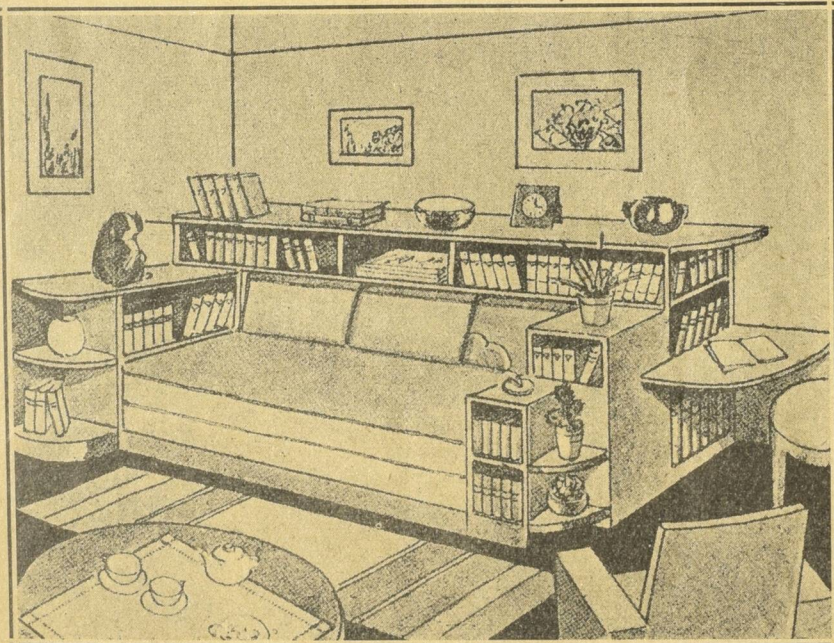
*Robe du soir en soie blanche
perlée, avec cape noire.*

LELONG

LA MAISON, par Francine

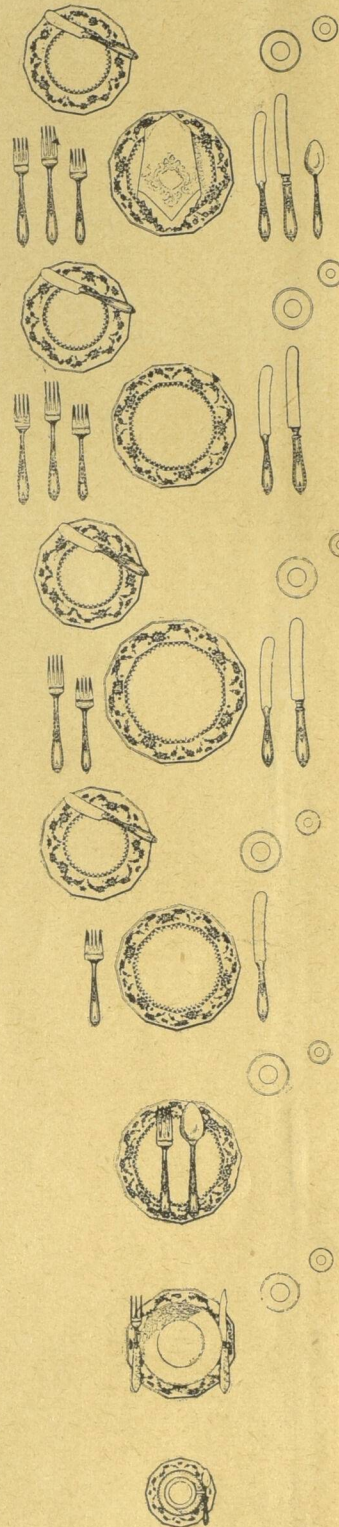


AUTOUR DE LA CHEMINEE



LE COIN DU DIVAN

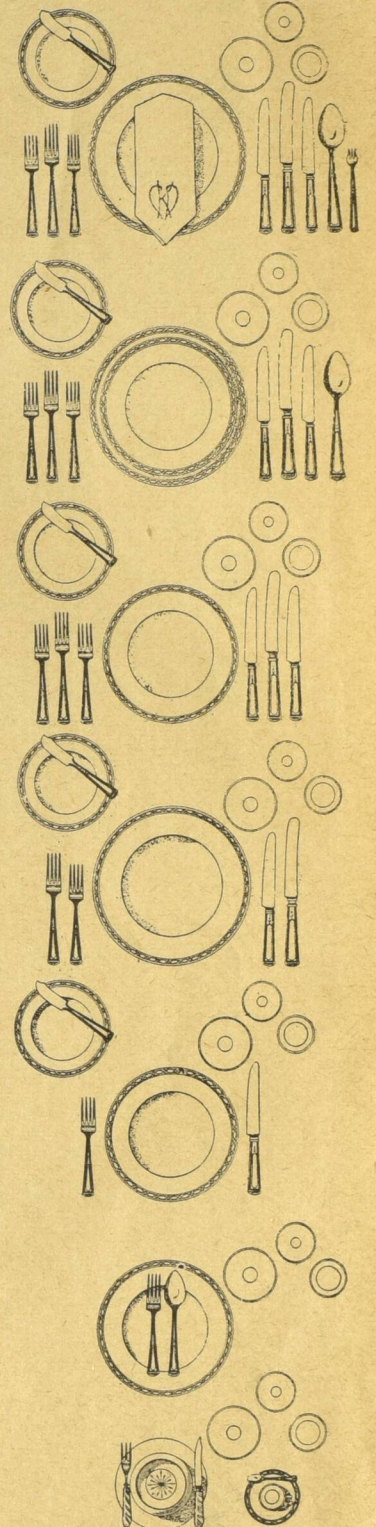
LE COUVERT DU DINER



De haut en bas :

Jus de fruits ou bouillon en tasse
Entrée
Plat de résistance
Salade et fromage
Dessert
Rince-doigts et café

LE COUVERT DU SOUPER



De haut en bas :

Huîtres ou melon
Potage
Rôti
Salade
Dessert
Rince-doigts et café

Courtoisie de Altman,
New-York



GEORGE RAFT

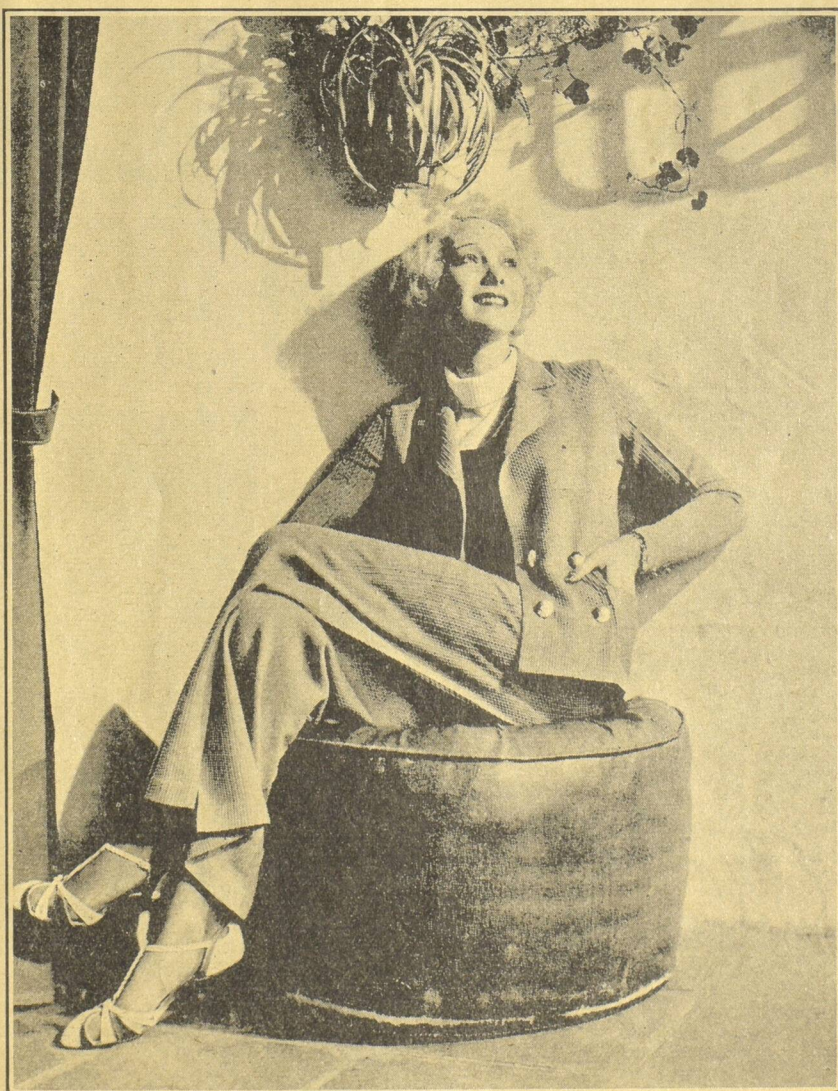
NOTRE ALBUM DE PHOTOS D'ARTISTES



CAROLE LOMBARD



MARLENE DIETRICH



HELEN TWELVETREES

A LA MODE

COIFFURES



C'est la direction de la raie qui donne le mouvement de cette coiffure, créée par Suzanne Lecoq, de Paris. Séparant les cheveux jusqu'à la nuque, elle les oblige à former sur chaque oreille un refoulement de boucles. Le front reste dégagé sur la droite et les ondulations sont plus fournies sur la tempe gauche.

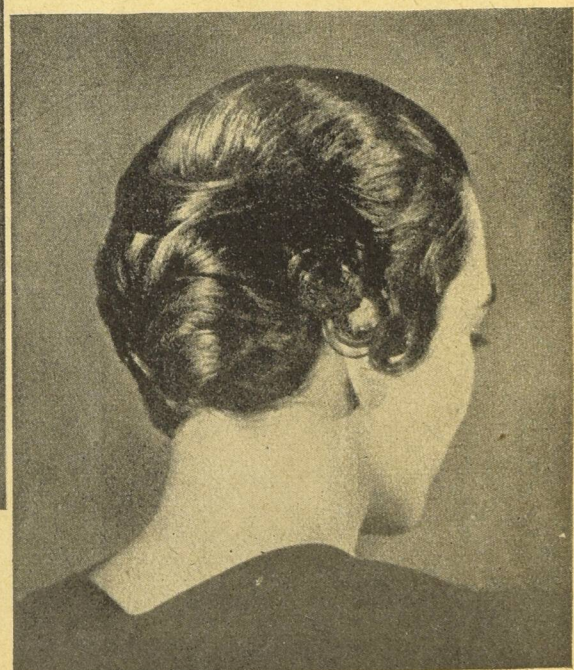
DE PARIS

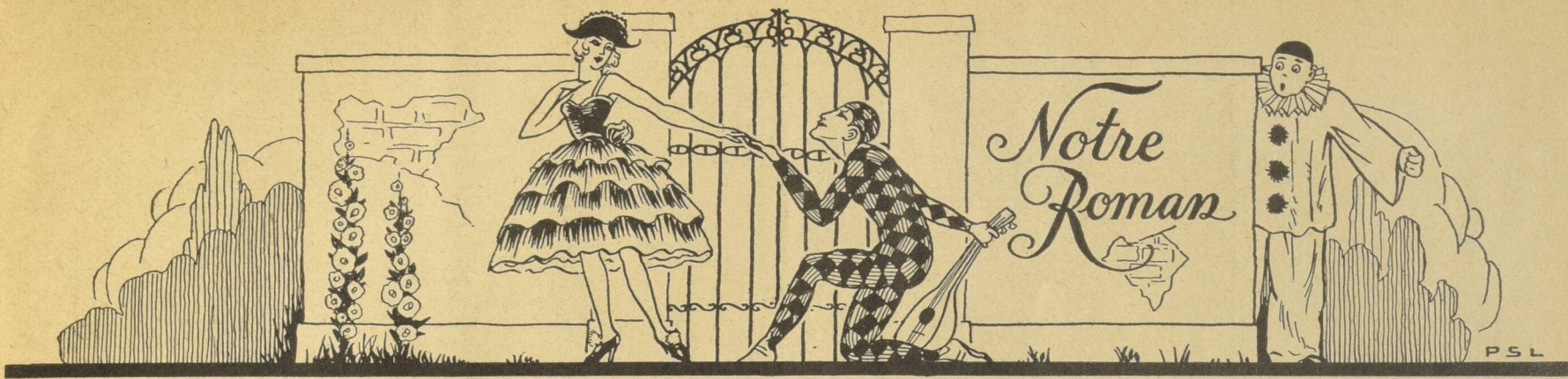


Il est impossible de voir ici la différence entre les vagues d'ondulations et les rouleaux, toute la tête donne une impression de souplesse et de légèreté. Le front et les oreilles sont dégagés et conservent au visage une grande distinction. Autre coiffure de Suzanne Lecoq.



Comment on peut porter ses cheveux longs sans que cela paraisse, ni sous un chapeau, ni en robe du soir. Enroulées avec art, les longues mèches des cheveux font corps avec la tête qu'elles dessinent. Le devant du front à larges ondulations est en partie dégagé. Coiffure d'Antoine, Paris.





VERS L'UNIQUE

Par Max du Veuzit

—Etes-vous contente d'Isabelle? s'informa d'un ton d'impératrice Mme Rabel-Fouquet.

—Mademoiselle votre nièce a très bien chanté, aujourd'hui, madame, se hâta de répondre l'humble professeur de chant qui venait tous les deux jours dans cette imposante demeure, pour y cultiver la voix de la pupille de Mme Rabel-Fouquet.

—Il me semble, reprit avec hauteur cette dernière, que les vocalises de ma nièce ont été moins onctueuses que d'ordinaire.

—Je ne trouve pas, madame, protesta l'artiste. Mademoiselle n'a que vingt ans et il me paraît nécessaire de ne pas trop forcer sa voix. Je la forme sans fatigue; petit à petit, nous arriverons à l'ampleur totale, sans la moindre anicroche. N'est-ce pas la plus sage manière d'être utile à mon élève?

—Heu! Je ne sais si, vraiment, c'est la meilleure façon d'apprendre, fit avec prétention la vieille dame. Mon aïeule, Isabelle Fouquet, chantait déjà à l'Opéra à l'âge de ma nièce, et son talent s'était imposé à tous.

—Mlle Fouquet devait avoir une voix merveilleuse, acquiesça le professeur avec une admiration qui cherchait à flatter la maîtresse de maison.

—Une voix de toute beauté, en effet, affirma celle-ci en se rengorgeant. La légende dit que mon aïeule, quand elle chantait, faisait taire les oiseaux eux-mêmes, qui cessaient de siffler pour mieux l'écouter...

Derrière elle, un éclat de rire mal réprimé vint lui couper la parole.

Furieuse de cette irrespectueuse gaîté, l'arrogante femme se retourna vers une jeune fille d'une vingtaine d'années, qu'elle foudroya du regard.

—Vous n'avez pas à rire, Isabelle, d'une chose indiscutable et dont il est de tradition chez nous de s'enorgueillir!

L'interpellée baissa la tête, gênée par les yeux impérieux.

—Apprenez, petite sotte, continua la dame, que notre aïeule, Isabelle Fouquet, fut présentée vers 1825 à notre bien-aimé roi Charles X, qui lui fit compliment "de son beau gazouillis et de sa belle figure."

L'incorrigible moqueuse dut se mordre les lèvres pour éviter un nouvel éclat de rire.

—Si vous vouliez étudier sérieusement le solfège au lieu de bourdonner bêtement un tas d'ariettes insignifiantes, peut-être comprendriez-vous mieux l'admirable talent de notre cantatrice et cherchiez-vous, sinon à l'égaler, du moins à l'imiter.

—Oh! protesta la jeune fille avec humilité, je ne possède ni le gazouillis, ni la belle figure de l'illustre aïeule.

Mme Rabel-Fouquet toisa avec hauteur l'insignifiante fillette.

—Ah! certes, non! Malheureusement! Vous ne tenez pas de notre aïeule, pas du tout. Vous êtes loin d'être jolie, vous!

Et, se tournant vers la maîtresse de chant qui écoutait avec embarras cet échange de réflexions, elle expliqua :

—Quand sa mère m'a demandé de la nommer et de la tenir sur les fonts baptismaux, j'espérais bien qu'elle ferait honneur à notre famille. Elevée avec la haute pensée de notre ancienne gloire, Isabelle aurait pu essayer de relever la bannière de la grande cantatrice.

—Mademoiselle étudia sérieusement, cependant, intervint généreusement le professeur.

—Mais non, madame! répliqua la terrible femme. Elle chantonne, elle bêle, elle grince; ça ne s'appelle pas chanter, cela!

—Pardonnez-moi de vous contredire, insista la maîtresse de chant. La voix de mon élève est ravissante et atteint une ampleur magnifique dans les notes élevées.

—Absolument comme la crécelle du puits par les temps secs, riposta la dame qui n'admettait pas la contradiction et que l'intervention d'une femme qu'elle payait irritait doublement. D'ailleurs, continuait-elle, je ne sais si ce ne serait pas plus raisonnable de ma part, de faire cesser ces leçons de chant qui ne servent à rien. Jamais Isabelle ne saura donner un nouveau lustre à notre nom.

—Je suis indigne d'une si belle tâche, répondit la jeune fille tristement.

—Oui, c'est réellement, du superflu que de payer, pour vous, quelque chose.

—Il est surtout regrettable, ma tante, que ce ne soit pas vous qu'on ait chargée, vingt ans plus tôt, de faire revivre la grande artiste. Sûrement, vous en eussiez été plus capable que moi.

Mme Rabel-Fouquet allait encore trouver quelque inepte et désobligeante réplique, quand elle se souvint à temps que Mme Morice était considérée dans cette ville de Vernon, où elles habitaient toutes deux, comme l'un des meilleurs et des plus consciencieux professeurs.

Il valait donc mieux la ménager encore, puisqu'il serait difficile de la remplacer avantageusement.

—Vous êtes contente d'Isabelle, c'est le principal, chère madame, minaudent-elle. Mais, à la moindre défaillance de votre élève, n'hésitez pas à me prévenir. Je me charge de mettre à la raison cette mauvaise tête.

Navrée de voir calomnier si injustement la jeune fille, Mme Morice prit, en hâte, congé des deux femmes. Elle étouffait véritablement dans cette pièce trop luxueuse, où le moindre objet paraissait exiger l'admiration des visiteurs; entre cette femme altière et méchante et cette jeune fille pâle, pensive, qui s'efforçait de demeurer calme sous l'orage.

Mais, lorsque le professeur fut éloigné, Mme Rabel-Fouquet put parler librement. Personne n'était plus là pour retener son exaltation et arrêter ses plaintes. Pendant une heure, Isabelle dut entendre tout le chapelet des lamentations de sa tante.

On lui rappela, sans ménagement, que sa mère, malgré le conseil des siens, avait

épousé un homme sans fortune, et que, trois ans après son mariage, elle avait été bien aise de se réfugier à Vernon avec sa petite fille.

Quand sa tante eut disparu, la jeune fille releva la tête.

—Oh! ça ne peut plus durer! murmura-t-elle. Ce n'est pas possible! Je n'en puis plus!

Elle se dressa, fit quelques pas dans la pièce solitaire, puis, éperdue, les mains jointes dans un geste de prière :

—Mon Dieu! ayez pitié de moi! supplia-t-elle. Je suis trop malheureuse, mon courage est à bout!

La tête en feu, hoquetante de sanglots trop longtemps comprimés, Isabelle monta à sa chambre.

Et là, une fois la porte refermée, certaine d'être bien seule, elle osa se livrer à son désespoir.

—Ma mère, protégez-moi, vous qui, de là-haut, voyez votre enfant malheureuse. Vous aussi, vous avez dû connaître les reproches de cette femme et la saveur atroce du pain qu'elle donne! Faut-il donc que j'aie vous rejoindre, que je meurs aussi pour lui échapper?... Cette femme est méchante. Oh! comme je voudrais être loin d'elle... oh! oui, partir... n'importe où, mais ne plus entendre sa voix mordante. Travailler, vivre tranquille! Seule, peut-être, mais sans injures, sans reproches! Ne manger que du pain sec, mais ne pas pleurer à table, avec l'estomac serré comme dans un étouffement. Vivre, enfin... vivre!

Longtemps elle divagua. Puis vint le soir.

Une servante monta la prévenir que Madame était déjà à table. Elle dut paraître au dîner, car sa tante n'eût pas admis, sans éclat, qu'elle s'y dérobat.

Son visage ravagé par les larmes souleva la gaîté de Mme Rabel-Fouquet.

—Vous êtes jolie, ma chère, remarquait-elle, en riant. Les larmes vous vont très bien et nos serviteurs pourront s'en donner à cœur joie, ce soir, en pensant à vous.

Isabelle ne répondit pas. Que lui importait l'opinion des domestiques de sa tante! Et d'ailleurs, était-il exact qu'ils pussent se réjouir de son chagrin? Eux aussi connaissaient les duretés de la dame.

Naturellement, c'est à peine si la jeune fille mangea; elle n'avait pas faim et sa poitrine était encore si remplie de sanglots que les aliments ne semblaient pouvoir descendre.

Dès qu'elle put quitter la salle à manger, elle se précipita dans sa chambre.

Et seule, enfin, certaine de ne pas être dérangée à cette heure, que Mme Rabel-Fouquet passait généralement à jouer aux cartes avec des amis, Isabelle commença un singulier travail.

D'un placard elle tira une valise de cuir jaune et un grand sac de tapisserie qu'elle avait mis deux ans à faire, autrefois, à l'école.

Dans l'un, elle mit une partie de son linge: la meilleure, c'est-à-dire celle qui paraissait durer le plus longtemps. Puis elle rangea ses petits souvenirs: les photos de ses parents, les quelques papiers de famille laissés à sa disposition, son livret de caisse d'épargne qui contenait la jolie somme de huit cents francs, une vraie fortune qu'elle avait économisée, sou par sou, depuis six ans, en soignant les poules de Mme Rabel-Fouquet, qui, pour être sûre de manger des oeufs bien frais, acceptait de les payer à sa nièce, pourvu que celle-ci assumât totalement les charges du poulailler.

Sur l'oreiller de son lit qui n'était pas défait et bien en évidence, l'orpheline laissa une lettre, depuis longtemps déjà écrite pour sa tante. Elle avisait celle-ci de son départ, lui conseillant vivement de ne pas la faire rechercher puisqu'elle voulait vivre seule, en travaillant, et qu'aucun argument ne la forcerait à revenir à Vernon.

—Vous ne me reverrez que si je réussis, ma tante, car je tiens à vous prouver que je suis moins bête et moins paresseuse que vous me l'avez toujours reproché. Je veux aussi vous dédommager de toutes vos générosités à mon égard et cette pensée me donnera tous les courages.

—Vous pourrez dire à vos amies que je suis partie avec votre assentiment.

—Je ne démentirai pas cette version pour la bonne raison que je n'écirai à aucune de nos connaissances; c'est une autre vie absolument nouvelle que je veux vivre et je n'ai besoin d'aucun rappel démoralisant pour amoindrir mon effort.

Suivaient quelques lignes correctement affectueuses, car Isabelle avait des principes et elle n'aurait pas voulu avoir à rougir, un jour, d'un mot irrespectueux prononcé ou écrit dans un moment de colère.

Cette lettre, elle en avait longtemps pesé tous les termes, car, depuis de longues semaines, la hantise de son départ la poursuivait.

Par avance, elle avait réglé tous les détails de ce premier voyage hors du nid, et maintenant que le moment était venu de les réaliser, elle agissait à coup sûr, comme si elle jouait une scène longtemps répétée.

A onze heures du soir, elle ouvrit sa fenêtre qui donnait sur le potager, derrière la maison.

A l'aide d'une corde fortement attachée au balcon, elle descendit ses deux valises. Puis, après un dernier coup d'oeil dans sa chambre pour s'assurer qu'elle la laissait en ordre et qu'elle n'y oubliait rien, elle se laissa glisser, à son tour, le long de la corde.

Le chien de garde que l'on mettait, chaque soir, en liberté dans le jardin, vint lui lécher les mains.

C'était son camarade de promenade. Ensemble, ils avaient fait bien des excursions...

—Oui, mon vieux Tommy, tu es beau! Je pars, vois-tu, et nos bonnes parties sont finies... C'est toi que je regretterai le plus et c'est peut-être toi qui m'oublieras le moins...

Une porte, au fond du potager, donnait sur une impasse qui permettait de desservir tous les jardins voisins. Isabelle l'ouvrit le plus doucement possible, car, les gonds grinçaient lamentablement.

Et après un dernier regard vers tout ce qui avait été sa vie jusqu'ici, ce jardin qu'elle avait cultivé, ce poulailler aménagé par ses soins, ce chien, fidèle compagnon de ses ébats, elle sortit et referma la porte.

—A Dieu tout... A Dieu va!

Elle savait qu'à la gare un train s'arrêtait à onze heures quarante-cinq.

Dans la nuit noire et par les rues désertes à cette heure, elle gagna la station.

Sans aucune hésitation, sans un regret pour tout ce qu'elle quittait, bravement, hardiment, Isabelle monta dans le train et roula vers Paris...

Elle savait que personne ne l'attendait à l'arrivée, qu'aucune main amie ne serait là pour la guider et lui faciliter les premiers pas, mais il y avait tant de rancœurs accumulées dans son âme que toutes les misères qu'elle était susceptible de rencontrer lui paraissaient préférables à la vie aisée mais saturée de reproches qu'elle avait vécue jusqu'ici.

★ ★ ★

Depuis huit jours, Isabelle courait Paris du matin au soir à la recherche d'un emploi. Complètement ignorante des moyens employés par les travailleurs parisiens pour trouver de l'ouvrage, l'orpheline avait pensé qu'il lui suffirait de se présenter dans les maisons de commerce, offrant ses services, pour obtenir facilement du travail. Et, durant toute une semaine, la jeune fille avait été de maison en maison, presque de porte en porte, partout éconduite, sans qu'une seule fois on eût écouté favorablement sa requête.

Tristement, elle se remémorait son arrivée courageuse en pleine nuit, dans la grande ville.

Avec quelle belle désinvolture, ce soir-là, elle avait demandé une chambre à l'hôtel! le prix élevé, réclamé par le garçon de service, l'avait bien fait un peu hésiter, mais elle s'était vite résignée à cette première brèche faite à sa petite épargne.

—Demain, je chercherai une chambre moins chère.

Recherche ardue qui ne lui avait coûté qu'une journée, cependant. Le soir même, elle avait couché dans une chambre, louée pour un mois.

—Trois cents francs, c'est une bien grosse somme pour moi, mais c'est néanmoins moins cher qu'à l'hôtel.

En acceptant ce logis, sur la cour, au sixième d'un immeuble très propre, la jeune fille avait espéré trouver tout de suite du travail.

—Dès que je serai fixée sur mon gain journalier, je m'organiserai pour équilibrer mon budget sans toucher davantage à mon petit pécule.

Belle résolution qu'il ne dépendait pas d'elle de pouvoir tenir, puisque les jours se succédaient sans apporter d'amélioration à sa situation.

L'orpheline, qui avait une peur affreuse de voir fondre son petit capital, n'osait plus se livrer à aucune dépense, si bien que, depuis trois jours, elle se contentait, à chaque repas, d'un morceau de pain et de quelques fruits achetés sur des voiturerettes, dans la rue.

Tout contribuait à rendre Isabelle mélancolique. De quelle côté qu'elle se tournât, elle ne voyait que matière à découragement.

Ne sachant quelle décision prendre, ne voyant aucune manière de se tirer d'affaire, elle restait songeuse devant sa petite table, la tête levée vers sa fenêtre ouverte, contemplant machinalement les milliers de cheminées qui peuplaient son horizon.

—Ah! qu'il est décevant, ce Paris! Jusqu'à son ciel qui se dérobe derrière les hautes maisons...

A un mètre cinquante de sa fenêtre, une autre fenêtre se découpait dans la muraille en équerre avec la sienne. Parfois, un visage féminin apparaissait dans l'embrasure et saluait Isabelle d'un léger coup de tête.

Les rares fois où la jeune fille avait aperçu sa voisine, elle répondait d'une même inclination de front; puis, discrè-

tement, elle se retirait au fond de sa chambre, ayant peur instinctivement de contracter toute relation indésirable qu'elle eût déplorée par la suite.

Ce jour-là, enfoncée dans ses sombres réflexions, l'orpheline n'avait pas vu s'ouvrir la fenêtre si proche de la sienne.

Elle ne vit pas davantage le frais visage qui s'y encadrait et qui, tourné vers elle, s'immobilisa un moment pour mieux l'observer...

Ce fut la voix jeune de l'inconnue qui la tira de sa rêverie:

—Nous allons avoir une belle journée aujourd'hui, je crois.

Isabelle tressaillait.

—Oui, fit-elle machinalement, en levant la tête vers celle qui l'interpellaient. —Il n'est pas trop tôt que le soleil revienne, reprit l'autre avec entrain. Ces trois jours de pluie ont été bien ennuyeux... surtout pour ceux qui habitent loin de leur travail.

—La pluie n'est jamais bien agréable, répondit l'orpheline, sans empressement.

Mais l'autre ne parut pas s'apercevoir du ton de son interlocutrice. Elle voyait celle-ci encore dans sa chambre à une heure où elle avait l'habitude d'être dehors; d'un autre côté, elle avait observé son air triste et découragé; c'en était assez pour que la nouvelle venue, en moineau parisien à la fois curieux et complaisant, désirât se renseigner.

—Vous ne travaillez pas aujourd'hui? attaqua-t-elle hardiment.

Isabelle eut un vague mouvement des épaules.

—Je n'ai pas d'emploi, fit-elle amèrement, sans songer à dissimuler sa situation.

—Vous avez perdu le vôtre? insista l'inconnue.

—Non, je n'en ai jamais eu.

—Vous avez vécu jusqu'ici sans travailler?

Elle s'étonnait, mais l'orpheline expliqua tout de suite:

—J'arrive de province; il n'y a que dix jours que je suis à Paris, et je ne trouve pas une occupation. Tous les jours, et du matin au soir, j'ai couru partout et demandé à des centaines de gens. On me fait toujours la même réponse: rien, il n'y a rien!

—Il est certain qu'il y a une crise des affaires, en ce moment approuva la nouvelle venue. C'est assez difficile de se placer actuellement.

—Oh! protesta Isabelle avec amertume, quand je vois des milliers de travailleurs qui ont un emploi à Paris, je me dis qu'il reste bien quelques places inoccupées. Seulement, je manque d'expérience et je ne sais pas me débrouiller.

—C'est toujours embarrassant pour une femme seule... Il faut des références, des certificats.

—Je n'ai même pas eu l'occasion d'en donner... Il est vrai que je n'aurais pu en fournir, je n'ai jamais travaillé et je ne possède aucun certificat.

—Ceci complique vos recherches... Qu'est-ce que vous savez faire?

—Oh! beaucoup de choses: j'ai mes diplômes, je connais la musique, le chant, la cuisine, le ménage et je peux peut diriger une basse-cour modèle. J'ai beaucoup étudié cette dernière question, ajouta-t-elle avec orgueil.

C'était si naïvement affirmé, que l'inconnue eut un bon sourire.

—Vous êtes très jeune, remarqua-t-elle avec indulgence.

—J'ai plus de dix-neuf ans, répliqua l'orpheline, et beaucoup de femmes, à mon âge, gagnent leur vie depuis plusieurs années déjà.

—Oui, reconnut l'autre, l'âge ne veut rien dire.

Cependant, l'orpheline ne voulait pas livrer davantage du douloureux secret qui la faisait isolée, sur le pavé de Paris, à un âge où, généralement, la famille vous couvre encore de sa tendresse.

Et elle demeura tête basse, un peu gênée d'avoir déjà tant raconté de son passé.

Mais l'autre restait silencieuse, pesant en elle quelque vague projet d'assistance qui pût sauver du désespoir la nouvelle venue.

La jeune provinciale lui était sympathique. Elle-même, depuis un an seulement à Paris, était bien seule dans la grande ville. La première arrivée ne pouvait-elle pas tendre la main à l'autre et,

d'un service rendu, faire jaillir une bonne camaraderie?

Et tout à coup, elle se décida.

—Écoutez, fit-elle. J'ai peut-être quelque chose pour vous, mais il faut que vous me promettiez de rester sérieuse...

—Vous avez une situation à m'offrir, s'écria Isabelle en quittant sa table et en se précipitant vers la fenêtre, sans même attacher d'importance à la condition imposée par l'inconnue.

L'autre sourit de l'enthousiasme si vite déchainé de la jeune fille.

—Ne vous réjouissez pas trop vite, rien ne prouve que ma proposition vous agréera. D'un autre côté, j'ai des scrupules à vous l'énoncer. J'ai remarqué que vous rentriez sagement tous les soirs. Je vous ai vue mangeant bravement de bien maigres menus, faisant modestement votre toilette, ou vous agenouillant pour une ardente prière. Il m'a paru que vous étiez une honnête fille dans toute l'acceptation du mot, et je ne voudrais pas être l'artisan de votre déchéance, en vous facilitant un emploi susceptible de vous faire changer de conduite.

Un beau sourire de confiance détendit les lèvres d'Isabelle.

—Oh! madame! fit-elle avec chaleur. Je suis bien élevée et vous pouvez être rassurée: jamais vous n'aurez à regretter de m'avoir aidée.

—Je veux bien vous croire, bien qu'il y ait beaucoup de tentations dans le milieu où je puis vous faire entrer.

—Il n'y a pas de tentations insurmontables pour une âme bien née, protesta avec feu l'orpheline.

L'autre eut un regard de bonté pour celle-ci.

—Eh bien, fit-elle avec douceur, venez me rejoindre dans ma chambre ou permettez-moi d'aller dans la vôtre. Nous fermerons les fenêtres pour causer librement; d'ici, chacun peut nous écouter aisément et il est inutile de mettre la maison entière au courant de nos projets.

Isabelle approuva tout de suite sa prudente voisine et, une minute après, elle l'avait rejointe dans une chambre aussi modestement meublée que la sienne.

—Comment vous remercier de bien vouloir vous intéresser à moi, madame? dit-elle tout de suite en arrivant.

Mais la jeune femme la fit taire.

—Écoutez-moi d'abord, répondit-elle en lui offrant une chaise. Il faut que je vous dise avant tout, que moi-même je suis une honnête fille et que j'ai une mère et une jeune sœur à soutenir, en Normandie. J'aurais pu demeurer auprès d'elles et gagner ma vie dans un travail de couture, mais j'adorais le théâtre, et mon plus grand désir a toujours été de devenir artiste. Ma mère l'a compris, et contre la promesse que je lui ai faite de demeurer sage et sérieuse, elle m'a permis de suivre ma voie et de faire du théâtre. Je sais que les débuts sont rudes et que beaucoup de femmes se laissent aller au découragement et font des bêtises qu'elles regrettent plus tard. Moi, je me suis promis d'arriver seulement par mon travail et par mes efforts continuels vers le mieux. J'adore mon métier et jusqu'ici, ça va!

—Ce doit être une vie bien agréable, dit Isabelle songeuse; les miens aussi souhaitaient que je devinsse artiste comme une de mes aïeules...

Mais s'apercevant de nouveau que sa pensée la ramenait vers sa tante, elle secoua la tête pour chasser l'important rappel.

—Il doit être difficile de débiter au théâtre? observa-t-elle.

—Oui, quand on n'y connaît personne. J'ai la chance de faire partie d'une troupe de second ordre, évidemment!... tout de même, on me confie de petits rôles... C'est un consortium de trois théâtres populaires. Chaque semaine, une des scènes joue une pièce lyrique, pendant que la seconde aborde la comédie, et la troisième, le vaudeville ou l'opérette. Les spectacles alternent successivement dans ces trois théâtres, si bien qu'on revient tous les vingt et un jours dans le même quartier, avec une nouvelle pièce. On finit par être connue des habitués. Voici seulement six mois que je fais partie de la troupe et déjà on me cite comme une artiste consciencieuse à qui on donnera des rôles plus importants à créer dès que l'occasion se présentera.

—Et vous pensez que je pourrais être des vôtres? questionna Isabelle dont le cœur battait de joie à cette perspective.

—Chez nous, dans la troupe de comédie? non, je ne pense pas, les vacances sont rares. Mais vous avez dit, tout à l'heure, que vous connaissiez le chant?

—Je l'ai beaucoup étudié et même avec un bon professeur.

—Alors, ce serait peut-être possible, au théâtre lyrique, où il y a souvent besoin de choristes et où l'on donne la préférence à celles qui ont quelques connaissances musicales. Peut-être même possédez-vous un peu de voix; je pourrais vous recommander au directeur qui vous prendra certainement s'il voit qu'il peut tirer parti de vous.

—Oh! quel bonheur! fit Isabelle en joignant les mains. Si vous saviez combien je serais heureuse de pouvoir gagner ma vie avec mon chant!

—Heu! je ne vous promets pas monts et merveilles! Choriste, ce n'est pas tout de suite le Pérou... tout dépend de votre voix.

—Mon professeur affirmait que la mienne était bonne...

—Les professeurs ont intérêt à louer leurs élèves...

—J'ai une aïeule qui était une célèbre cantatrice et c'était le désespoir de ma famille que je ne puisse faire revivre sa gloire.

—Sans aller jusque-là, vous pouvez tout de même gagner honnêtement votre vie. Vous êtes une vraie jeune; avec du travail et de la persévérance, vous pouvez arriver à vous faire connaître des directeurs... Enfin, c'est à voir. Pour le moment, il vous faut gagner de quoi manger. Ce que je vous offre n'est pas mirobolant; tout de même ça vaut mieux que la Seine au bout du rouleau.

Isabelle sourit.

—Mais j'accepte, j'accepte et je vous bénis de me faire une pareille proposition.

—Non, ne me remerciez pas. Je ne vous demande qu'une chose: que vous restiez sage, insista la voisine que ce souci hantait. Dans les coulisses, voyez-vous, il y a beaucoup de vilaines occasions pour les pauvres filles dont les gains du début sont modestes. Mais il suffit, du premier coup, de se bien tenir. Les hommes n'aiment pas perdre leur temps, ils portent ailleurs leurs propositions.

—Oh! fit l'orpheline avec assurance, cela ne me préoccupe pas, moi; j'ai un but à atteindre qui ne me permet pas de butiner en route.

Devant tant de conviction, la comédienne eut un bon sourire.

—Allons, vous me rassurez un peu. C'est que, voyez-vous, je travaillerai toujours dans un autre quartier et aux mêmes heures que vous. Nous ne pourrions même pas revenir ensemble après le théâtre... Il faut donc que vous ne comptiez absolument que sur vous pour vous défendre contre les occasions scabreuses qui guettent toutes les artistes.

Mais Isabelle affirma à nouveau que cette question n'avait pas à être envisagée et elle supplia sa voisine de ne pas s'attarder à cette crainte et de la présenter le plus tôt possible à ceux qui pouvaient lui assurer un sort.

—C'est entendu, vous viendrez avec moi à la répétition de cet après-midi et je parlerai pour vous à M. Ravanot qui s'occupe des trois scènes. En attendant, nous allons faire ample connaissance toutes les deux, et je vous invite à partager mon déjeuner.

★ ★ ★

La nouvelle amie d'Isabelle avait vingt-quatre ans et s'appelait Elise Raule; pour le théâtre, elle avait troqué ce nom un peu effacé contre celui plus sonore de Lyse Rolle. C'est sous ce dernier que, pour plus de commodité nous la désignerons, puisque c'est exclusivement sous celui-ci que le public, les programmes et ses camarades la connaissent.

Comme Lyse Rolle l'avait promis à sa jeune voisine, elle la conduisit au théâtre où elle répétait et la présenta à M. Ravanot.

Celui-ci, après avoir examiné la nouvelle venue, admit la possibilité de la recevoir dans les chœurs.

—Physiquement, elle n'est pas mal. Sur la scène, elle fera de l'effet. Reste la

voix. J'en ai assez de toutes ces choristes qu'on accepte parce qu'elles ont la jambe bien faite ou une frimousse agréable. Je veux des choeurs qui sachent chanter et soient capables de soutenir de bons artistes.

Tourné vers Lyse Rolle, il expliqua :
—Pour la saison prochaine, je projette des représentations de gala où nous jouerons certains opéras; les choeurs de notre Lyrique doivent pouvoir servir afin que je n'aie, pour ces soirées-là, que les principaux rôles à engager.

Il revint à Isabelle.
—Donc, mademoiselle... au fait, comment vous appelez-vous?

Cette question ne prit pas Isabelle au dépourvu. Depuis le matin qu'il était question, pour elle, d'entrer au théâtre, elle avait déjà décidé de prendre le nom de son illustre aïeule.

Du patronymique de son père, la jeune fille s'appelait Dubreuil, mais à la question du directeur, elle répondit sans hésitation :

—Isabelle Fouquet.
—Hum! fit l'autre, sans enthousiasme. Votre nom n'a rien de sensationnel; enfin, pour une choriste qui ne figure pas sur l'affiche, ça peut aller.

Isabelle était devenue toute rouge. Depuis l'enfance, elle avait grandi dans l'admiration de ce nom magique dont les syllabes lui apparaissaient auréolées de gloire.

Et voici que M. Ravanot trouvait quelconque un si beau nom! A quoi tiennent les choses, vraiment!

Et comme elle était de nature généreuse, elle se dit qu'il était heureux que sa tante ne fût pas là pour enregistrer un pareil blasphème.

—Donc, mademoiselle Fouquet, reprenait le directeur, si vous savez un peu chanter, je vous accepte dans notre troupe lyrique; sinon, rien de fait, malgré votre espiègle petit nez, vos yeux profonds et vos fines chevilles.

—Je... je sais chanter, balbutia la jeune fille, effarée.

Elle se demandait comment, d'un coup d'oeil, l'important directeur avait pu juger ainsi de son physique.

Et comme il parlait d'un ton haut et d'une voix autoritaire, la fillette ne savait pas si son nez, ses yeux et ses chevilles n'étaient pas, en réalité, coupables de quelques regrettables méfaits.

—Alors, allons-y! Poussez-moi un couplet.

Comme elle se taisait, tout à fait intimidée, il reprit, un peu bourru mais sans méchanceté:

—Eh bien! quoi, ma petite? J'ai pas de temps à perdre, moi. Vas-y, j'écoute.

—Quoi? qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

—Chanter. Tu ne comprends pas? Chante! Je ne peux pas juger de ta voix si tu fermes le bec, hein!

Ce tutoiement désarçonnait complètement l'orpheline; mais, doucement, Lyse Rolle l'encouragea:

—Chantez quelque chose, Isabelle. Et ne vous troublez pas, petite amie; M. Ravanot a l'habitude, il jugera tout de suite.

—Que me faut-il chanter? demanda la jeune fille, la gorge serrée.

—Un couplet, fit l'homme avec bienveillance. Tiens, un air de *Rose-Marie*.

—Je ne connais pas.

—Tu ne connais pas?

—Non.

—Eh bien! chante ce que tu sais.

Isabelle réfléchit un instant. Toujours très intimidée, elle suggéra:

—Le Noël d'Adam?

C'était un de ses succès. Tous les ans, dans les églises de Vernon ou des environs, on l'invitait à chanter l'admirable cantique.

Le directeur de théâtre avait eu un léger sursaut:

—Ce n'est pas précisément le lieu et l'époque, murmura-t-il, un peu ahuri.

Un instant, ses yeux amusés dévisagèrent la future choriste et, cette fois, sans s'arrêter à la régularité des traits, il remarqua la juvénile pureté du visage, qu'aucune flétrissure ne déparait. La grande innocence des prunelles qui se levaient sur lui le sidéra.

Son sourire s'humanisa.

—Oui, fit-il avec douceur, chantez-moi le Noël d'Adam, mon enfant.

Sans s'en rendre compte, il avait cessé de la tutoyer; puis, comme s'il ne voulait pas gêner la timide candidate, il s'accouda sur son bureau et évita de la regarder.

La voix d'Isabelle s'éleva, un peu tremblante d'abord, mais affirmée bientôt jusqu'à l'ampleur totale.

Dans l'étroit bureau du directeur que des monceaux de papiers et d'affiches encombraient, on ne devait pas souvent chanter de tels morceaux; moins fréquemment encore, une voix aussi harmonieuse et flexible devait s'y faire entendre.

Ce devait être l'avis de M. Ravanot, qui garda le silence tant que l'artiste chanta.

Etaient-ce les admirables phrases musicales, ou les strophes ardentes du poète, ou la voix très pure de l'interprète? L'atmosphère de la petite pièce semblait saturée d'émotion; toute troublée, Lyse Rolle évoquait son enfance, et le directeur, un peu grave, devait poursuivre quelque analogue vision.

Le silence pesa un moment quand la chanteuse eut terminé.

Les deux femmes attendaient craintivement l'avis du directeur, et celui-ci, cherchant peut-être à dissiper son émoi; s'attardait à ranger quelques papiers.

L'homme enfin releva la tête; son regard sérieux se posa sur Isabelle.

—C'est entendu, mademoiselle, fit-il lentement; je vous admetts dans nos choeurs...

—Oh! merci, monsieur... jeta spontanément l'orpheline.

—Ecoutez-moi, interrompit M. Ravanot. Je vous accepte momentanément, comme choriste... le temps de vous familiariser avec la scène et avec le public; mais vous pouvez faire mieux et vous devez travailler... Je suivrai vos efforts. Il ne tient qu'à vous de devenir une véritable artiste...

—Mon Dieu! comme je suis heureuse! balbutia Isabelle toute tremblante d'émoi.

Le directeur s'était retourné vers Lyse Rolle.

—Quelle âge a-t-elle? s'informa-t-il en désignant la jeune fille.

—A peine vingt ans.

—Eh bien, veille sur elle, toi, Rolle, tu es sérieuse. Qu'elle se tienne, qu'elle ne gâche pas sa voix. Elle a de l'étoffe, dans quelques semaines on lui donnera de petits rôles... pour l'aguerrir. Mais, saperlipopette, qu'elle ne gaspille pas ses dons; la noce, les nuits de vadrouille, ça éteint vite les jolies voix.

—Je ne crois pas qu'elle fasse la noce, observa Lyse avec un regard amical vers sa petite compagne.

—Alors, ça ira; j'aurai l'oeil sur elle.

Il s'était rassis devant son bureau et sur un bout de papier, il griffonnait quelques lignes.

—Voici un mot pour Bonvoisin, du Lyrique. Allez-y demain, il vous débrouillera un peu. Je lui parlerai de vous ce soir; vous n'aurez qu'à lui obéir.

♦ ♦ ♦

Des journées passèrent, si différentes de celles qu'elle avait vécues jusqu'ici, qu'Isabelle croyait vivre un rêve toute éveillée.

D'abord, il y eut les répétitions où, face à une salle remplie de fauteuils vides que d'immenses toiles grisâtres défendaient contre la poussière, il fallait chanter ou mimer des fragments de chants ou de scènes qui ne s'adapteraient les uns aux autres que quelques jours avant la première représentation.

Et ce régisseur toujours affolé, ce metteur en scène criant à tout bout de champ, tutoyant chacun, et qui parfois traitait ses compagnes de bourriques ou d'idiotes, quitte à leur dire quelques secondes après qu'elles avaient du chien ou qu'elles étaient épatantes!

Un seul point noir existait pour elle, dans ce grand bonheur: l'audace des habitués des coulisses.

Elle était toujours sur le qui-vivre, obligée de se défendre contre des hardiesses masculines dont elle ne s'expliquait pas le besoin chez les hommes.

Ses camarades riaient de son indignation, et leurs lazzis voletaient d'un bout à l'autre de la loge, pendant que, le dos appuyé à la porte qu'elle venait de refermer sur le fâcheux, Isabelle, oppressée, reprenait son souffle.

Pourtant, parmi tous ces habitués des coulisses dont les hardiesses l'importunaient, il en était un qui intimidait la jeune fille et qu'elle n'osait pas rabrouer avec la même énergie.

Il était jeune, joli garçon, riche et sûr de lui. Il avait surtout, avec les femmes, un air à la fois courtois, hautain et cynique qui médusait Isabelle.

Lui aussi avait remarquée la fraîche choriste dont les grands yeux ingénus semblaient s'évader si loin de la réalité scabreuse qui l'entourait.

Parmi toutes ces pauvres filles, il lui donnait une place à part, et daignait, vis-à-vis d'elle, mettre une sourdine à son assurance d'homme à bonnes fortunes.

Il l'enveloppait dans sorte d'admiration, faisant une cour demi-raileuse, demi-galante, plus dangereuse peut-être parce que moins audacieuse en apparence.

Il sut graduer ses attentions. Il la salua d'abord au passage, avec un sourire engageant; puis, il risqua un compliment discret sur sa voix, sa fraîcheur ou sa beauté. Un jour, il lui jeta une fleur qu'il avait portée à ses lèvres; une autre fois, du bout des doigts, il osa envoyer un baiser dans sa direction.

Petites escarmouches, à peine visibles, et dont Isabelle ne croyait pas devoir s'inquiéter, mais qui, répétées, agissaient à la longue, sans qu'elle s'en rendit compte.

—C'était Henri Talaine, le fils du grand constructeur d'automobiles, dont la marque s'étale, le soir, en lettres de feu, sur tous les monuments publics. Il remue l'or à la pelle! Celles qu'il remarque ne sont pas à plaindre.

La jeune fille regarda la camarade qui lui fournissait ces détails sans qu'elle eût songé à les lui demander.

—Vous accepteriez qu'il s'occupe de vous dans le sens dont vous parlez? interrogea-t-elle gravement, révoltée par cette seule pensée.

—Oh pour sûr, assura l'autre. Malheureusement, je n'ai pas l'espoir d'une pareil chance: je ne suis pas belle, moi, et Henri Talaine aime les jolies filles.

Le soir de ce jour-là, elle parla longuement à Lyse Rolle de cet Henri Talaine qui la poursuivait, et Dieu sait si elle se priva de commentaires désobligeants sur le vilain "bonhomme" qui séduisait les jeunes filles pour les abandonner aussitôt!

Jamais elle ne montra tant d'indignation, voire même d'acharnement contre un des habitués du Lyrique où elle chantait. Sa compagne en était toute surprise.

—Je suis contente de vous voir dans de telles dispositions, la félicita-t-elle.

Mais, en même temps, elle remarqua qu'Isabelle ne mangeait presque pas. Elle avait les pommettes rouges, les mains fiévreuses et, sous l'éclat indigné des prunelles, il semblait que des larmes cherchassent à sourdre.

Ces constatations rendirent Lyse Rolle songeuse.

Elle se disait que l'indignation de sa petite amie ne partait, peut-être, que d'un bon naturel.

L'enfant naïve pouvait avoir laissé trotter son imagination. La raison et le coeur ne marchent pas toujours de compagnie, et quand la première s'aperçoit que le second s'est laissé prendre à un mirage, ça ne va pas sans quelque peine.

Elle n'exprima pas tout haut les pensées qu'elle ruminait tout bas. Il était inutile de souligner un mal dont la pauvrette ne s'apercevait pas, mais son amitié sincère pour la jeune fille s'alarma des assiduités du bel Henri et elle se promit de veiller au grain dans la mesure où son emploi le lui permettrait.

♦ ♦ ♦

Le lendemain du jour où le véritable caractère d'Henri Talaine avait été dévoilé à Isabelle, le jeune homme, prenant de l'audace, osa aborder l'orpheline et lui offrir de la reconduire chez elle en auto.

La jeune fille ne s'attendait pas à pareille proposition.

Interdite d'abord, elle regarda le millionnaire avec une sorte d'hébétéude. Puis, se rassaisissant, elle le toisa de la tête aux pieds, en marquant, des lèvres, un mépris profond.

—Et avec ça, fit-elle gouailleuse, faut-

il aussi commander les violons pour célébrer votre succès?

A vivre dans le monde des coulisses, elle avait gagné un peu d'aplomb et appris certaines reparties faciles.

—Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles, répliqua Talaine avec présence d'esprit. Il tombe de l'eau, ce soir, à ne pas mettre un chien dans la rue, et la pensée que vous devrez regagner votre domicile avec vos petits souliers et votre léger manteau me crée le devoir...

—Le devoir! interrompit-elle railleusement. Je ne doute pas que vous poussiez l'amour du devoir jusqu'à m'offrir le vêtement douillet dont vous constatez l'absence sur mes épaules?

Se trompant sur le ton indéfinissable dont la jeune fille avait parlé, le jeune homme crut reprendre l'avantage.

—Oui, affirma-t-il, le manteau, le petit hôtel, tout ce que vous voudrez. Vous me plaisez et je suis prêt à vous tirer de votre lamentable situation... Je ne désire que vous faire plaisir.

Isabelle ne s'expliqua pas pourquoi les paroles de son interlocuteur lui faisaient tant de mal. Elle aurait dû en rire. Un bel éclat de rire est quelquefois le meilleur des sarcasmes; elle ne put manifester qu'une immense irritation.

Grave, les yeux sombres, elle le dévisageait.

—Impertinent! dit-elle à mi-voix. Il offre à une honnête fille ce qu'il offrirait à une courtisane!

—Voyons, ma jolie, ne vous fâchez pas.

De la main, il essayait de lui caresser le menton.

D'une tape nerveuse sur le bras, elle arrêta son geste:

—Goujat!

Elle était pâle, toute raidie dans sa révolte, le dominant de son mépris qui l'écrasait, de son oeil noir qui ne le quittait pas.

Il avait à peine remarqué l'injure. Elle était si jolie dans son indignation qu'il ne releva pas ses paroles; même, il eut le bon goût de ne pas la heurter davantage.

—Mademoiselle Isabelle, fit-il d'une voix basse et ardente, en mettant presque du respect dans ce "Mademoiselle", dont il faisait précéder le nom, je vous jure que mon offre n'avait rien de calculé... vous me plaisez plus que je ne saurais vous le dire. Je pense à vous du matin au soir et, si vous vouliez, je ferais de vous la plus heureuse des femmes...

Mais elle éclata de rire... un rire qui était presque douloureux et ironique:

—Votre ritournelle habituelle? Je l'attendais! Toutes les femmes d'ici en connaissent les couplets et me les ont fait connaître avant que vous commenciez votre chanson.

—Pourquoi êtes-vous si méchante? observa-t-il d'un air peiné.

—Parce que vous ne voulez pas comprendre que votre insistance me déplaît.

—Tant que ça? En êtes-vous bien sûre?

—Oh! certaine! Vous perdez votre temps en vous adressant à moi. Occupez-vous donc de celles qui ont des oreilles disposées à vous écouter.

—C'est vous seule qui m'intéressez, vous le sentez bien.

Irritée de son aplomb qui ne désarmait pas, elle haussa les épaules.

—Me croyez-vous donc si naïve que je sois capable d'attacher de l'importance à vos déclarations? Comment faut-il m'y prendre pour que vous cessiez de tourner autour de moi?

Elle s'énervait, mais le jeune homme demeurait calme.

Il la regardait, l'oeil brillant, excité par cette belle fille qui le bravait.

—Pourquoi vous débattre? observa-t-il placidement, avec une assurance basée sur de nombreux précédents. Je sais bien qu'un jour nous finirons par nous entendre...

—Moi, je...

Elle avait bondi avec un élan en avant comme si elle allait se jeter sur lui.

Toute petite, auprès de lui si grand, les mains tendues, les doigts raidis, les ongles aiguisés avec l'instinctif besoin de déchirer, d'égratigner, elle le regarda, prête à bondir.

Il lui fallait un véritable effort pour ne pas achever le geste commencé.

—Vous êtes odieux! balbutia-t-elle, pâle de colère. Un fat, voilà ce que vous êtes exactement!

Elle ne trouvait pas de mots assez durs pour exprimer ses pensées en courroux. Pourtant son adversaire n'avait pas bronché. Insensible à sa menace, on eût dit qu'il n'attendait que son attaque pour avoir le droit de riposter, afin de la prendre dans ses bras, de la serrer contre lui.

Reculée de deux pas, elle le toisait avec mépris:

—Tenez, vous me dégoûtez! jeta-t-elle encore.

Et d'un bond, atteignant l'escalier qu'elle gravit quatre à quatre, elle gagna sa loge où elle s'effondra sur une chaise, devant le petit miroir et ses accessoires de toilette posés sur la longue table de maquillage où chaque figurante avait sa place.

Maintenant, loin de l'impertinent, elle pleurait librement.

La tête cachée dans son coude replié sur la table, le corps tout secoué de colère, elle eut une vraie crise de larmes.

Ses camarades la regardèrent sans trop d'émoi. Elles ignoraient la cause de ses pleurs, mais chacune avait ses soucis et ses moments de dépression...

★ ★ ★

—Dites donc, la petite Fouquet, vous êtes des nôtres, tantôt? On sable le champagne à l'Abbaye de Samos.

Isabelle leva les yeux vers celle qui venait de parler.

—Je ne connais pas l'Abbaye de Samos. Qu'est-ce que c'est que ça?

—Un endroit chic, ma chère! Un jazz, des danseuses nègres et des sauces épantées. Vous en rêverez par la suite.

—Et à quelle heure, cette réunion?

—Tantôt, après le théâtre.

—Alors, je ne puis être des vôtres!

—Et pourquoi cela?

—Parce que, chez moi, on s'inquiéterait de ne pas me voir rentrer à l'heure habituelle.

—Qu'est-ce que vous nous chantez là, Isabelle? vous êtes seule à Paris.

—Pardon... mon entourage, mon amie.

—Ah! c'est de Lyse Rolle que vous parlez... Elle tient une bien grande place dans votre vie, cette comédienne!

Le ton était railleur, mais Isabelle n'y prit garde.

—Elle tient toute la place, remarquait-elle simplement. Vous venez de le dire, je suis absolument abandonnée en cette grande ville et, puisque Lyse m'honore de son amitié et que celle-ci est mon bien le plus précieux, je m'efforce de la ménager.

—Eh bien, si vous ne pouvez vous absenter sans lui en demander la permission, vous lui téléphonerez de venir vous rejoindre à l'Abbaye.

—Evidemment, ce serait une solution, répondit l'orpheline, conciliante.

—Dites donc, il faudra naturellement être en toilette de soirée?

—Evidemment! C'est une occasion de se faire belle.

—Si tu as une robe signée Paquin ou Wolf, ne rate pas la possibilité de l'exhiber, lança une camarade facétieuse.

—Je l'ai commandée, mais on ne me l'a pas encore livrée, répliqua Isabelle sur le même ton enjoué.

Et, plus sérieusement, elle ajouta:

—Ne comptez pas sur moi ce soir. Je ne demanderais pas mieux que d'être des vôtres, mais en dehors de la robe que j'ai sur le dos, je n'ai absolument rien à me mettre.

—Raison de plus pour venir avec nous! Talaine a promis de payer un costume à chacune de nous...

Une rougeur empourpra le front de l'orpheline.

—Un costume! balbutia-t-elle, saisie.

Quand la répétition fut terminée, ses camarades insistèrent pour qu'elle les suivit le soir.

—Voyons, Isabelle, pourquoi faites-vous toujours bande à part? Ma parole, avec votre abstention persistante à toutes nos petites réunions, vous avez l'air de nous dédaigner ou de nous blâmer...

—Oh! je n'ai ni à blâmer ni à dédaigner personne. La vérité est que je suis une vraie sauvage qui préfère la solitude à toutes ces parties de plaisir... une autre vérité, tout aussi péremptoire, je vous l'ai déjà fait connaître: je n'ai pas de robe à me mettre ce soir.

—Puisque Talaine a dit...

Mais, fermement, l'orpheline interrompit celle qui insistait.

—M. Talaine dit ce qu'il veut et moi, je fais ce qui me plaît. Je n'ai pas besoin de la robe qu'il peut me payer.

—Vous voyez, vous faites la fière et paraissez nous reprocher notre facilité à accepter un cadeau qui ne coûte rien à gagner.

Isabelle eut un triste sourire.

—Voyons, fit-elle doucement; pourquoi voulez-vous me faire dire ce que je ne pense pas? Je suis heureuse pour vous que cet homme vous comble... sans conditions! Mais, moi, je ne veux rien recevoir de lui... même sans réserve... comme vous!

—C'est que justement... il a fixé une clause... et ça dépend de vous maintenant.

—Qu'est-ce que vous me dites? quelque chose qui dépend de moi?

Elles l'entouraient toutes et Isabelle voyait soudain leurs regards hostiles qui la fixaient durement.

—Oui... Talaine a dit qu'il fallait qu'aucune de nous ne manquât ce soir; l'absence de l'une le délivrant de sa promesse.

L'orpheline haussa les épaules.

—Vous avez pu avoir confiance en la parole d'un individu susceptible de formuler une pareille restriction?

—Oh! pour donner ce qu'il a promis, il le donnera. Cet homme tient toujours ses engagements, à nous de tenir les nôtres.

—Et vous avez promis que *vous me conduiriez* à cette soirée? acheva la jeune fille un peu pâle, et qui ne gardait plus aucune illusion.

—Evidemment, nous avons promis! Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous, puisqu'il s'agit, en réalité, de nous rendre service, tout en profitant vous-même de l'aubaine.

—En effet, j'aurais l'air d'être mauvais camarade...

—Pour sûr!

—Votre amphitryon a très bien calculé le poids de votre intervention, observa Isabelle, dont la voix sans intonation s'efforçait de demeurer calme.

—Enfin, peut-on compter sur vous? questionna brusquement une des plus jeunes.

—Evidemment, dit Isabelle de sa même voix douce. Je n'ai pas le droit de vous priver d'un tel cadeau.

—C'est gentil à vous de le comprendre... Si vous aviez fait des façons, Isabelle, vous devez penser que nous l'aurions trouvé mauvais.

—J'ai bien compris, dit-elle tristement.

—Alors à ce soir, sans faute?

—A ce soir.

Tout le bataillon des figurantes se dispersa sur cette promesse et Isabelle, le cerveau enténébré mais bouillonnant de cent projets différents pour tourner la difficulté, reprit le chemin de son logis.

—Lyse, pourriez-vous me rejoindre ce soir, à l'Abbaye de Samos? Talaine a invité toutes mes compagnes, et je suis obligée de les accompagner.

Elle raconta toute l'histoire à son amie et dit, on devine avec quelle rancœur, pourquoi elle avait été obligée d'accepter.

—Je ne sais pas encore ce que je dirai à ce joli monsieur, conclut-elle; mais je voudrais bien pouvoir lui enlever l'envie de recommencer une aussi stupide plaisanterie.

Mais Lyse sentait bien que le mieux pour Isabelle, serait de paraître indifférente à un pareil manège, et elle s'efforça de calmer l'orpheline.

—Je serai à vos côtés, d'ailleurs, et à nous deux, nous saurons bien s'il le faut, mettre les rieurs de notre côté.

La jeune fille en accepta l'augure; mais au fond d'elle-même, sa révolte demeurait latente.

★ ★ ★

Tout le bataillon des choristes et des figurantes avait accepté l'invitation du jeune millionnaire, et à l'heure convenue, elles s'étaient abattues dans le restaurant de nuit que des milliers de lampes électriques illuminaient de savants jeux de lumière.

Avec sa robe de laine noire et sa colerette de fausse irlande, Isabelle avait l'air d'une fillette innocente perdue dans

un monde équivoque dont elle n'aurait pas fait partie.

Pour ne pas l'effaroucher du premier coup, Talaine ne s'était pas placé auprès de la jeune fille; mais, assis à quelques sièges du sien, il ne la perdait pas de vue et ne voyait réellement qu'elle.

Son regard lourd de pensées et d'émoi ne la quittait pas. Il détaillait le beau profil, la gorge délicate, les mains fines; et, parce que son visage pâlot et sa mine songeuse semblaient mélancoliques en cet entourage, il se sentait, à son tour, devenir grave et silencieux.

L'orpheline n'avait pas touché aux mets que, successivement, on plaçait devant elle; son verre restait plein.

Elle était venue, puisque sa présence lui avait été imposée, mais elle ne participait pas à la fête.

Elle agissait, d'ailleurs, correctement, sans mauvaise volonté apparente. Et Talaine, qui suivait des yeux son manège, put se convaincre qu'elle demeurerait impeccable dans l'attitude indifférente qu'elle avait adoptée.

Elle paraissait s'intéresser à tout ce qui l'entourait. Elle voyait tout... hormis la table où elle était forcée de figurer.

Le jeune homme se disait que, maintenant, cette soirée était gâchée pour lui; ce n'était pas encore avec de tels moyens qu'il parviendrait à fléchir la volonté de celle qu'il désirait conquérir.

Le repas s'achevait et l'amphitryon, rappelé à ses promesses par les soupentes rassasiées, signalait sur des pages arrachées à un carnet de poche, les bons d'achat qui donneraient droit, à chacune, de faire faire gratuitement une robe de cinq cents francs.

Quand elles furent toutes servies et que le tour de la petite choriste arriva, le millionnaire hésita un moment.

Existait-il quelque chose qui pût faire plaisir à celle-ci et qu'il pût lui offrir? Pouvait-il, à elle, donner seulement ce qu'il donnait aux autres? Ou ne serait-ce pas exciter sa susceptibilité toujours en éveil, que de la traiter différemment de ses autres compagnes?

Ce fut cette dernière crainte qui l'emporta; mais, malgré lui, il fut plus large avec elle.

De son stylo, sur le feuillet blanc, il libella l'offrande:

—Pour Mlles Lyse Rolle et Isabelle Fouquet: un costume complet et un manteau, à chacune, à leur choix.

Il se réservait de prévenir la couturière: livrer, sans limite de prix, tout ce que les deux jeunes femmes commanderaient. Et il prenait soin, bien qu'elle ne fût pas encore là, de joindre le nom de Lyse Rolle à celui d'Isabelle, avec l'espoir de mieux faire accepter son don par l'ombrageuse fillette.

Mais, quand une camarade passa à Isabelle le papier soigneusement plié que Talaine venait de signer, l'orpheline le prit avec indifférence.

Puis, l'ayant lu sans que son visage laissât apercevoir le moindre intérêt, elle le replia sans affectation et le posa, machinalement, devant elle auprès de son verre, comme s'il s'était agi du menu ou d'un prospectus sans importance.

Ces quelques gestes furent si peu esquissés, et avec une telle insouciance, que l'amphitryon en fut désarçonné.

Un instant, il se demanda si l'orpheline avait lu ce qu'il avait écrit; elle n'avait même pas eu vers lui l'inclination de tête que la plus élémentaire politesse exigeait, en remerciement de l'offre.

Et il se sentit soudain nerveux.

La joie bruyante des femmes qui traitait l'agaçait véritablement.

L'orpheline, seule, l'occupait.

Coûte que coûte, il fallait briser son indifférence. Il ne pouvait plus supporter ce visage fermé qui n'avait pas eu pour lui, depuis deux heures, un seul regard ou une seule marque d'attention.

Il se leva et alla vers elle, un peu pâle.

—Faites-moi l'honneur de m'accorder cette danse...

Sa voix rauque se nuancait d'impatience et ne semblait pas admettre la possibilité d'un refus.

Mais Isabelle, très calme, leva les yeux sur lui.

—Impossible, monsieur. Je ne sais pas danser.

—Je vous apprendrai.

—Vous ne craignez pas le ridicule?

Son ton railleur l'irrita davantage.

—Avec vous, je défierais toutes les opinions.

En même temps, un peu vif dans son emportement, il lui saisissait le poignet et cherchait à la faire se lever de sa chaise.

—Allons, venez, Isabelle.

—Je n'ai nullement envie de me donner en spectacle. Ça peut vous amuser qu'on rie de moi et de ma modeste robe, vous qui n'avez peur de rien!

—Je n'ai peur que de votre dérobade: vous cherchez tous les prétextes pour ne pas danser avec moi.

Et, abandonnant le poignet fragile que son étreinte avait meurtri, il posa ses deux mains sur les épaules de la jeune fille.

Un instant, il la contempla en silence.

—Que faut-il donc que je fasse, Isabelle, pour vous conquérir? Vous repoussez tous mes efforts, alors que je ne demande qu'à vous faire plaisir.

En réponse à l'émotion qui le dominait, elle n'eut qu'un petit rire bref.

—Me faire plaisir? Véritablement, monsieur, vous avez de singulières façons de faire plaisir aux jeunes filles de mon genre.

—Dites-moi ce que je dois faire! Demandez! Quel que soit le prix que vous mettiez à vos bontés, je vous promets de vous satisfaire.

—Le prix? raila-t-elle avec un beau regard d'orgueil. Vous ne savez vraiment que parler d'argent.

—Oh! ne bafouez pas ma bonne volonté. Que ce soit de l'argent ou autre chose que vous souhaitiez, je jure de vous contenter.

Il se pencha vers elle, et plus bas, d'une voix qui tremblait, car il était vraiment sincère, il affirma:

—Je vous aime, Isabelle, comprenez-vous que je sois prêt à tout pour vous avoir?

D'un mouvement un peu brusque, elle secoua ses épaules afin de fuir l'étreinte de l'homme. Et, se levant pour ne plus sentir son visage si près du sien, elle observa de son même ton impitoyable, bien que sa voix fût plus enrouée:

—Vous avez une singulière façon de parler d'amour aux femmes. Vous proposez à toutes de les acheter! Croyez-vous que toutes soient à vendre?

—Je vous place au-dessus de toutes les femmes que j'ai connues jusqu'ici. Pour vous, je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez.

—Tout?

Un peu de vertige glissa en l'âme féminine.

Cette affirmation eût troublé bien d'autres têtes de vingt ans aussi solides que celle d'Isabelle.

—Tout! répondit l'homme. Tout ce que vous voudrez.

Ses yeux chargés de passion plongeaient dans ceux très purs de l'orpheline, qu'il questionna un moment.

—Tout! murmura-t-elle, une fois encore, devant la magie d'une telle promesse.

Et, gagnée par l'émotion de son compagnon, son beau regard confiant se leva vers celui-ci.

—Si je vous disais à quel prix vous pouvez m'avoir, le mettriez-vous vraiment?

—Il en est donc un?

Une joie triomphale éclatait, soudain, sur la face du jeune millionnaire, qui croyait être arrivé à son but.

Il avait trop vite chanté victoire. A son exclamation, Isabelle se raidit.

Elle avait conscience, subitement, qu'elle s'était égarée, et que lui-même ne la comprenait pas.

Ramassant rapidement ses gants et son sac à main, et négligeant volontairement sur la table le billet de Talaine, elle lança un "bonsoir" énergique à toutes.

—Où allez-vous? s'inquiéta le jeune homme, qui se ressaisissait tout à coup, devant la crainte de la voir partir.

—Chez moi!

—Pas seule à cette heure!

—Qui m'en empêchera? observa-t-elle avec hauteur.

Et, l'écartant d'un geste exaspéré, alors qu'il cherchait à lui barrer la route, elle marcha rapidement vers le vestiaire, où elle prit son manteau, puis gagna la sortie.

Quand Isabelle arriva le lendemain après-midi à la répétition, une camarade lui tendit le billet de Talaine qu'elle avait oublié sur la table du *Paradis des Musettes*.

—Dites donc, la petite Fouquet, des papiers comme ça ne courent pas les rues. Si l'une de nous se l'était approprié, vous n'auriez eu que ce que votre négligence méritait. Heureusement, on est honnête, chez nous.

L'orpheline haussa les épaules avec insouciance:

—Pour moi, ce papier n'a aucune valeur, fit-elle tranquillement; mais il est libellé à mon nom, et c'est à moi, en effet de lui donner une destination.

—Dites donc, si vous n'en voulez pas... Mais la jeune fille secoua la tête:

—Vous avez eu votre part, fit-elle en riant, chacune la sienne. D'ailleurs ce bon est aussi au nom de Lyse Roll, et je ne puis en disposer sans elle.

Isabelle ne demanda pas, cependant, conseil à son amie.

Le soir, dès qu'elle aperçut le signataire du billet, elle alla vers lui:

—Monsieur Talaine, lui dit-elle, permettez-moi de vous restituer ce papier dont je ne me servirai pas... Merci, tout de même, de l'intention, ajouta-t-elle aimablement, car bien qu'elle se fût disputée la veille avec lui, elle était sans rancune et s'efforçait d'atténuer ce que son refus pouvait avoir de désobligeant car lui, somme toute, avait été généreux avec l'ensemble des choristes.

—Et pourquoi ne vous en servez-vous pas?

—Parce que je n'ai pas besoin que quelqu'un paie pour moi les robes que je porte.

Elle s'arrêta. En éclair, la pensée de sa tante qui avait "subvenu" à tous ses besoins jusqu'ici, venait de lui traverser l'esprit.

Une rougeur empourpra son front au souvenir des humiliations qu'elle avait dû subir.

—Une vieille parente s'en est acquittée jusqu'ici, expliqua-t-elle franchement, car elle ne voulait pas qu'il pût interpréter contre elle l'émotion qu'elle avait laissé percevoir. Mais c'est bien dur d'être l'obligée de quelqu'un, et je me suis promis de ne plus dépendre que de moi.

—Promesse imprudente! On dépend toujours de quelqu'un, de son travail ou de son directeur, ou encore de la maladie et de l'adversité. Il n'y a que ce qu'on tient qu'on soit sûr de posséder. Puisque ce papier faisait partie du contrat passé avec vos compagnes, pourquoi n'en usez-vous pas comme elles?

—Parce que nul n'est tenu d'accepter un cadeau qui ne lui convient pas. Et j'estime qu'une robe n'est pas une chose qu'une honnête fille puisse recevoir d'un jeune homme.

—Ah! pardon! Il ne s'agit pas d'un cadeau particulier, mais d'une offre collective. Enfin, ceci vous est donné sans condition.

—Pourquoi pas comme une prime!

—Vous la trouvez donc bien jolie, votre petite robe noire, que vous ne vous réjouissez pas d'en mettre une autre?

—Elle me suffit, répliqua l'orpheline un peu fièrement.

—Toutes les femmes aiment la toilette et le changement.

—Justement, moi, quand une robe me plaît, j'éprouve le besoin de la mettre tous les jours.

Talaine examina la petite robe de laine qui revêtait Isabelle d'une humble tenue de pensionnaire provinciale et il fit une moue.

—Eh bien, avoua-t-il avec sincérité, moi, je la trouve insignifiante, votre robe; et je rêve de toilettes somptueuses qui pareraient votre beauté et vous feraient l'égale d'un reine.

Isabelle sourit.

—Voici des folies que ma bourse ne me permettra pas encore tout de suite de réaliser.

—En attendant, profitez de l'occasion. Croyez-moi, mademoiselle, il y a assez de temps que vous portez cette tenue de deuil.

Mais voilà, pour l'instant, Isabelle déchirait tranquillement en mille morceaux le billet qu'il avait refusé de reprendre et qui contenait tant de belles choses en perspective.

Gaiement, elle disait:

—C'est bien la première fois que je déchire un papier d'une telle valeur... C'est délicieux, quand on est pauvre, d'avoir un geste luxueux, de détruire quelque chose qui représente pour vous une fortune... On a presque l'impression de jeter l'argent par la fenêtre. Heureusement, ces morceaux de papier sont sans valeur, ils ne représentaient qu'une possibilité qu'il ne me plaît pas de réaliser... Alors mon geste n'est pas du tout luxueux, c'est presque dommage!

Brusquement, Talaine tira son portefeuille de sa poche, et y prenant un billet de mille francs, il le tendit à la jeune fille.

—Déchirez, fit-il avec un frémissement, vous connaîtrez la sensation jusqu'au bout...

Les yeux d'Isabelle brillèrent; amusée et un peu avec défi, elle dit:

—Vrai, vous voulez?

—Je vous en prie... ayez au moins une fois cette satisfaction.

—Chiche, fit-elle.

Déjà, elle saisissait le billet, le pliait... Elle avait commencé à le déchirer, quand elle s'arrêta soudain, tout émue.

—Oh! fit-elle avec horreur, mille francs!

—Qu'importe, puisque vous ne les accepteriez pas pour vous.

—Mille francs, répéta-t-elle, sans l'entendre, en tenant le billet comme s'il lui brûlait les doigts.

Elle était devenue très rouge.

Ses yeux angoissés regardèrent Talaine qui lui souriait. Puis son regard halluciné alla vers un pauvre diable de machiniste qui portait un décor.

—Noter a son enfant malade, fit-elle lentement, comme en un songe... une petite fille à qui il faudrait du grand air et des soins... vous voulez bien?

Du geste, elle faisait signe de donner le billet au malheureux.

Mais Talaine secoua la tête:

—Non, fit-il, c'est pour vous... pour que vous le déchiriez et connaissiez une impression jamais encore ressentie.

—Vous voulez bien que...

—Oui.

—Ces mille francs sont à moi? Vous me les donnez?

—Oui.

—Mais s'il me plaît de les donner au lieu de les déchirer?

—Non, c'est une condition.

Elle recula.

—Oh! l'horreur! jeta-t-elle. Comment pouvez-vous tenter pareillement une pauvre fille?

Elle posait sur lui ses yeux horrifiés comme si elle avait eu soudain un monstre devant elle.

Alors, brusquement, dans une réaction de tout son être, elle roula le billet en boule et le lança avec une certaine violence, à la figure de l'homme.

—Démon! fit-elle.

Talaine, d'abord, ne fit pas un mouvement. Le papier pourtant l'avait heurté au visage avec l'impression d'un soufflet. Il continuait de la regarder, mais il était devenu très pâle.

De nouveau, ils étaient ennemis.

Le regard dur, sans la quitter des yeux, il avança le pied, et le posant sur la petite boule de papier qui était tombée à terre, il écrasa celle-ci comme s'il voulait à jamais détruire la preuve de l'humiliant soufflet.

Il vit le regard éperdu de la jeune fille aller de son visage à son pied... Elle n'arrivait pas à comprendre ce qu'il faisait et elle tremblait d'une incompréhensible épouvante pendant qu'il comprimait le sol.

Le billet réduit à l'état d'une mince pellicule collée à terre, Talaine pirouetta sur lui-même.

Isabelle perçut encore son regard dur qui la défiait.

Puis, lentement, en sifflotant, il s'éloignait.

Frappée de stupeur, l'orpheline était demeurée immobile. Elle ne s'expliquait pas encore le geste de colère et le cri de bête traquée qu'elle avait eus devant l'offre de Talaine.

Avait-elle donc vraiment, une seconde, éprouvé l'horrible tentation? Détruire une somme qui représentait peut-être la vie d'une fillette! De quel limon était donc formée l'âme humaine pour qu'elle en eût ébauché le geste? Et cet homme qui avait escompté une pareille faiblesse de sa part!

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C, COTONS PERLÉS... D.M.C
COTONS À COUDRE D.M.C, COTON À TRICOTER D.M.C
COTON À REPRISER D.M.C, CORDONNETS... D.M.C
SOIE À BRODER... D.M.C, FILS DE LIN... D.M.C
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C, LACETS DE COTON D.M.C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

Notre prochain roman complet :

COEUR DE FLAMME

par MAGALI

Coupon
d'Abonnement

La Revue Populaire

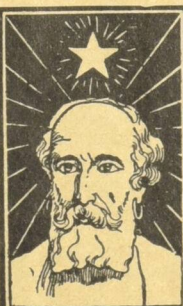
POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE,
975, RUE DE BULLION,
MONTREAL.

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Prov. ou Etat



POUR LA 1^{ère} FOIS AU CANADA

Nous avons le bonheur de pouvoir correspondre avec le MAGE SARKAN, un des plus CÉLÈBRES ASTROLOGUES du monde entier, très connu dans les milieux scientifiques et parmi les initiés pour sa science et SON POUVOIR QU'IL EXERCE MEME A DISTANCE. IL A FAIT VŒU de mettre ses dons extraordinaires de prévision au service de tous, et vous offre GRATUITEMENT une étude de votre HOROSCOPE. VENEZ A LUI, il vous conseillera, vous dévoilera votre avenir et vous montrera la ROUTE DU BONHEUR. Il vous guérira en tout: AMOUR, ARGENT, AFFAIRES, SANTÉ, et vous délivrera de vos timidités et de vos incertitudes. N'HESITEZ PAS; cette offre généreuse s'adresse à TOUS et à TOUTES. Envoyez vos noms (M., Mme ou Mlle), date de naissance et adressez au MAGE SARKAN, Dépt. 195, P.R.P., 22, rue Saint-Augustin, PARIS, (2e), et vous recevrez une étude précise de votre horoscope. (Prière de joindre 10 cents en timbre de votre Pays pour frais d'écriture et d'envoi).

Parce qu'elle se refusait au geste destructeur, il en avait eu, lui, l'affreux courage?

Ses yeux en hypnose regardèrent l'informe chiffon de papier aplati sur le plancher.

"Mille francs!"

Talaine s'était éloigné, et Isabelle réfléchissait.

Mille francs, une petite fortune pour ce pauvre Noter! Cet argent allait être perdu, car nul, hormis elle, ne pouvait deviner que dans cette petite boule écrasée et salie par une semelle de chaussure vindicative, il y avait de quoi faire renaître les couleurs d'une enfant que l'anémie tuait lentement.

Alors, il parut à Isabelle qu'elle n'avait pas le droit de laisser ce billet tomber au rebut. Elle devait le ramasser et le donner elle-même à Noter.

Si Talaine changeait d'avis et revenait le réclamer, elle avouerait ouvertement à quels motifs elle avait obéi.

Déjà elle se baissait pour cueillir le précieux papier, quand, instinctivement, ses yeux fouillèrent l'ombre du couloir dans lequel Talaine s'était éloigné.

La lueur rouge d'une cigarette allumée brillait derrière un portant. Brusquement, tout son sang afflua aux joues d'Isabelle.

Talaine la guettait et suivait chacun de ses gestes. Elle eut soudain l'épouvante qu'il voulait la perdre. Si elle se baissait et ramassait l'argent, il allait peut-être crier au voleur et l'accuser d'avoir pris le billet.

Sait-on jamais jusqu'où la mentalité infernale d'un Talaine déçu peut aller? Ce serait le scandale, la flétrissure sur elle d'une accusation. Peut-être perdrait-elle son emploi. Elle se vit salie, sans travail, mourant de faim.

Alors, épouvantée, Isabelle s'enfuit. En courant elle s'élança vers l'escalier qui grimpait aux loges. Et, ne se souciant plus du billet abandonné qui allait être perdu, elle escalada les marches quatre à quatre jusqu'en haut.

Cependant, derrière elle, Talaine s'était avancé pas à pas pour suivre sa retraite.

Tout songeur, il la regarda disparaître. Puis, un peu nerveux, il tira plusieurs bouffées de sa cigarette.

—On ne fume pas ici, fit une voix bourrue derrière lui.

Il tressaillit, tiré d'un monde de pensées contradictoires par la voix du souffleur qui s'apprêtait à gagner son trou.

Machinalement, il éteignit le feu indiscret du tabac égyptien dont il usait. Puis, se décidant, il alla vers l'informe bout de papier, le ramassa et le glissa dans sa poche de gilet.

C'était un souvenir d'Isabelle qu'il ne voulait pas que d'autre pussent fouler aux pieds.

Souvenir singulier, peut-être, mais qui lui semblait soudain précieux.

Deux minutes après, s'étant mis à la recherche de Noter, il disait à celui-ci, en lui tendant un autre billet:

—Mademoiselle Fouquet m'a dit que votre petite fille avait besoin de grand air; voulez-vous me permettre, Noter, de vous aider à envoyer votre gamine à la campagne?

Et comme le pauvre père se confondait en remerciements, Talaine l'arrêta:

—Mais non, vous ne me devez rien, Noter. Je n'y aurais même pas pensé, moi. C'est à celle qui a dicté mon geste que vous devez dire merci.

—Oh! la petite Fouquet est une brave fille. Et si sage, si gentille! Bien sûr que je vais aller la remercier.

Alors, pendant que l'homme s'éloignait dans ce but, probablement, Talaine quitta le théâtre.

Il ne tenait pas à savoir comment Isabelle allait accueillir Noter. Avec une aussi singulière fillette, l'habitué du Lyrique n'était pas certain du tout d'avoir eu, cette fois encore, raison d'agir comme il avait fait. Mieux était de s'éloigner sans s'en assurer. Quand il reverrait Isabelle, l'incident serait vieux, et il n'y aurait plus à revenir là-dessus.

D'ailleurs, en quittant le Lyrique, Talaine se sentait léger. Une douceur était en lui qu'il ne cherchait pas à expliquer. Les scrupules d'Isabelle ne le hantaient pas, lui! L'argent, c'est fait pour rouler, et mille francs, pour un viveur comme lui qui jetait l'argent par la fenêtre, ne

représentaient souvent qu'un royal pour-boire à qui lui avait fait plaisir.

Il s'éloignait donc l'âme sereine et souriant. Peut-être le bien, fait à l'instigation d'Isabelle, lui réchauffait-il l'âme! A moins que ce ne fût l'hésitation et la faiblesse d'Isabelle devant l'argent qui eussent réveillé ses espoirs. Toujours est-il que plusieurs fois, il se surprit à dire: "Ma petite Isabelle... ma chère petite Isabelle!"

Et il frémissait, une douce chaleur au creux de la poitrine, comme si véritablement cette soirée l'eût rapproché de celle qu'il désirait.

L'orpheline, cependant, n'était pas très fière d'elle ce soir-là.

La tentation l'avait effleurée si fort depuis quelques heures, qu'elle s'effrayait un peu d'être une si petite chose, sans défense devant le mal.

"Il s'en est fallu de bien peu que je ne cède à son défi de déchirer le billet... ou encore que je me l'approprie en le ramassant pour donner à un autre ce qui n'était pas à moi... Sans compter que, dans ma nervosité, je me sentais capable d'accabler ce Talaine de toutes les injures possibles. Quand je lui ai jeté son billet à la figure, j'aurais voulu le gifler ou le griffer! Ce qu'il m'agaçait, le monsieur! Ce n'est pas raisonnable d'avoir de pareils énervements."

Non, vraiment, Isabelle n'était pas fière d'elle ce soir-là!

Et quand Noter l'aborda pour la remercier, elle commença par devenir écarlate, comme si elle avait fait quelque chose de mal.

—Si M. Talaine vous a donné de l'argent, tout le mérite lui en revient, assurait-elle. Moi, je n'ai fait que parler de votre enfant. Et demandait-elle en hésitant, il a été généreux, M. Talaine?

—Mille francs, mademoiselle. C'est une somme!

Le chiffre ne l'étonnait pas. C'est le billet qu'elle aurait voulu voir. Talaine l'avait-il défilé et plié proprement avant de le donner?

—Un beau billet, tenez, mademoiselle, un billet neuf.

Avec émerveillement, l'homme montrait le billet intact et qui ne paraissait pas avoir déjà beaucoup circulé.

Isabelle le regarda d'un oeil rond. C'était un autre billet! Le premier devait être encore à terre, dédaigné parce que sali et froissé.

L'homme ne sut jamais pourquoi une flamme de colère passa à ce moment sur le front pur d'Isabelle; et même s'il avait lu dans ses pensées, il n'aurait jamais compris pourquoi elle fulminait contre les riches, juste au moment où l'on d'eux se montrait si généreux avec lui.

"C'est inimaginable, protestait-elle tout bas. Ces gens-là, parce qu'ils ne manquent de rien, parce qu'ils n'ont jamais connu le besoin, ils vous écrasent de leur argent... Mais jeter sans raison mille francs qui ne serviront à personne... mille francs perdus inutilement, par caprice, par dédain! Ça, je ne le lui pardonnerai jamais!"

Pauvre gosse! Elle ne s'était même pas rendu compte que, tous les jours, elle trouvait mille raisons pour être fâchée contre Talaine. Tous les jours elle prenait de belles résolutions:

"Je ne lui parlerai plus... je ne paraîtrai même pas m'apercevoir qu'il existe... S'il m'adresse la parole, je ferai comme si je n'entendais pas..."

Oui, toutes les nuits, elle bâtit ces fermes projets... Mais, le lendemain, elle les oubliait, et, de la meilleure foi du monde, elle trouvait des excuses à Talaine. Non seulement elle lui répondait quand il lui parlait, mais quelquefois, c'est elle dont le regard, le sourire ou la voix provoquaient l'intérêt du jeune homme et éveillaient son attention.

★ ★ ★

L'homme portait un beau décor qu'il avait du mal à maintenir debout. Il ne vit pas Isabelle s'aplatissant contre le mur pour lui laisser toute la place, et il la heurta avec l'extrémité d'une planche découpée qui simulait une branche d'arbre.

Ce bois atteignit l'orpheline au bras, causant un double accident.

L'étoffe craqua et la manche fut coupée par une large déchirure à travers la

quelle la peau blanche apparut, zébrée de rouge.

Pendant que l'homme continuait son travail sans se rendre compte du mal qu'il avait causé, Isabelle contemplait, avec des yeux navrés, le désastre de sa manche déchirée.

Cette fois, sa robe était malade!

Navrée, la jeune fille regardait la déchirure, en angle, de sa manche, et sa déception était si grande, que des larmes lui montèrent aux yeux.

Elle n'avait pas vu qu'à quelques pas d'elle, Talaine avait suivi la scène.

Tout d'abord, il s'en était égayé: "La fameuse robe qui l'agaçait était fichue!" Allons, peut-être aujourd'hui ses offres seraient-elles mieux accueillies.

Mais voici que dans les grands yeux de l'enfant qui examinaient le désastre, il vit monter une humidité. Et ce fut comme si, soudain, une main lui avait serré la gorge. Son sourire s'était figée sur ses lèvres.

Il vint vers Isabelle.

—C'est grave? s'informa-t-il, d'un ton sérieusement compatissant.

La jeune fille leva vers lui son visage désolé.

—Une vraie catastrophe! balbutia-t-elle, sans se rendre compte de la confiance qui la faisait livrer son souci. J'avais besoin que cette robe tienne encore quelque temps.

—Un stoppage peut-être?

—Oui, je vais essayer une reprise.

—Cela se verra.

—Malheureusement.

—Et...

Il s'arrêta, ayant peur de la blesser en posant une trop indiscrète question.

—Cela vous est difficile d'acheter une autre robe, en ce moment?

—Oui... ça tombe mal. L'hiver, on a toujours des dépenses supplémentaires.

—M'autorisez-vous à vous offrir, une nouvelle fois, la robe que vos camarades ont acceptée?

—Vous savez bien quelles sont mes idées là-dessus.

—C'est un ami... sans rien oser prétendre...

—Non, non! ne me tentez pas à nouveau. Si vous saviez combien j'ai en horreur que vous mettiez toujours entre nous votre fortune!

—Il y a des heures où je voudrais être pauvre comme vous.

—Euh! vous divaguez dans ces moments-là! Je ne vous vois pas obligé de gagner votre vie.

—Je n'y ai pas été habitué, surtout! Et maintenant, je le trouverais certainement drôle.

Ils se sourirent.

Parfois, ils étaient remplis d'indulgence l'un pour l'autre, et paraissaient se comprendre à demi-mot.

Ils étaient à l'un de ces moments-là, et leurs regards, très doucement, se pénétraient...

—Alors, fit Isabelle, en s'arrachant avec effort à ce tête-à-tête troublant. Je vais aller essayer de raccommoder ma manche et ma peau; malheureusement, l'une me donnera plus de mal que l'autre.

—Votre peau? Vous êtes blessée?

Elle s'éloignait. D'un élan, il la rejoignit et lui saisissant le bras:

—Montrez. Ces portants sont remplis de poussière, il ne faut pas négliger ça. Ses mains agitées écartaient les bords de l'étoffe déchirée pour mieux apercevoir la longue écorchure.

Quelques gouttelettes de sang perlant, écarlates, sur la peau blanche, fascinèrent le jeune homme.

Ses doigts tremblants effleurèrent le bras nu et recueillirent le précieux liquide.

—Laissez-moi vous soigner, balbutia-t-il, tout troublé par la blancheur de lait de la chair, en même temps qu'hypnotisé par ce sang rouge... le sang d'Isabelle qui teintait à présent ses propres doigts.

En même temps, il avait tiré de sa poche un mouchoir de fine batiste, immaculé.

—Mais ce n'est pas la peine, protesta-t-elle, intimidée, car elle sentait les doigts de l'homme frémir sur sa chair. Ça guérira tout seul. Tout à l'heure, il va falloir que je m'habille, et je devrai mettre beaucoup de poudre pour cacher cette petite blessure.

Il ne répondit pas. Après avoir dégraffé le poignet de la manche, il s'occupait

à relever l'étoffe jusqu'au-dessus du coude.

Cette fois, il tenait tout entier entre ses mains le bras délicat qui semblait sculpté dans l'ivoire... de l'ivoire sur lequel une ligne d'encre rouge eût été fortement tracée.

Il ne se rendit pas compte de son geste, et il agit si vite, qu'elle ne put l'empêcher. Sur l'égratignure, sa bouche s'était penchée.

Ses lèvres aspirèrent la blessure.

—Oh! fit seulement Isabelle, toute troublée, et qui était devenue toute rouge.

Un frisson la secouait subitement. Avec des yeux brouillés, elle contemplait cette tête d'homme penchée sur elle et dont les soins étaient une longue caresse.

—Laissez-moi, balbutia-t-elle. Ce n'est rien. Demain il n'y paraîtra plus.

Elle se sentait les jambes fauchées sous une inconvenable faiblesse.

Maintenant, pour avoir le prétexte de tenir encore entre ses mains le bras blanc qui le bouleversait, il nouait minutieusement son mouchoir autour de la plaie.

—Ma tante ne m'a pas habituée à tant de soins! raillait-elle, car elle était émue et avait perdu sa présence d'esprit sous la flamme ardente des yeux qui la dévisageaient. C'est fini? je vous assure, ça ne méritait pas tant de soucis.

—Que ne puis-je aussi raccommoder la manche? murmura-t-il.

—La manche? fit-elle, en examinant celle-ci pour se donner une contenance. Tant pis, l'accroc est en droit fil, une reprise ne se verra pas trop.

—Je ne puis rien, insista-t-il. Je vous en prie, Isabelle, donnez-moi ce droit que vous ne refuseriez pas à la bonne volonté d'une parente quelconque, parfois malveillante, cependant!

Son insistance la rendit à elle-même. Elle dégagea son bras qu'il continuait de pétrir et, se rejetant un peu en arrière pour qu'il ne pût le saisir à nouveau:

—Mais non, vous savez bien que je ne veux rien accepter.

—Aujourd'hui, c'est un cas de force majeure.

—Pas du tout, c'est un simple incident, et je dois me débrouiller autant que s'il s'agissait d'acheter du bois pour chauffer ma chambre ou d'un ressemelage pour mes chaussures.

Tout en parlant, elle avait fait glisser sa manche par dessus le mouchoir de Talaine qu'elle consentait ainsi à conserver sur elle.

—Alors, vous n'accepterez donc jamais rien de moi? implora-t-il en mettant toute sa séduction dans sa voix. Impossible, vraiment, de vous offrir quelque chose?

—Ça vous ferait donc tant de plaisir? demanda-t-elle, souriante, car, en cette minute, elle manquait de vaillance pour le décourager.

—Vous ne pouvez vous douter combien je serais heureux que vous ne repoussiez pas toujours ma bonne volonté.

—Eh bien, fit-elle, avec une sorte d'abandon, aujourd'hui, si vous voulez m'offrir un bouquet de violettes de trente sous, je l'accepterai volontiers. J'ai pris vingt ans ce matin, et personne n'a songé à me souhaiter ma fête.

—Vingt ans, balbutia-t-il, dans un éblouissement. Vous avez vingt ans!

Il la regardait, hypnotisé par ce chiffre et cette fraîcheur.

—Ma petite Isabelle! Je vous souhaite bonne fête! s'écria-t-il, impétueux; mais laissez-moi couvrir vos vingt ans de fleurs! Ça ne vous engagera à rien, je vous le jure! Vingt ans! ça ne vient qu'une fois dans la vie... Personne n'a pensé à vous... Pour une fois, laissez-moi remplacer tout le monde.

Mais elle secoua énergiquement la tête.

—Non, fit-elle fermement. J'ai dit un petit bouquet de violettes!... Comprenez-vous, un bouquet qui aille avec ma solitude, mon humble mansarde et mon unique robe noire, un bouquet qui soit à ma taille, enfin, pour qu'il ne me paraisse pas étranger, ou ne me trouble pas le cerveau en faisant naître en moi d'inutiles pensées...

—Mais vos vingt ans...

—Des vingt ans d'orpheline qu'on n'a jamais fêtée! J'y suis habituée! C'est un anniversaire comme les autres.

En parlant et sans s'en rendre compte, elle s'apitoyait sur elle-même, cependant, car des larmes perlèrent à ses

yeux. Et Henri Talaine, le sceptique qui riait de toute émotion sincère et prenait toute chose à la blague, sentait en lui-même se refléchir l'émotion d'Isabelle.

Une voile humide ternit l'éclat de ses prunelles.

—Ma chérie, ma bien-aimée, balbutia-t-il, éperdu.

Qu'allait-il encore ajouter?

Heureusement pour les forces d'Isabelle, le régisseur frappait les trois coups. Elle sursauta :

—Mon Dieu, je ne suis pas habillé! Je vais être à l'amende....

Et le quittant, sans s'excuser, elle s'élança vers sa loge en courant, stimulée par la peur des vingt sous que lui retiendrait le régisseur si elle arrivait en retard sur le plateau.

♦ ♦ ♦

L'automobile de Talaine ne mit pas longtemps à le conduire du Lyrique à la Comédie-Selecte, où jouait Lyse Rolle.

Il arriva juste comme le premier acte finissait, et il put tout de suite causer avec la comédienne.

—On ne vous voit plus souvent dans nos coulisses, fit celle-ci, assez cordiale. Le Lyrique vous retient tous les soirs.

—Les pas de l'homme suivent le chemin de son cœur, répondit-il, avec emphase, en lui serrant les mains. Puis, plus simplement :

—Vous savez bien que je suis amoureux d'une étoile que votre troupe ne recèle pas.

—Vraiment, amoureux à ce point? Je croyais que ce n'était jamais sérieux chez vous?

—Un cas peut être grave, sans pour ça atteindre les limites que vous prétendez lui assigner. Aujourd'hui, cependant, ce n'est pas l'amoureux qui vient vous trouver; c'est l'ami... un ami sincère d'Isabelle, qui voudrait, grâce à vous, mettre un peu de bonheur autour des vingt ans d'une enfant.

—Expliquez-vous mieux?

—Voilà!

Cependant, Talaine s'arrêtait.

Avec son sourire un peu railleur, cette Lyse Rolle, dont la conduite et le bon sens étaient légendaires, l'embarrassait un peu.

C'est qu'il avait conscience que l'ami d'Isabelle n'était pas beaucoup plus accessible que celle-ci à une compromission.

—Voilà, reprit-il. Isabelle prend vingt ans aujourd'hui et je voudrais que vous m'aidez à fêter cet anniversaire qui marque une si grande importance dans la vie d'une jeune fille.

—Pauvre gosse. Elle a vingt ans, je n'y ai pas pensé.

—Justement, à nous deux organisons quelque chose pour qu'elle ne se souvienne pas plus tard de ce jour avec amertume.

Lyse Rolle observa :

—C'est un peu tard; il est déjà dix heures du soir.

—Mais non, une demi-heure suffira: Il n'y a qu'à nous entendre!

—Que voulez-vous faire exactement?

—Un souper... gaîment... entre nous trois: vous, elle et moi! Un petit cadeau sans importance... que vous offrirez, vous!

La comédienne réfléchit.

—Non, fit-elle, je ne puis me prêter à ce que vous me demandez: je sais que vous poursuivez cette enfant; je ne vais pas accepter d'aider vos projets.

—Je vous jure que je ne dirai pas un mot et que je ne ferai pas un geste qui soit répréhensible.

—J'en suis persuadée. Vous ne voudriez pas, ce soir, lui gâcher sa soirée. Mais je n'en aurais pas moins contribué à vous rapprocher d'elle, ce que je considère comme un mauvais service à lui rendre.

—Oh! là, là! quels scrupules surannés!

Il s'énervait déjà devant cette fermeté qu'il devinait irréductible. Mais il ne fallait pas, par une maladresse de langage, gâcher la possibilité de l'attendrir.

—Je vous en supplie, mademoiselle Rolle, reprit-il, en l'implorant avec émotion. L'heure presse. Puisque je vous jure que je serai sérieux...

Mais Lyse Rolle n'était pas convaincue.

—Evidemment, fit-elle. Je vous devine sincère, en ce moment. Il n'en est pas moins vrai que vous n'avez aucun titre à fêter, avec moi, ma petite amie... Aucune intimité ne nous lie, vous et nous. Enfin, vous n'êtes pas une relation anodine qu'une jeune fille puisse avouer.

—Isabelle me connaît mieux que vous ne le croyez. Elle est moins sévère que vous à mon égard.

—J'en doute!... Dans tous les cas, ce serait récent; je n'ignore pas ce qu'elle pense de vous!

—Ce soir, elle m'a autorisé à lui offrir un bouquet de violettes.

Lyse eut une petite moue ironique.

—C'est merveilleux! fit-elle en riant. Et vous ne vous contentez pas d'un tel résultat! Il vous faut autre chose?

—Vous raillez, mais vous n'amoindrissez pas mon désir de la fêter ce soir.

—Je crois que c'est pour vous surtout, que ce serait une fête! Hein! être admis enfin, dans son intimité?... Mon pauvre monsieur Talaine! Je vous l'avais bien dit que vous finiriez par vous prendre au jeu. N'auriez-vous pas mieux fait de la laisser tranquille, quand je vous en ai prié?

—Mais qu'est-ce que vous vous imaginez? Je vous affirme que, ce soir, je n'ai qu'un désir: celui de fêter ses vingt ans. Je trouve monstrueux que vous, son amie, vous hésitez à me seconder dans un pareil désir qui est parfaitement respectable.

—Pourquoi ne pensez-vous pas aussi à toutes les autres jeunes filles qui prennent vingt ans aujourd'hui?

—Les autres, je ne les connais pas; et elles ont peut-être quelqu'un qui pense à elles, les autres! Tandis qu'Isabelle est toute seule... Vous qui vivez auprès d'elle, n'y avez même pas pensé. Ah! c'est gai pour cette pauvre fille!

La comédienne sourit.

—Allons, ne vous en faites plus à ce sujet. Vous avez bien fait de venir me voir, elle sera fêtée, ma petite Isabelle. Ce soir, en rentrant, je vais organiser une dinette... Ça me sera facile, je ne suis pas du dernier acte, et je serai de retour chez moi avant elle.

—Enfin, vous acceptez de lui préparer quelque chose.

—Oui, un petit souper... des huîtres, des fleurs! Ce que je vais pouvoir trouver à cette heure avancée.

—Sans moi?

—Oh ça, oui, sans vous! Elle et moi, ça suffit!

Il se mordit les lèvres et brusquement se détourna pour qu'elle ne vit pas sa déception.

Mais, doucement, Lyse tendit le cou et le regarda en-dessous.

—Voyons, monsieur Talaine, soyez raisonnable. Vous n'avez jamais pu croire que je vous aiderais auprès d'Isabelle? Il haussa les épaules.

—Vous agissez vis-à-vis de moi comme si j'étais un animal dangereux, qu'il faille coule que coule écarter de sa route.

—Je crois tout simplement que vous n'êtes pas celui qu'il faut pour assurer le bonheur de ma petite amie. Elle n'a que faire d'un garçon comme vous! Presque toutes les femmes sont offertes à votre appétit, prenez-les, puisque votre situation vous permet de le combler... Mais, pour Isabelle, soyez généreux, laissez-la attendre sagement celui dont elle sera l'unique amour... l'épouse précieuse et chérie qu'un homme aimera exclusivement.

Il ne répondit pas; les yeux soudain durcis, il regardait dans le vague le tableau qu'elle lui faisait entrevoir: Isabelle mariée et régnant sur la vie d'un autre, dont elle serait l'unique amour!... l'idéal... la femme adorée entre toutes.

—Allons, monsieur Talaine. Il faut que je vous quitte, le rideau va se lever et je suis des premières scènes.

Il comprit soudain qu'il n'y avait plus de temps à perdre.

—Allez-vous-en, fit-il, je vais faire à votre place les achats nécessaires pour la petite fête de ce soir. Je ferai porter le tout chez votre concierge.

—Ah! permettez, je ne veux pas.

—Mais, moi, je veux, riposta-t-il presque violemment. J'accepte de ne pas paraître, mais ne me refusez pas la joie de préparer le menu.

—Je vous préviens que je l'oublierai chez la concierge...

—Et moi, je vous dis qu'il faut me laisser faire. Vous ne direz rien à Isabelle, elle ignorera que je vous ai rencontrée ce soir. J'accepte toutes vos conditions, bien qu'elles soient humiliantes, mais je veux m'occuper d'elle aujourd'hui!

Lyse eut soudain l'intuition qu'il était à la limite des concessions... Et puis, elle était femme, et elle était touchée, malgré elle, de cette passion qui consumait Talaine.

—Soit, fit-elle; préparez le menu, mais ne faites rien d'extraordinaire, afin qu'Isabelle ne se doute jamais de votre intervention; c'est ça, surtout, qui lui gâcherait ses vingt ans! Restez dans la mesure possible de mes moyens, qui sont très limités.

—Je serai raisonnable, promit-il avec un sourire de remerciement.

Ce n'était pas grand-chose, ce qu'il avait obtenu, au lieu de toutes les folies qu'il aurait voulu pouvoir faire, ce soir-là, pour Isabelle. Mais tout de même, on lui permettait de s'occuper d'elle.

Jamais, avant ce jour, le beau Talaine n'avait supposé qu'il pût y avoir tant de douceur à préparer un modeste souper, auquel il ne prendrait pas part! Un souper pour une femme qui le mangerait sans savoir que c'était à lui qu'elle le devait... pour une femme qu'il aimait et dont Lyse avait dit: "Si elle connaissait votre intervention, sa fête serait gâchée!"

"Décidément, je n'ai plus d'amour-propre, convint-il. Il y a quelque chose en moi de changé! Elles me rendent ma-boul, ces deux femmes, avec leur prétention à la sagesse. Elles finiront par me convaincre que je suis un homme anormal... et, ce qui est pire, c'est que je sens qu'elles ont raison!"

Mais bien qu'il se raillât ainsi de sa faiblesse, il se précipitait avec joie vers les restaurants de nuit de Montmartre, où, à cette heure, il avait des chances de pouvoir encore se ravitailler.

♦ ♦ ♦

—Oh! Lyse, comme il fait bon chez vous, ce soir! mais, qu'est-ce que ceci?

Devant la table ronde, couverte d'une nappe blanche et parée de fleurs, Isabelle s'était arrêtée, surprise.

—Une fête? balbutia-t-elle, n'osant croire que tous ces apprêts fussent pour elle.

—Votre anniversaire, ma petite Isabelle.

—Oh! vous y avez pensé! balbutia la jeune fille, rougissante. Figurez-vous, ajouta-t-elle, que j'étais persuadée que vous ne connaissiez pas cette date. Voyez! j'ai accepté ces violettes de Talaine pour marquer tout de même ce jour de fête. Oh! Lyse! comme vous êtes gentille, et combien je vous aime! Il faut que je vous embrasse.

La comédienne accepta ces remerciements avec un peu de gêne: il lui en coûtait de séparer des plumes de paon...

—Avez-vous faim, au moins? fit-elle, pour changer le cours de la conversation.

—Une faim de loup.

—Ça tombe bien; le menu est appétissant: des huîtres, du foie gras, un poulet froid et un gâteau... un gâteau surprise.

—Et du champagne! ajouta l'orpheline, qui avait tout de suite aperçu la bouteille au goulot doré.

Heureusement, Isabelle ne connaissait pas le prix des vins de marque, sinon elle se fût étonnée que Lyse eût payé un vrai clicquot pour cette fête intime.

Nous ne suivrons pas en détail le repas des deux amies, qui babillèrent tout en mangeant.

A un moment, il fut question de Talaine.

—C'est dommage que sa fortune ait gâté son caractère, remarqua Lyse légèrement. Il aurait pu être un homme sérieux et correct comme les autres.

—Oui, il est léger et volage, répondit Isabelle pensivement.

—Il croit que son argent lui permet tout.

—C'est regrettable, car il a du chic! C'est un homme du monde, et il est aussi loyal que n'importe quel autre.

—Ah! permettez, petite amie! La loyauté de Henri Talaine...

—Vaut celle de Doureau, qui vient d'abandonner Marie Ricard! riposta l'autre avec feu. Voici des mois que Talaine

tourne autour de moi et il ne m'a jamais offert rien qu'il ne puisse tenir. Avec lui, on sait tout de suite où l'on va. Il ne parle pas d'amours éternelles, de fidélité, ni de mariage... Il est sincère au moins, lui! J'aime mieux ça que les serments d'un Doureau.

—Evidemment, convint Lyse, sans enthousiasme, et qui était navrée de voir la chaleur avec laquelle Isabelle défendait le jeune millionnaire.

Celui-ci avait donc raison quand il disait que la petite choriste lui était indulgente. L'amour appelle l'amour. Comment une gosse de vingt ans pouvait-elle résister aux attentions d'un pareil séducteur?

—Talaine est dangereux, crut-elle devoir affirmer encore une fois. Et d'autant plus dangereux qu'il la connaît dans les coins et sait quel langage il doit parler à chacune. Aussi, avec vous, par exemple, il userait de la correction et exagérerait ses attentions respectueuses. Au bout du rouleau, c'est le même résultat pour chacune: il se paie son caprice, et après "Bonsoir, madame, je vous ai assez vue!"

—Oui, ce n'est toujours que du boniment!

Lyse apportait sur la table un magnifique gâteau, cerné de vingt petites bougies qu'elle venait d'allumer.

—Voici le gâteau-surprise, en l'honneur de vos vingt ans. Voyez, votre part est marquée d'une fleur gentiment dessinée.

—Oh! Lyse, quelle folie! Mais vous êtes délicieuse et je suis ravie. Jamais personne encore n'avait songé à me souhaiter mon anniversaire. Et vous avez fait ça si largement, mon amie, que j'en suis toute gênée.

—Vos vingt ans, balbutia la comédienne, de nouveau embarrassée.

Elles se servirent chacune une grosse part dans laquelle, avec joie, elles mordirent à belles dents.

Tout à coup Isabelle retira quelque chose de sa bouche.

—Une bague! s'écria l'orpheline étonnée... Oh! Lyse, vous n'avez pas été raisonnable.

Mais sur le visage de l'autre une surprise identique à celle d'Isabelle avait passé. Surprise d'ailleurs très vite effacée, car Lyse Rolle se ressaisissait déjà.

—Une simple bague d'argent sans valeur, se risqua-t-elle à dire. Il fallait bien qu'il vous reste quelque chose de ce souper, n'est-ce pas?

—Oui, fit Isabelle, soudain songeuse, en passant l'anneau à son doigt. Une bague d'argent ornée d'une jolie perle...

—Une fausse perle, Bella, soyez-en sûre!

—Qu'importe, si elle fait autant d'effet qu'une vraie.

De nouveau, elle était allée embrasser sa compagne.

—Ma chère Lyse, vous êtes une amie très chère, très bonne et très dévouée. Je vous aime bien et je vous remercie. Grâce à votre délicatesse, me voici pourvue d'un gentil bijou que je vais pouvoir porter à mon doigt.

—Oh! il serait préférable de ne pas le mettre. Cette bague ne vaut pas cher.

—Mais, je proteste, elle est précieuse! Et puis, voyez, elle va à mon annulaire gauche. Toutes mes camarades vont croire que c'est un homme qui me l'a offerte, et je ne les démentirai pas; ça sera délicieux.

Mais pendant que Lyse préparait du café: "pour une fois, n'est-ce pas, une tasse ne fera pas de mal", Isabelle examinait les reliefs du repas, et un doute la lanciait:

"Tout le mois de Lyse Rolle n'aurait pas suffi à solder le menu, pensait-elle soudain avec gravité. Sans compter que cette bague... hum! elle est bien jolie pour être sans valeur... On dirait plutôt du platine que de l'argent, et cette perle a un bien bel éclat! Et Lyse a paru aussi surprise que moi qu'elle fût dans le gâteau."

Mais elle chasse l'idée importune qui s'implantait en elle. Et puis, il fallait être indulgente, et si c'était nécessaire, comprendre le pourquoi des choses.

"Pauvre Lyse, tout ça c'est pour me faire plaisir, mais il a dû avoir bien du mal à lui faire entendre raison si c'est lui qui..."

Elle ne parla pas de ses doutes et s'efforça de n'y plus penser; mais quand, le lendemain soir, elle aperçut Talaine au Lyrique, elle s'ingénia à mettre sa main gauche bien en évidence.

Son manège réussit; par deux fois, elle vit les yeux du jeune homme se porter sur sa bague. Pourtant, il ne dit rien.

Alors, ce fut Isabelle qui attaqua:

—Vous savez, monsieur Talaine, hier, mes vingt ans ont été fêtés!

—Vraiment!

—Oui... une très jolie fête. Mon amie avait invité quelques personnes, et vous voyez, je suis fiancé.

—Hein? sursauta-t-il.

—Vous n'aviez pas remarqué? fit-elle gravement.

Elle lui mettait sa main gauche sous le nez.

—Une très jolie bague, n'est-ce pas? et de si bon goût. La perle est magnifique.

—Qui vous l'a donnée?

—Je l'ai trouvée dans le gâteau de mes vingt ans; c'était un des convives qui l'avait mise... Oui, un monsieur qui veut m'épouser. Son geste est délicat, n'est-ce pas?

Elle avait eu du mal à garder son sérieux en prononçant les dernières phrases. C'est que Talaine, en l'écoutant, avait passé par toutes les couleurs. Sa fable était si bien présentée qu'il ne suspecta pas la vérité.

Il fut sur le point de dire à Isabelle que c'était lui qui avait mis ce bijou dans le gâteau, et qu'il ne permettait pas à une autre personne — à moins que ce ne fût Lyse — d'en revendiquer le geste.

Mais il se souvint à temps qu'il avait promis à la comédienne de ne pas révéler la part qu'il avait prise à ce souper d'anniversaire, et il garda un silence prudent.

Quant à Isabelle, comme elle s'éloignait pour se travestir, elle se laissa aller à une douce gaieté.

«C'est un peu rosse ce que je viens de faire, reconnut-elle, mais ça ne fait de mal à personne! Et puis, ça leur apprendra, à tous les deux, à me faire de pareilles cacocheries!»

Ce dont elle ne se rendait pas compte, c'est qu'elle était radieuse et que cette petite bague, maintenant, elle ne l'aurait pas donnée pour une fortune.

Le lendemain, Lyse Rolle vint la trouver dans sa chambre.

—Qu'est-ce que vous avez raconté à Talaine, Isabelle? Figurez-vous qu'il est venu me trouver, hier soir, pour savoir quel convive assistait avant-hier à notre petit souper. J'avais beau affirmer que nous n'étions que deux, il n'a pas voulu me croire, et il est parti convaincu que je lui ai caché quelque chose vous concernant.

—Ma vie intime ne le regarde pas, riposta Isabelle, qui se sentait à nouveau toute joyeuse.

—Evidemment, répondit la voisine, qui ne trouvait pas la chose si amusante. Vous ne lui devez pas d'explications. Malgré tout, j'ai été bien embarrassée pour lui répondre, car je ne savais pas ce que vous aviez pu inventer.

Isabelle reconta en riant ce qu'elle avait dit à Talaine, mais elle se garda bien de faire allusion à ce qu'elle soupçonnait. Il fallait respecter le silence des deux complices, qui ne s'étaient entendus que pour mieux pouvoir la gâter.

La vérité nous oblige à dire que Lyse Rolle, malgré tous ses scrupules et en dépit des reproches que Talaine lui avait adressés, fut prise à son tour d'un fou rire:

—Oh! Isabelle, comment avez-vous pu bâtir une telle histoire! Figurez-vous que Talaine est persuadé que je vous ai présenté un jeune homme, et il m'a dit que, jamais, il ne me pardonnerait une pareille intervention.

—Bah! qu'est-ce que ça peut bien lui faire, puisque jamais il n'aura l'idée de m'épouser, lui! Seulement, Lyse, supposez qu'il sache que c'est vous qui m'avez offert la bague; alors, qu'est-ce qu'il ronronne quand je lui dis qu'un autre monsieur se vante auprès de moi de me l'avoir donnée!

—Et ça vous amuse, une telle histoire? fit Lyse redevenue grave.

—Enormément... autant que si c'était Talaine lui-même qui avait mis la bague dans le gâteau.

Lyse Rolle tressaillit, mais, embarrassée soudain, elle parla d'autre chose...

Cette petite Isabelle avait de telle réflexions, qu'il valait mieux ne pas approfondir les choses! Et ce fut encore un sujet de conversation que Lyse évita dans l'avenir...

♦ ♦ ♦

Le troisième soir après son anniversaire fut un grand événement dans la vie d'Isabelle Fouquet.

Le Lyrique, où l'orpheline chantait tous les soirs, donnait sa première représentation de gala, avec une pièce inscrite au répertoire de notre Académie nationale de musique.

On jouait *Lucie de Lammermoor*, et les trois principaux rôles étaient tenus par trois authentiques artistes de l'Opéra de Paris.

Depuis un mois qu'on faisait répéter les chœurs, elle vivait dans l'attente de ce grand jour.

C'est qu'il s'agissait de la pièce la plus importante pour elle; celle dont les chants avaient bercé son enfance; celle dont Mme Morice, son professeur de Verdon, lui faisait répéter chaque passage; celle qu'elle avait fini par connaître par cœur à force de l'avoir chantée pendant des années; la pièce, enfin, qui avait valu à son aïeule ses plus beaux triomphes et son éclatante notoriété.

Et Isabelle rayonnait.

Elle allait entendre, chanté par une véritable artiste, le splendide troisième acte qu'elle-même avait étudié si longtemps.

L'orpheline n'avait aucune prétention et ne se faisait guère d'illusions sur son propre talent.

A être comprise, depuis des mois, dans l'humble troupeau des choristes, M. Ravanot semblait avoir oublié sa promesse, la jeune fille avait fini par se persuader qu'elle avait une voix très ordinaire. Elle croyait même, maintenant, que sa tante avait eu raison de lui adresser de si cinglants reproches.

Il n'en était pas moins certain qu'Isabelle se réjouissait comme d'un bonheur exceptionnel de cette représentation qui allait lui permettre d'apprécier, en connaissance, son "grand air" chanté par une autre.

Et quelle autre!

Sylvaine Bacri, la grande cantatrice qui faisait courir tout Paris!

Ce soir-là, le Lyrique avait toutes ses places louées et une fiévreuse activité régnait parmi le personnel.

La présence de trois grandes vedettes — une femme et deux hommes — avait amené dans les coulisses un certain nombre de personnes étrangères, habilleuses, coiffeurs, couturiers, etc., sans compter les admirateurs de Sylvaine Bacri, qui ne se dérangeait jamais sans toute une cour autour d'elle.

Chacun était sur la brèche, de l'imposant directeur à la plus humble figurante.

Les choristes n'étaient pas les moins troublés, le régisseur ayant promis des amendes si leurs chants n'étaient pas parfaits.

Seule, parmi tous, Isabelle nageait dans l'extase: le grand soir était venu! Elle allait vivre des heures exquis, pour la première fois de sa vie...

—Allons, mes enfants, en bas!... Tout le monde en place et que personne ne flanche.

Il y eut, dans les escaliers en spirale, qui grimpaient leurs marches de fer jusqu'aux combles, tout un trotinement de petits pieds dégringolant en hâte les étages.

Isabelle suivait ses compagnes comme en un rêve...

Elle ne fit même pas attention à l'animation inhabituelle des coulisses, et c'est à peine si elle remarqua que Talaine, debout près d'un portant, la frôlait au passage.

Toute son attention s'était tendue à apercevoir l'étoile féminine qui lui parut magnifique sous ses fards et ses faux bijoux.

La jeune fille vécut le premier acte dans un songe délicieux. Machinalement, elle accomplissait les mêmes gestes que ses compagnes, mais tout son être s'identifiait avec Sylvaine Bacri et, inconsciemment, ses lèvres suivaient tout bas les phrases musicales si souvent répétées jadis.

A l'entr'acte, elle fut la première prête. Laissant ses compagnes bavardes et affairées, elle descendit seule sur le plateau.

L'orpheline poursuivait son rêve, qui était fait de la minute présente et de toute son enfance écoulée.

Cachée dans un coin rempli de décors, pour ne pas gêner les machinistes, elle demeurait plongée dans ses pensées.

Soudain, une agitation auprès d'elle l'arracha à ses souvenirs.

Des gens couraient affolés; d'autres s'absorbaient avec des mots rapides, qui volaient de bouche en bouche comme une trainée de poudre annonçant quelque nouvelle inattendue.

Surprise, Isabelle regarda à l'entour, essayant de surprendre les raisons de cette perturbation intempestive.

—Le docteur, voyons! Et téléphonez à l'agence, bon sang!

Le régisseur s'affolait.

—Un si belle salle! Je ne vais pas rendre l'argent, tout de même! criait le directeur.

L'orpheline n'osait questionner ces deux hommes, qui représentaient pour elle les grands chefs.

Ses yeux quêtèrent un renseignement parmi les autres personnes présentes.

Ce fut un machiniste qui lui expliqua les faits.

Sylvaine Bacri ne pouvait chanter sans stimulants. Elle prétendait que cela lui donnait de la voix et de l'aplomb.

Ce soir-là, comme d'habitude, elle avait pris de l'éther; malheureusement, elle avait trop forcé la dose et elle gisait dans sa loge, inanimée, et complètement hors d'état de pouvoir reprendre son rôle.

Isabelle restait atterrée. Jamais elle ne se serait imaginé qu'une telle chose fût possible.

Tout son plaisir était envolé, puisque la pièce ne serait pas jouée!

Mais le plus accablé était le directeur, qui s'arrachait les cheveux.

Le docteur de service ne venait-il pas de lui confirmer que la vedette était incapable de faire un mouvement avant de longues heures!

—Où voulez-vous que je prenne, ce soir, une remplaçante?

—Vous avez téléphoné aux agences?

—Rupponchel s'en occupe.

—Je ne crois pas que vous dénichiez, à Paris, à cette heure-ci, une artiste capable de chanter le troisième acte de *Lucie*, observa le grand ténor, qui venait de rejoindre le groupe enfiévré.

—Et à l'Opéra?

—Il y aurait eu Delmas, mais elle chante ce soir... Clavel est à Nice; Marie Gros est à Bruxelles. Lyane Belle, peut-être, et encore!

—Vous croyez?... Enfin, on pourrait voir.

—Non, j'y pense; elle est malade, c'est inutile!

—Tout de même, voyons, à Paris!

—Je vous défie de trouver, tout de suite, quelqu'un pour chanter *Lucie*. Je parie qu'il faut au moins deux heures pour avoir l'artiste voulue.

—Je ne demande pas qu'elle remplace Bacri, évidemment. Mais quelqu'un susceptible, seulement de tenir le rôle.

—Essayez, bien que ce ne soit pas amusant, pour nous, de chanter dans ces conditions-là.

—Trouvez une meilleure solution, vous, si vous pouvez!

—Je n'en vois qu'une.

—Laquelle?

—Faites une annonce: à l'impossible, nul n'est tenu!

—Vous ne vous en faites pas. La salle est pleine.

—Je ne vous empêche pas de dénicher l'oiseau rare, mais j'estime que c'est impossible en un si court délai.

—Je ne vais pas rendre l'argent, tout de même, si je ne trouve personne!

—Le moyen de faire autrement?

—Alors, c'est ma ruine. Une affaire comme ça me jette par terre. Je comptais sur cette soirée, moi!... Je suis un homme fichu, mon bon!

—Nul n'y peut rien!...

—C'est inimaginable! Il n'y a pas à Paris une chanteuse capable de chanter, n'importe comment, ce rôle-là?

—Si, il y en a; mais il faut les dénicher en un quart d'heure.

Le régisseur qui était pendu, depuis un bon moment, au téléphone, revenait la tête basse.

—Eh bien, Rupponchel?

A l'interrogation du directeur, l'homme ouvrit les bras d'un air impuissant:

—Rien!

—Parbleu! fit le ténor.

—Que disent les agences?

—Nous aurions dû prévoir une remplaçante.

—Evidemment, on aurait dû; mais pouvait-on attendre ça de Sylvaine Bacri!

Il lança une demi-douzaine de jurons énergiques.

Puis soudain, plus calme:

—Voyons, voyons, il ne s'agit pas de perdre la tête. La question est de savoir s'il y a une chanteuse susceptible de s'en tirer n'importe comment... on ferait une annonce pour demander l'indulgence du public. Vite, Rupponchel, retéléphonez et précisez: *N'importe laquelle*.

—Eh bien, ça va être gai pour nous, fit le ténor au baryton.

Très amusant!

Isabelle avait écouté ces répliques avec désolations. Elle en aurait pleuré! *Lucie de Lammermoor* ne serait pas joué!

Soudain, comme le directeur parlait de prendre n'importe qui, elle eut un élan vers lui.

—Moi! moi! cria-t-elle sans réfléchir. Je connais le rôle. Je suis là, si vous voulez. Je puis chanter *Lucie*!

A peine avait-elle parlé qu'elle rougit jusqu'aux oreilles, se demandant comment elle avait osé faire une telle proposition.

—Hein? quoi? fit le régisseur qui courait au téléphone.

—Je connais le rôle, répéta-t-elle, toute intimidée.

M. Ravanot, surpris, s'était tourné de son côté.

—Qu'est-ce qui a parlé? Il y a quelqu'un qui connaît le rôle, ici?

—Moi, dit-elle, de plus en plus rouge.

—Toi! mon pauvre petit, tu ne sais pas ce que le troisième acte est dur!

—Je le connais, je le connais! affirmait-elle à nouveau.

Et s'animant, toute trépidante déjà de voir qu'on ne la croyait pas:

—Je vous dis que, pendant quatre ans, j'ai étudié le rôle, de la première note à la dernière.

Elle cherchait, autour d'elle, quelqu'un qui pût la comprendre et la soutenir.

Comme elle ne rencontrait que des sourires incrédules, elle s'affola:

—Vous demandez une chanteuse connaissant *Lucie*, je vous dis que je suis là. Croyez-moi, voyons!

Le directeur, devant une telle assurance, comprit soudain que la choriste ne parlait pas à la légère.

Il se rappela le Noël d'Adam, chanté par elle, le premier jour, dans son bureau.

Une leur d'émotion brilla dans son regard.

—Allons, Fouquet, ne blague pas, c'est sérieux? tu connais réellement le rôle de *Lucie*?

—Complètement, je vous l'affirme.

—Il est difficile.

—Je sais, mais je l'ai étudié.

—Crois-tu que tu le connais assez pour ne pas rester en plan? On te soufflerait et l'orchestre te soutiendrait.

—Je suis sûre de m'en tirer.

—Même au troisième acte? insista le baryton, sceptique.

—Le chant de la folie? c'est celui que je connais le mieux!

—Une figurante! c'est à crever! ça va être drôle, observa le ténor qui ricanait.

Malgré les affirmations d'Isabelle, le directeur hésitait encore, se disant: "Si elle flanche, c'est un désastre. L'indulgence du public a des bornes. Faut pas qu'il croie qu'on se moque de lui. Un couac serait formidable."

—Tenez, écoutez-moi... écoutez-moi!

Une minute, elle chercha quels passages du troisième acte elle pouvait essayer devant eux.

Dans son émotion, elle tremblait autant d'impatience que d'énervement.

Enfin, elle commença, en sourdine, la fin d'une phrase musicale; puis elle continua en chantant:

Mon doux regard te sourira... dans les cieux...

Sa voix très pure lança les vocalises avec assurance. Ce fut pendant quelques

instants une cascade de notes cristallines qui galvanisèrent chacun.

—Oh! oh! faisait le baryton.

—Elle va, la gosse! éclatait joyeusement le régisseur pendant que le ténor, sourcils arqués, approuvait du bout des lèvres:

—Oui, ça peut aller!

Le directeur s'était redressé, tout bouleversé:

—Tu pourras soutenir comme ça l'acte entier?

—Oui, fit-elle de la tête.

—Tu ne resteras pas en panne?

—Oh! non, puisque je sais.

Le beau sourire confiant avec lequel elle lança son affirmation électrisa M. Ravanot.

—Eh bien, vas-y, cria-t-il, tu es une brave fille!

Il exultait.

Déjà dix mains avaient saisi la choriste et l'entraînaient là-haut vers une loge pour l'habiller, pendant que le directeur, théâtralement, s'écriait:

—J'ai confiance en elle. Elle sauvera la soirée. J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose dans ce gosier de gosse.

—C'est pour ça que vous l'aviez cachée au milieu de vos chœurs, observa railleusement le ténor, qui trouvait cette histoire très farce.

Ravanot haussa les épaules.

—Ça lui aura donné de l'aplomb, cher monsieur; rien n'est inutile, au théâtre!

Les artistes n'insistèrent pas. A quoi bon assombrir l'ardeur du directeur, qui cherchait bien loin une chanteuse, quand il en avait une sous la main?

Au fond, tous étaient contents que la soirée ne fût pas interrompue; mais chacun, soi-même, craignait aussi que la petite artiste, malgré toute sa bonne volonté, ne fût pas à la hauteur de la tâche difficile qu'elle avait offert d'assumer.

♦ ♦ ♦

—Si elle réussit ce soir, elle ira loin, je la pousserai, vous verrez ça!

Pour la dixième fois, M. Ravanot répétait ces paroles à ceux qui s'inquiétaient de l'indisposition de Sylvaine Bacri et et venaient s'informer de sa remplaçante.

A cette dernière affirmation, une voix basse, derrière lui, fit retourner le directeur.

—Je voudrais, justement, vous parler de cette choriste, lui disait Henri Talaine.

M. Ravanot tolérait dans les coulisses la présence du jeune homme, parce que, à différentes reprises, pour lancer des artistes dont il s'était engoué, celui-ci avait commandité assez largement son théâtre; actuellement encore, le jeune homme avait plus de cinq cent mille francs engagés dans l'affaire des trois scènes.

—Isabelle Fouquet vous intéresse? questionna-t-il un peu sèchement, car il lui déplaisait, cette fois, de voir le jeune millionnaire jeter les yeux sur la petite actrice, qui, ce soir, allait être la mascotte du Lyrique.

—Oui, elle me plaît, évidemment.

—Et alors?

—Je veux qu'elle ait un rôle... il faut qu'elle gagne assez pour vivre aisément, sans privations.

—Et, naturellement, vous ouvrirez un large crédit?

—Très large.

—Diable, c'est sérieux!

—Très sérieux.

Le directeur ne répondit pas tout de suite.

Il aurait voulu pouvoir envoyer promener son interlocuteur, dont les prétentions au sujet d'Isabelle le mettaient de mauvaise humeur. Il s'en vengea sur un pauvre diable de figurant qui encombra le plateau et qu'il attrapa avec une violence de langage inaccoutumée.

Puis, comme Talaine lui demandait s'il pouvait compter sur lui en cette affaire, Ravanot se gratta la tête.

—Mon vieux, votre demande m'embête! fit-il d'un ton bourru.

—Pourquoi?

—La petite est sage.

—Justement, elle pourra le rester plus encore, puisqu'elle gagnera largement sa vie.

—Je doute que vos largesses tendent à ce résultat.

—Ceci me regarde seul.

Le directeur du Lyrique se croyait trop bien fixé sur les intentions de son

interlocuteur, sinon il eût remarqué combien celui-ci était pensif en parlant.

Talaine, en effet, n'avait pas l'allure d'un triomphateur. Il savait bien, lui, à quel point exact il en était auprès d'Isabelle, et s'il avait décidé de la pousser et de lui rendre, par un travail mieux rémunéré, l'existence facile, c'était surtout parce qu'il souffrait en lui-même des privations qu'elle devait s'imposer.

Quand il la voyait passer devant lui, avec sa petite robe de laine si méticuleusement raccommodée et entretenue, il enrageait de penser qu'elle rejetait ses libéralités, mais en même temps il se sentait le cœur serré de cette misère si dignement supportée.

L'homme met rarement de la pitié dans son amour. Ses générosités tendent surtout à provoquer des gratitudes dont il bénéficiera.

Talaine, qui se croyait invulnérable à l'égard des femmes qu'il poursuivait, ne se rendait pas compte de son véritable état d'âme. Pour une fois, il allait donner sans espoir de recueillir. Il n'espérait même pas qu'Isabelle lui serait reconnaissante de son intervention.

Il agissait pour lui-même, afin d'avoir l'intime satisfaction de s'occuper, malgré elle, de la vie et du bien-être de celle qui le repoussait si fortement.

Et M. Ravanot avait bien tort, ce jour-là, de le soupçonner des pires choses.

Sans qu'il s'en doutât, Talaine, cette fois, était véritablement amoureux et c'était avec un complet désintéressement qu'il agissait.

Après un moment de réflexion, M. Ravanot observa:

—C'est une mauvaise affaire pour moi; de toutes manières, je suis perdant! Si elle vous cède, vous me l'enlevez; si elle vous résiste, vous vous lasserez un jour et me la laisserez sur les bras, avec le gros engagement que vous m'aurez fait lui signer.

A ce moment, Isabelle réapparut, somptueusement vêtue de blanc et si délicieusement dans cette robe virginale, que Talaine se sentit pâlir d'émotion.

—Regardez-la, fit-il, la voix rauque. Est-ce qu'elle est de celle qu'on peut vous laisser sur les bras?

Mais le directeur haussa les épaules et, sans ménagement, il grommela entre ses dents:

—Je vous ai vu tant de fois affamé, et en nombre égal, si souventes fois rassasié, que je ne me fie guère à votre appétit du moment!

—Enfin, oui ou non, est-ce entendu?

—Oui... évidemment... c'est entendu! Nous arrangerons ça, demain.

Sans se douter du singulier marché que les deux hommes venaient de débattre, l'orpheline, très émue, s'apprêtait à entrer en scène.

Un de ses camarades avait fait une annonce pour demander l'indulgence du public, et il faut reconnaître que celui-ci, venu surtout pour entendre Sylvaine Bacri, manifestait quelque impatience de sa déception et de ce long entr'acte. La salle, en réalité, était hostile à la jeune doublure et très éloignée de lui savoir gré de sa bonne volonté.

Cependant, quand la chanteuse entra en scène au milieu de ses suivantes, les spectateurs, surpris d'une si jeune et si charmante artiste, ne manifestèrent pas trop haut leur dépit.

Isabelle, depuis quelques mois, avait pris l'habitude de la scène; mais, jamais encore, elle ne s'était trouvée seule sur le plateau. Heureusement, au delà de la rampe lumineuse, elle ne voyait que le grand trou noir de la salle immense et, empoignée par son rôle, elle allait oublier les milliers de gens qui l'écoutaient.

♦ ♦ ♦

Tout le monde connaît le merveilleux chant de la folie de *Lucie de Lammermoor*, et chacun sait combien il est dramatique et dur à chanter, puisque l'artiste le joue seule, sans que personne lui donne la réplique et sans que la moindre figuration la soutienne de sa présence.

Lucie commence par clamer son horreur d'avoir été mariée à un homme qu'elle n'aime pas; son frère a abusé de sa confiance pour la contraindre à ce mariage et elle lance son anathème contre l'époux abhorré et le frère ambitieux. Puis, elle en appelle au ciel et aux choses... à sa mère surtout qui, de là-haut, veille sur elle:

Les plaintives étoiles

Brillent sur moi.

Mes yeux, des nuits perçant les voiles,

Te souriront aux cieux....

Maintenant, le chant devient de plus en plus doux. Les anges doivent avoir eu pitié de sa détresse... tout sourit autour d'elle, les cieux sont bleus, les fleurs merveilleuses et les oiseaux gazouillent!

Lucie est folle!

Les vocalises de la soprano sont alors des plus belles. C'est un émerveillement pour les oreilles, une cascade de notes cristallines qui montent jusqu'à l'ampleur ou s'égrenent dans un souffle.

Mon doux regard te sourira... dans les cieux....

La voix va de plus en plus douce, de plus en plus faible.

Lucie n'est plus qu'un petit amas de neige, à terre, qu'elle répond encore aux murmures des anges.

La musique est un enchantement sans égal et Isabelle joua splendidement son rôle, mettant toute son âme à chanter l'acte admirable tant de fois répété avec Mme Morice.

Elle s'était à peine affaissée dans l'anéantissement final que toute la salle, debout et trépidante, lui faisait une splendide ovation.

Il y eut plus de vingt rappels, les fleurs volèrent autour d'elle, pendant que les splendides corbeilles de roses préparées pour Sylvaine Bacri lui étaient offertes.

Toute rougissante et émue, Isabelle saluait...

Elle ne s'était pas encore rendu compte de son succès. Elle avait chanté avec âme, mais, surtout, pour contenter le directeur et empêcher le public de manifester son mécontentement. Devant ces ovations qui montaient vers elle, elle s'étonnait presque de sa réussite.

Elle ne le comprit qu'après le rideau définitivement baissé, quand M. Ravanot la serra dans ses bras et que ses camarades l'entourèrent pour la féliciter.

Tous voulaient l'embrasser, du directeur au modeste machiniste; et, transportée de joie, Isabelle se prêta de bonne grâce aux effusions.

C'est ainsi, sans que l'artiste s'en avisât, que Talaine, aussi bouleversé que les autres, la pressa passionnément contre lui.

Il eut le tort de trop prolonger son baiser.

L'inconsciente pudeur d'Isabelle se réveilla à ce long contact de lèvres masculines appuyées sur les siennes, et instinctivement, elle repoussa l'importun.

S'apercevant alors que celui-ci était Talaine, son exubérance joyeuse parut sombrer d'un coup.

—Dites donc, vous, faut pas vous gêner! fit-elle en s'essuyant la bouche. Vous en avez de l'aplomb!

Mais la voix était mal affermie.

Devant le silence du jeune homme qui la regardait bouleversé, en se mordant les lèvres comme s'il cherchait à y retrouver la saveur du baiser dérobé, l'orpheline détourna la tête, subitement troublée.

—Je monte enlever cette robe fragile, dit-elle à Duponchel, d'une pauvre voix qui tremblait.

—Oui, mon petit, allez! intervint Ravanot qui s'était aperçu de l'audace de Talaine.

Il ajouta:

—Demain, venez me trouver; je vous dois une fière chandelle, et je m'en acquitterai pour votre bien, soyez-en sûre!

Malgré son émoi, Talaine lança un coup d'oeil complice au directeur, mais celui-ci fronça les sourcils et, sans ménagement, lui tourna le dos.

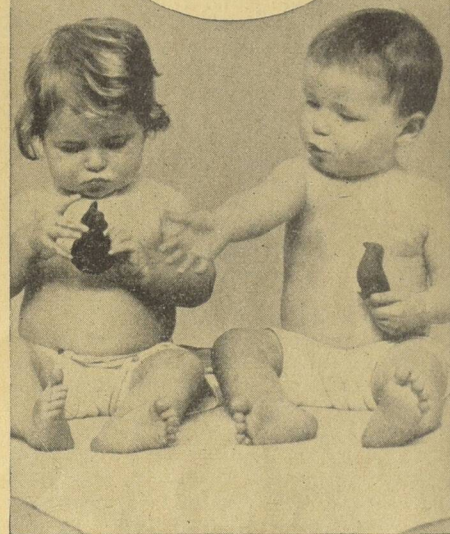
Décidément, M. Ravanot manquait, ce soir, de bonne volonté vis-à-vis du jeune millionnaire.

A moins tout simplement que l'important directeur, grave et honnête homme en réalité, n'acceptât pas de servir les ténébreux projets du jeune homme contre la sage et innocente choriste que le hasard avait amenée à son théâtre et dont il commençait à découvrir la réelle valeur morale et artistique.

♦ ♦ ♦

Dans la loge qu'on avait mise pour la circonstance à sa disposition, Isabelle, en se livrant aux mains de son habilleuse, revivait les minutes inoubliables de son apothéose.

"Allons, sois gentille! ... joue avec ton minet et, après ton bain, Maman te poudrera avec la Poudre Johnson pour les Bébés... il n'y a rien de tel pour ramener la bonne humeur!"



La Poudre Johnson (pour les Bébés) est si veloutée — elle rafraîchit si délicieusement les épidermes délicats — qu'elle est indispensable au bien-être de ces mignons. Il suffit d'en frotter un peu entre le pouce et l'index pour constater qu'elle est infiniment plus douce au toucher que les autres talcs. Nous vous conseillons d'y avoir recours pour votre usage personnel — vous n'y trouverez pas moins de satisfaction que Bébé lui-même.

Consultez votre fournisseur au sujet de la Crème et du Savon Johnson (pour les Bébés) — aucune nursery ne devrait en être dépourvue.



• **POUDRE JOHNSON** •
(POUR LES BEBES)

ECHANTILLONS GRATUITS! Pour vous permettre de faire l'essai, sans frais, de la Poudre, du Savon et de la Crème Johnson (pour les Bébés) nous nous empresserons de vous envoyer, gratis, un généreux échantillon de chacune de ces préparations. Ecrivez à Johnson & Johnson, Limited, Montréal.

Produit de Johnson & Johnson Limited

FABRIQUE EN CANADA

74F

Elle était si intimement heureuse d'un tel succès que l'incident Talaine n'avait pas entamé sa bonne humeur. Déjà, dans sa mémoire, elle l'avait casé aux accessoires, comme un de ces petits inconvénients du métier auxquels on ne peut échapper.

Elle venait de revêtir sa modeste robe noire quand la porte s'ouvrit, et M. Ravanot pénétra dans la loge suivi d'un personnage inconnu à l'allure étrangère. — M. Simpson, un impresario d'Amérique qui désire vous féliciter, présenta le directeur.

Rouge, Isabelle serra la main de l'arrivant qui lui disait son admiration.

— Je crois, mon petit, reprit Ravanot, que voici pour vous une bonne occasion de vous lancer et de vous imposer au public. M. Simpson vient vous proposer un bel engagement pour une tournée outre-Atlantique et je vous conseille d'examiner attentivement ses propositions.

Cette perspective fut pour l'orpheline un éblouissement. Jamais, dans ses projets d'avenir, elle n'avait osé escompter une pareille chance.

Elle leva de grands yeux radieux vers l'inconnu, et toute tremblante d'émotion, écouta les mirifiques propositions qu'il lui fit tout de suite.

Depuis quelques heures, les événements se précipitaient avec une si bienheureuse rapidité que l'orpheline se laissait emporter sans chercher à les endiguer. Il lui semblait même que les choses s'enchaînaient normalement et qu'elle n'avait qu'à se laisser porter au gré de la destinée.

Dans cet état d'esprit d'un trop grand contentement, elle eût été incapable de défendre sérieusement ses intérêts et de savoir, dans le contrat qu'on lui demandait de signer, ce qu'il était nécessaire ou non de stipuler.

Heureusement, son directeur l'assistait en cette affaire. Au fond, M. Ravanot était enchanté de déjouer véritablement les visées de Talaine.

Après avoir conseillé à Isabelle d'accepter les propositions de M. Simpson, ce fut lui qui en débattit les principaux points; si bien qu'une heure après, la jeune chanteuse avait en poche un bon et avantageux traité d'engagement qui lui assurait une somme de quatre-vingt mille dollars, tous frais payés de toilette, voyages et séjour, après une tournée de douze mois à travers la République Argentine, le Brésil et les grandes villes de l'Amérique du Sud.

En cette minute de suprême succès, Isabelle n'oublia par son amie Rolle; et, sans savoir s'il plairait à la jeune comédienne de partir également, elle profita des bonnes dispositions de M. Simpson, émerveillé de sa voix, pour imposer la présence de l'artiste dans la tournée de comédie qui devait doubler celle d'opéra et suivre le même itinéraire.

— Evidemment, l'engagement ne porta pas sur un chiffre aussi gros que celui d'Isabelle, mais les cent mille francs nets qu'il assurait à Lyse Rolle, représentaient quand même, pour celle-ci, une petite fortune.

Quand, à minuit, les deux amies se retrouvèrent dans leur humble logement, on devine sans peine l'ébahissement de la comédienne, son plaisir du succès de son amie et, finalement, la joie sincère qu'elle ressentit devant l'engagement écrit qui la concernait elle-même.

D'un seul coup, et au delà de ce que Lyse pouvait espérer, Isabelle s'acquittait envers elle du service rendu quelques mois auparavant.

Mais Lyse Rolle savait qu'aucun calcul de cette nature n'avait guidé sa jeune compagne et que, seul, le désir de lui faire plaisir et de ne pas se séparer d'elle, l'avait amenée à traiter pour elle, en cette affaire.

Aussi, toutes les deux, sans arrière-pensée et en parfaite communion d'amitié, elles se livrèrent au plaisir d'échafauder des châteaux en Espagne et de forger de mirobolants projets d'avenir.

♦ ♦ ♦

Après une soirée et une nuit aussi mouvementées, notre jeune héroïne dormit très tard et il était plus de deux heures de l'après-midi quand, après le nettoyage de sa chambre, elle eut terminé sa toilette.

Elle se disposait à aller rejoindre sa voisine, lorsqu'on frappa à la porte de son petit logis.

— Entrez! fit-elle sans s'émouvoir et persuadée que c'était sa concierge.

Ce fut Henri Talaine qui pénétra dans la pièce. Isabelle ne s'attendait pas à une telle visite. En reconnaissant le jeune homme, elle ne put retenir un cri de surprise et devint rouge comme un coquelicot.

— Vous! Oh!

— Moi-même! fit-il, singulièrement désinvolte. Et très heureux de vous présenter mes devoirs.

— Pourquoi venez-vous chez moi? interrogea la jeune fille, fort troublée.

— Pour vous féliciter, d'abord, mieux que je n'ai pu le faire hier soir, et, ensuite, pour connaître la vérité.

— Quelle vérité?

— On m'a dit que vous aviez signé un engagement qui allait vous éloigner de Paris?

— C'est exact!

— Oh! fit-il, comme frappé de stupeur. Je ne voulais pas y croire... J'avais besoin de vous l'entendre dire.

Il paraissait soudain si bouleversé que l'orpheline en fut touchée; pourtant, elle était si gênée qu'il eût osé pénétrer chez elle, qu'elle ne trouvait rien à lui dire, et elle restait debout devant lui, le regardant avec une sorte d'anxiété.

Une chaise se dressait près de la petite table. Talaine la vit et s'y assit, accablé, sans qu'elle osât le moindre mouvement pour l'accueillir ou lui demander de s'éloigner.

— Je suis absolument désespéré, avoua le jeune homme, en la regardant avec une sorte de confiante complicité, comme si, connaissant ses sentiments, elle ne pouvait que le comprendre et l'approuver. Je sais bien que je n'ai pas grand-chose à espérer de votre indifférence... mais j'avais l'habitude de vous voir, et jamais je ne m'étais imaginé que vous pourriez quitter la France.

Bien qu'elle ne fût coupable d'aucun tort vis-à-vis de lui, Isabelle éprouva le besoin d'excuser sa conduite:

— On m'a proposé un engagement si avantageux que c'eût été folie, dans ma situation, de ne pas l'accepter.

— M. Ravanot devait vous en signer un également. Vous auriez eu, au Lyrique, une situation prépondérante.

— C'est mon directeur lui-même qui m'a amené M. Simpson et qui m'a conseillé d'accepter ses propositions.

— Ah! c'est Ravanot! s'écria Talaine avec un geste de colère. La fourbe a trompé ma confiance, il savait que je vous aimais et il a osé vous conseiller de partir!

Etonnée de la véhémence du jeune homme, Isabelle ouvrit de grands yeux.

— Que voulez-vous dire? Comment M. Ravanot a-t-il pu tromper votre confiance à propos de moi?

— Je lui avait demandé de vous donner un beau rôle, au Lyrique, avec de gros cachets... Je ne voulais pas vous voir rester dans les chœurs... Il m'avait promis de le faire et, au lieu de ça... mais je me vengerai! Il saura ce que cela lui coûte!

— Un beau rôle au Lyrique et de bons cachets! répéta rêveusement Isabelle. Comment cela aurait-il pu se faire?

Et tout à coup, comprenant:

— C'est vous, fit-elle vivement, qui en auriez assumé les frais?

— Et après! De moi, vous ne vouliez rien accepter, mais de Ravanot, vous n'auriez rien refusé! Qu'importait le moyen, pourvu que votre sort fût amélioré, puisque je ne pouvais rien faire directement.

Il avait parlé avec une telle amertume que le cœur d'Isabelle se fondit de pitié.

En un éclair, elle contempla la tête du jeune homme courbée sous le poids de pensées trop lourdes et une douceur attendrie brouilla ses yeux.

Pourtant, elle se raidit contre cette faiblesse: une honnête fille ne s'émue pas sur les déceptions amoureuses d'un monsieur dont la seule occupation est de courir après les femmes!

— Qu'est-ce que cela vous aurait rapporté que j'eusse un meilleur rôle et de plus gros cachets? demanda-t-elle au bout de quelques instants.

— La satisfaction de vous sentir plus indépendante et moins obligée de compter.

— Ma modeste situation vous gênait?

— A côté de mon opulence? Peut-être!

fit-il railleusement, car il croyait sentir une note moqueuse dans sa voix et son amour-propre l'obligeait à plastronner. Penser à une femme qui est privée de bien-être et ne pouvoir rien faire pour elle, quand on jouit soi-même du superflu, c'est trop drôle; ça donne un goût singulier aux cocktails qu'on avale!

Il riait, mais son rire resta sans écho et Isabelle ne répondit pas tout de suite.

Par la fenêtre ouverte, elle voyait l'enfilade des toits de Paris, et ses yeux assombris erraient pensivement sur le paysage de cheminées.

— Peut-être aussi, observa-t-elle à mi-voix, calculiez-vous qu'il fallait me donner des habitudes de bien-être, afin, plus tard, en m'en privant tout d'un coup, de me mettre mieux à votre discrétion?

Il se cabra, comme si elle lui avait donné un soufflet inattendu.

— Evidemment! s'exclama-t-il avec amertume. Je ne peux concevoir que des choses malpropres!

Sa violente exclamation fit sursauter l'orpheline.

— Je ne sais pas, balbutia-t-elle, interdire. Je cherche quels mobiles vous faisaient agir.

— Et naturellement, de moi, vous ne pouviez qu'imaginer du mal!

Le doute d'Isabelle l'atteignait à la fois au cœur et au cerveau en dissipant son émotion.

Un instant, il lui parut que l'orpheline était haïssable. Tout remplie de son honnêteté, pêtée de vanité parce qu'elle était sage, elle ne savait pas discerner la droiture ou les bonnes intentions des autres!

Pourquoi la poursuivait-il de son désir. celle-là plutôt qu'une autre? Était-il donc devenu fou, qu'il s'abaissait à mendier l'amour d'une choriste qui le méprisait?

Il s'était levé et arpentait la chambre avec agitation.

Tout à coup, il s'arrêta devant elle:

— Vous avez raison! Est-ce que je peux être sincère, moi? La noce, les maîtresses vénales, voilà ce qu'il me faut!

Il se mit à rire et son rire était forgé de toute l'ironie du monde.

— Henri Talaine n'a jamais tenu un serment d'amour, ni été fidèle à une femme! poursuivit-il, en s'exaltant. Il ne faut pas se fier aux boniments qu'il débite: autant en emporte le vent! Ah! ah! ah! voilà ma réputation! voilà ce que l'on dit. Voilà ce que vous pensez!

En ce moment, toutes les passions mauvaises étaient en lui, et il aurait fait du mal pour le plaisir de voir souffrir ou de faire souffrir ou de faire horreur.

Les hommes ont des instincts qui annihilent en eux raison et volonté: il était à un de ces mauvais instants et il ne lui venait aux lèvres que des mots pouvant la meurtrir et la scandaliser davantage.

Mais sur la joue pâle d'Isabelle, il vit rouler une larme...

Il arrêta soudain sa marche énervante.

— Je suis une brute dit-il, la voix changée.

De nouveau, tout était encore chambardé en lui-même et il sentit se gonfler sa poitrine sous une émotion nerveuse qui aurait eu besoin de se traduire par des larmes... si un Talaine avait été capable de pleurer!

Machinalement, il avait repris sa place sur la chaise, en face d'elle. Et, les coudes sur la table, la tête cachée dans ses deux mains ouvertes, il essayait de dominer son émotion et de retrouver son calme.

A travers la table, le bras d'Isabelle s'allongea et sa main, doucement, vint toucher les siennes.

— Monsieur Talaine, vous vous êtes mépris sur mes sentiments. Je n'ai jamais pensé tant de mal de vous et je suis persuadée que vous êtes très loyal et que vous pouvez être très bon. Jamais vous ne m'avez fait de vaines promesses et vous avez toujours modéré vos paroles avec moi, si bien que j'ai eu l'impression que vous me respectiez plus que les autres.

Il leva les yeux sur elle et la regarda, un peu hagard. Sur sa petite main tremblante, il posa longuement ses lèvres.

— Avec vous, j'étais sincère, balbutia-t-il.

— Je n'en doute pas, convint-elle gravement. C'est moi qui vous ai déçu. Il ne faut pas m'en vouloir. J'ai des idées...

elles ne sont peut-être plus de mode aujourd'hui; mais je n'en changerai pas. Je me suis promis de rester une honnête fille et rien ne me fera revenir là-dessus.

— Je sais bien; vous n'êtes pas comme les autres.

— On ne se refait pas! Aussi, vous, il faut être raisonnable et ne plus penser à moi. J'ai l'instinctif besoin d'une vie régulière. Jamais je n'accepterais le déshonneur dans une liaison passagère.

— Je ne suis pas libre de vous offrir autre chose! Mes parents ont tracé la voie de mon avenir et je n'ai pas le droit de m'en écarter et de les décevoir.

— C'est eux qui vous ont lancé dans cette vie de plaisir? fit-elle avec étonnement.

— Non, mais ils admettent toutes mes folies et ils paient tous mes caprices; ça leur paraît naturel. Il faut que jeunesse se passe, disent-ils. Il n'y a que mon avenir qu'ils se réservent et qu'ils veulent diriger selon leurs vues. Je leur ai promis d'épouser une jeune personne de leur entourage qu'ils désirent avoir pour fille.

— Alors, vous êtes fiancé?

— Non. Pour le moment, je ne veux pas me marier; le mariage me fait horreur.

— Mais vous êtes engagé tout de même. En parlant, elle retirait sa main qu'il avait gardée entre les siennes.

— Je ne suis engagé que vis-à-vis de mes parents, précisa-t-il. Mais cela n'a pas d'importance, je ne veux pas me marier, Je ne me marierai jamais.

— On dit ça, et puis un jour on s'y décide tout de même. Et c'est heureux, car il faut bien perpétuer une famille. S'il n'y avait pas les enfants, un homme serait inutile sur la terre.

— C'est une opinion! Pour le bonheur de l'humanité, il faudrait peut-être qu'il y eût moins d'habitants sur le globe! Quant à moi, je ne me suis pas beaucoup soucié de ces choses jusqu'ici. Il a fallu qu'une femme passât dans ma vie pour que j'entrevoie un autre mirage. Oh! Isabelle, si vous vouliez m'aimer!

Mais l'orpheline hochait négativement la tête. Elle pensait que ce serait un bien grand malheur pour elle si pareille chose arrivait. S'prendre d'un garçon aussi inconstant que Talaine, et qui prenait soin de la prévenir qu'il avait promis d'épouser une autre femme!

Un silence était tombé entre eux.

Talaine ruminait des pensées qu'il ne voulait pas exprimer pendant qu'Isabelle suivait du regard, à travers les vitres de la fenêtre, le vol un peu lourd de deux pigeons qui se poursuivaient sur les toits. Et elle songeait que les bêtes sont moins compliquées que les hommes.

— Elles suivent leur instinct, elles, elles ne connaissent pas le mariage, et ne redoutent pas l'abandon.

— Isabelle, dites-moi que vous ne partirez pas?

Elle tressaillit à la voix implorante du jeune homme qui mettait en elle de singuliers frissons quand elle cessait d'être gouailleuse.

— Je me suis engagée, je ne puis revenir sur ce qui est décidé.

— Même si je payais le dédit qui vous lie?

— A quel titre paieriez-vous un tel dédit? et pourquoi renoncerais-je aux avantages d'un si magnifique contrat?

— Parce que j'ai besoin de vous voir et que votre départ va me désespérer.

— Vous savez bien, monsieur Talaine, qu'il ne peut rien y avoir entre nous. Vous venez de m'apprendre que vous n'étiez pas libre de disposer de votre vie.

— Alors, si j'avais été moins loyal et que, pour vous convaincre, je vous eusse promis ce que vous auriez voulu, quitte à ne pas tenir plus tard mes promesses, comme tant d'hommes le font, vous m'auriez été favorable?

Elle hochait la tête:

— Je ne crois pas, fit-elle gravement. Une femme se méfie toujours un peu des trop belles promesses... D'ailleurs, même si j'avais été votre fiancée, je n'aurais pas voulu que vous payiez pour moi... sans compter enfin qu'il me serait bien agréable de ne pas arriver au mariage — même à un mariage riche — les mains vides; ces deux millions qu'on m'offre ne sont pas à dédaigner!

— Deux millions? fit-il avec dédain. C'est pour un tel chiffre que vous allez vous exiler! Cette somme vous fascine?

—Dame! fit-elle en souriant. Pour moi, c'est une grosse fortune, et gagnée honnêtement par mon travail...

—Oui, approuvait-il avec dépit. De l'argent gagné proprement. Le seul que vous vouliez accepter.

Cette constatation qu'il avait faite si souvent l'agaçait toujours un peu. Autrefois, en pareil cas, il eût ironisé sur les sentiments "pompiers" d'Isabelle; aujourd'hui, il ne discutait même pas. Il acceptait qu'elle eût de tels principes et qu'elle les lui opposât.

Tant de femmes avaient passé dans sa vie qui ne lui avaient donné que des sourires et des satisfactions! Celle-ci lui était d'autant plus chère et plus désirable qu'en le désespérant elle demeurait inaccessible.

Après un nouveau silence, il se leva et demanda:

—Votre contrat doit durer longtemps?

—Douze mois.

—Vous reviendrez ici dans un an?

—Oui, je rentrerai à Paris.

—Sans accepter une autre tournée?

Elle réfléchit avant de répondre. Prudemment, elle se demandait où il voulait en venir.

Comme il répétait sa question, elle acquiesça:

—Oui, certainement, je reviendrai à Paris avant de signer un autre engagement.

—Je vous reverrai donc dans un an?

Il s'arrêta, gêné d'avoir à formuler une question qui le hantait et dont la réponse allait peut-être le désespérer.

—Et... cet homme? celui dont vous m'avez parlé l'autre jour?

—Quel homme?

—Celui qui assistait à votre anniversaire?

Elle haussa les épaules.

—Lyse Rolle vous a dit la vérité. Nous étions seules, elle et moi; il n'y avait personne avec nous.

—Cependant, vous m'avez dit...

—Des blagues! Pour m'amuser!

—Est-ce bien vrai?

—Je vous l'affirme! La vérité, c'est que j'ai trouvé cette bague dans mon gâteau... un cadeau de Lyse, naturellement. L'anneau allait à mon doigt; alors, pour m'amuser, j'ai imaginé une fable. La bague avait été mise à mon intention par un homme qui m'aimait... Le prince Charmant dont on rêve à mon âge! Pendant quelques heures, je me suis plu à créer une image et à parer un inconnu de toutes les qualités que j'aurais voulu qu'il possédât...

—Quelles qualités?

—Bah! des rêves fous qui ne riment à rien. Il était ceci et cela, mon prince Charmant. Il n'aimait que moi, j'étais son unique amour et il me sacrifiait tout... Il travaillait pour que devienne sa femme et on était heureux tous les deux... Quoi! des bêtises, je vous dis.

Mais il faut croire que ces bêtises-là tenaient malgré tout au cœur d'Isabelle, car, bien qu'elle parlât en souriant et d'un ton un peu railleur, une larme, subitement, avait noyé ses grands yeux.

Du revers de la main, elle l'essuya brusquement.

—Ce que je suis sotte, tout de même, de m'attendrir pour un rêve!

Et elle se mit à rire, mais Talaine demeura grave.

Le front un peu tétu, le regard sombre, il avait saisi son émotion; et maintenant, il fixait la main d'Isabelle où brillait l'anneau du gâteau.

—Cette bague, questionna-t-il d'une voix rauque, vous allez la garder?

—Bien sûr, puisqu'elle vient de Lyse Rolle. Et puis, c'est un souvenir... un double souvenir même! Celui de mes vingt ans et celui d'un rêve de gosse qui aurait pu être vrai!

—Alors, portez-la toujours, ne la quittez pas! Elle sera peut-être un talisman. Sait-on jamais si nos rêves n'influencent pas l'avenir?

Mais elle secoua la tête.

—Non! dit-elle. Le mien était trop beau.

Il ne parut pas l'entendre.

—Promettez-moi que je vous retrouverai libre dans un an?

—Libre?

—Oui, ni mariée, ni liée à un autre.

Elle tressaillit et le regarda; puis, troublée par le regard profond qu'il rivait sur elle, elle baissa les yeux sur ses secrètes pensées.

—Je serai libre, promit-elle.

Mais s'apercevant qu'elle s'engageait en quelque sorte, elle ajouta:

—D'ailleurs, possédée par mon art et par mon désir d'arriver, je ne crois pas que j'aie le temps de penser à un homme.

L'affirmation singulière troubla profondément Talaine comme si elle équivalait à une dénégation défensive.

Mon Dieu! que pensait-elle au juste, la petite choriste qu'il avait poursuivie si longtemps de ses irrespectueux hommages et qu'il allait laisser s'envoler loin de lui?

Saisi d'un fol espoir, il la regarda avec des yeux d'halluciné.

—Isabelle, jurez-moi de m'attendre... de rester libre, supplia-t-il, ne calculant plus ses paroles... Quand vous reviendrez, les choses seront peut-être changées... Si je pouvais, un jour, vous offrir ce que vous exigez de la vie, ce que je ne peux pas vous promettre actuellement?

Il parut à la jeune fille que tout tournait autour d'elle.

Était-ce du bonheur ou du malheur qui lui arrivait? L'amour de Talaine était-il une bénédiction ou ravagerait-il sa vie s'il s'avisait jamais de lui offrir le mariage?

—Je serai libre, promit-elle toute bouleversée, et sans vouloir étudier plus longtemps l'étendue de son engagement.

—Vous me le jurez?

—Je vous en fais le serment.

Un instant, ils se regardèrent, si profondément émus, qu'ils n'osaient plus parler.

Talaine devait se raidir pour ne pas la prendre dans ses bras et lui murmurer d'illusoires promesses qu'il n'était pas sûr de pouvoir tenir.

—D'ici là, voulez-vous m'écrire, Isabelle? demanda-t-il enfin, à voix basse.

Il aurait voulu l'implorer à genoux et il se croyait ridicule dans le rôle d'amoureux sincère qu'il incarnait pour la première fois.

Mais la jeune fille eut peur de cette correspondance qu'il exigeait d'elle.

—Oh! non! Il ne faut pas, jeta-t-elle instinctivement.

—Pourquoi?

—Parce qu'écrire ferait naître des illusions... des espoirs inutiles... Je doute... il me semble...

Elle cherchait ses mots, craignant de le vexer et ne sachant pas expliquer délicatement les craintes qui étaient en elle.

Elle se rendait compte qu'il ne fallait pas permettre à son imagination féminine de se leurrer en entretenant de vaines chimères à propos d'un homme aussi inconstant.

D'un autre côté, elle connaissait son propre caractère et elle savait qu'elle ne pourrait pas, dans une correspondance suivie, empêcher son cerveau de s'exalter et son cœur de s'enflammer; déjà, elle avait toutes les peines du monde à demeurer raisonnable et sage en face de Talaine, dont le charme était indiscutable. Les mots d'amour qui volent de bouche à bouche sont dangereux; à plus forte raison ceux qu'on écrit, qu'on relit et qui demeurent présents parce qu'ils s'incrument dans l'âme.

—Non! Non! elle ne pouvait pas accepter de correspondre avec Talaine.

Mais il n'insistait pas. Il sentait que l'heure était venue de la quitter et qu'il allait sortir de cette entrevue plus désespéré encore qu'en arrivant. Sa main, machinalement, pressa son front brûlant.

Un vertige le prenait devant les grands yeux attristés d'Isabelle... Il dut se secouer pour fuir une tentation trop forte...

Alors, subitement, le jeune homme eut peur des mots qu'il pouvait dire dans son désarroi, il s'affola des serments qu'il était prêt à faire!

Tout son instinct d'homme se dressa contre l'emprise de la femme qui faisait fléchir sa volonté.

En course échevelée, des pensées s'imposèrent à lui qui l'alarmèrent à nouveau en face d'elle.

—Les hommes s'engagent toujours trop vite, quand leurs passions sont en jeu, se dit-il. C'est souvent par coups de tête qu'ils agissent... pour regretter, ensuite, quand c'est irréparable!

Non! Non! Un homme comme lui, qui connaissait les femmes et leurs roueries, n'allait pas se laisser bernier par une

petite fille adroite et réfléchie! N'avait-elle pas osé, un jour, lui suggérer elle-même l'idée du mariage? Depuis, elle avait su tenir bon, la mâtime! Son émotion, qui le désespérait, était bien jouée! C'était comme cette histoire de bague? Quelle comédie! Lyse Rolle avait dû lui dire qu'elle provenait de lui et la jeune fille, habilement, en usait pour l'attendrir.

Toutes ces pensées, en sarabande, passèrent devant son cerveau exalté en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire.

Et comme il est difficile aux hommes qui ont trop fréquenté les filles de joie de croire à la sagesse et à la sincérité des autres femmes, Talaine doutait maintenant d'Isabelle.

Il eut un léger rire... un rire qui lui rendait son équilibre et faisait table rase, ironiquement, de toutes les émotions qui avaient failli troubler son impassibilité habituelle.

Redressé tout à coup, il tendit la main à l'orpheline, dont le regard attristé s'attachait sur le sien et cherchait à comprendre son changement d'expression.

—Séparons-nous, mademoiselle. Suivons chacun notre chemin, puisque vous en avez décidé ainsi.

Sur les petits doigts glacés, il mit un galant baiser.

Et c'est avec son air railleur habituel qu'il prit congé de la jeune fille.

—A l'année prochaine... D'ici là, remportez beaucoup de succès, ça remplace bien des choses, le succès et l'argent! Au revoir, Isabelle!

—Au revoir! balbutia-t-elle, éperdue.

Sur le seuil de la pièce, la porte ouverte, il demeura immobile une seconde. Puis, se retournant, d'un dernier regard, il embrassa le décor: l'humble chambrette et la jeune fille en noir; à la tête du lit, un crucifix était accroché au mur, et, aux pieds du Christ, un bouquet fané de violettes avait été attaché.

Il eut l'impression d'une main de fer se crispant à sa gorge sous une émotion atroce.

Ses yeux hallucinés regardèrent les humbles fleurs...

S'agissait-il de celles qu'il avait offertes à Isabelle, à l'occasion de ses vingt ans?

Mais, ça encore, c'était peut-être comédie. C'est comme cette médaille d'or qu'elle portait au cou et qu'il entrevoyait à travers l'échancrure de sa blouse d'intérieur: un souvenir de première communion, probablement, dont elle se parait comme d'un gage d'innocence.

Mensonge! Mensonge!

Toutes les femmes savent mentir pour tromper les hommes, les engluier et arriver à leurs fins.

Et puis, en admettant qu'Isabelle fût sincère, ce qui n'était pas prouvé, n'était-ce pas folie à lui de vouloir vaincre sa farouche vertu? Sincère et pure, ce Dieu qu'elle invoquait et en qui elle puisait sa force, devait, la nuit, envoyer ses anges veiller sur son sommeil.

Démon tentateur, nouveau Faust amoureux d'une enfant pure, n'avait-il pas contre lui le Ciel tout entier pour protéger l'innocente fillette?

Alors, éperdu, l'orgueil le raidissant en face de cette femme qu'il n'arrivait pas à dominer et qu'il ne vaincrait peut-être jamais, il referma la porte sur lui.

En descendant fébrilement l'escalier, par fanfaronnade, il sifflait...

Sur le bord du trottoir, il s'arrêta, les mains dans les poches, le front haut comme s'il voulait plastronner devant d'invisibles adversaires.

—De quoi devenir fou!

Ces mots, traduisant son émoi intérieur, s'échappèrent de ses lèvres sans qu'il s'en rendit compte. Comme ses poings crispés au fond du veston et ses yeux durcis, sans la voir, semblaient percer la façade de la maison d'en face.

—Ce qu'ils rigoleraient, les autres, s'ils savaient! Talaine sincère en face d'une femme qui se moque de lui! Qu'elle noce carabinée vais-je faire pour effacer tout ça!

Un petit rire sec devant toutes ces folies offertes à son besoin d'oubli. Puis, conscient des équivalences:

—Ça va lui coûter gros, à mon paternel, une affaire comme celle-là!

L'émotion sincère ressentie là-haut, auprès d'Isabelle, semblait avoir épuisé



LE FILM

est maintenant
imprimé en
COULEURS

ROMAN D'AMOUR
COMPLET

EN AOÛT :

L'ELU DE SON COEUR

par

Roselyne

65 photographies

Participez à notre Concours de
Popularité :

L'ETOILE DU FILM

Chez tous les
dépositaires : 10c

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la
somme de \$1.00 pour 1 an, ou 50
cents pour 6 mois d'abonnement
au magazine LE FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975, rue de Bullion Montréal, Can.

tous ses bons sentiments; il n'y avait plus que du désordre en lui.

—Qu'est-ce qu'il va prendre, Ravanot! L'imbécile! s'attaquer à moi!... Si je peux le f... par terre, celui-là, il n'y coupe pas!

★ ★ ★

Là-haut, dans sa petite chambre, tremblant de tout son corps, étourdie, inquiète, peut-être même déçue, Isabelle pleurait avec de gros sanglots.

L'enfant sage maudissait sa bonne éducation et le besoin de propreté morale qui était en elle.

Elle venait seulement de comprendre, elle, la saine et honnête fille, que, son cœur n'obéissant plus à sa raison, elle s'était mise à aimer d'amour Henri Talaine, le volage, l'incorrigible noceur... l'habitude de toutes les boîtes de nuit, l'homme à qui aucune femme sérieuse n'aurait osé faire confiance!

★ ★ ★

Par une instinctive pudeur qui l'empêchait d'exprimer tout haut des sentiments que son moi intime avait du mal à admettre, Isabelle ne parla pas à Lyse Rolle de la visite d'Henri Talaine.

Il lui aurait été pénible, d'ailleurs, en son état d'esprit, d'entendre dire du mal du jeune homme. Et elle savait bien que, si elle avait raconté fidèlement à son amie tout ce que celui-ci lui avait dit, la comédienne aurait critiqué la manière à la fois désinvolte et ironique dont Talaine avait osé lui exprimer son amour et réclamer d'elle un engagement.

Oh! l'obsession de ce souvenir: le jeune homme n'avait-il pas voulu lui laisser entendre qu'il l'épouserait peut-être à son retour? Quelle griserie qu'un tel espoir!

Mais était-il sincère? Isabelle n'osait pas répondre à une telle question; n'avait-il pas exigé d'elle une promesse, alors qu'il ne s'engageait pas lui-même?

Si Lyse Rolle avait connu ce détail, quel argument n'y aurait-elle pas puisé pour la dissuader de croire aux paroles de Talaine; et elle se serait empressée, en toutes circonstances, de l'exhorter à ne pas tenir l'engagement insensé et inutile auquel elle avait consenti.

Or, tout en se répétant que le jeune homme n'était pas sérieux et ne pouvait pas être sincère, Isabelle éprouvait le besoin de tenir cette promesse si singulièrement acceptée. Elle s'en faisait une sorte de point d'honneur, sans s'apercevoir que tout son être vibrerait de contentement intime, à la seule vision d'un Henri Talaine véritablement amoureux d'elle.

Elle ne voulait pas se leurrer, cependant, la prudente jeune fille; en son for intérieur, elle se répétait que les déclarations du riche clubman n'étaient que de vaines paroles pour l'amener à satisfaire ses désirs.

Mais pourquoi, en dépit de la raison, le cœur a-t-il sa logique particulière?

Ce jour-là, elle s'efforçait de concilier en elle-même tous ces sentiments quand Lyse Rolle pénétra dans sa chambre.

—Vous venez avec moi choisir les malles dont nous aurons besoin? demanda-t-elle amicalement.

—Si vous y tenez; mais je n'ai guère d'entrain aujourd'hui, avoua l'orpheline, qui était en proie à la mélancolie.

—Voyons, Belle, que signifie cette mine soucieuse que vous avez depuis quelques jours? Vous étiez si heureuse de cette tournée théâtrale...

—Je le suis encore.

—Et vous êtes toujours aussi contente de quitter la France?

—Oui, toujours!

—Alors, je ne comprends pas pourquoi vous paraissiez préoccupée.

—Le suis-je réellement? aucun motif, en tout cas... je n'ai...

Elle s'arrêta, hésita une seconde; puis, sur un ton qu'elle s'efforçait de rendre indifférent:

—La vérité, peut-être, c'est que j'ai lu, ce matin, un livre qui m'a troublée... Il n'était peut-être pas des plus gais, mais il posait un problème psychologique toujours passionnant pour une jeune fille...

—Racontez-moi ça en vous préparant, fit Lyse Rolle, intéressée.

Isabelle ne souhaitait pas autre chose que soulager sa peine. Elle s'imaginait pouvoir en parler à son amie avec des

paroles prudentes, sans que celle-ci pût soupçonner la vérité.

—Eh bien, voilà, fit-elle. Il s'agit d'une jeune fille honnête... oui... une jeune fille sage et travailleuse qu'un homme poursuit... Ce dernier est léger, volage, et celle qu'il dit aimer n'ose pas avoir confiance en lui. Bien certainement, elle a raison de ne pas ajouter foi à tout ce qu'il raconte! Et lorsqu'elle s'éloigne...

—Elle s'éloigne, dites-vous? interrompit doucement la comédienne qui regardait Isabelle.

—Oui... elle part en voyage... très loin... dans sa famille... Or, avant qu'elle parte, il vient la voir...

—Ah! il vient? Il est venu pour la détourner de ce voyage, probablement?

—Pour ça... mais aussi pour lui parler de son amour et lui expliquer qu'il n'est pas libre de l'épouser...

—Il est donc marié?

—Non.

—Alors?... Un homme qui n'est pas marié est généralement libre de faire ce qu'il lui plaît, observa Lyse Rolle avec logique et sans ménagement.

—Oui, évidemment; pourtant, celui-ci invoque sa famille. Il est très riche et ses parents le laissent libre de faire toutes les folies qui lui plaisent; du moins se réservent-ils le soin de lui choisir une femme.

—Ah! bon! je comprends... c'est ça qui l'a préservé, jusqu'ici, du mariage, observa Lyse à mi-voix. Enfin, comment l'auteur conclut-il? reprit-elle plus haut.

—L'auteur?

—Oui, l'écrivain qui a signé ce livre?

—Ah! oui. Eh bien! il ne conclut pas, ou plutôt, il laisse la jeune fille s'éloigner.

—C'est ça qu'elle avait de mieux à faire.

—Vous croyez? fit rêveusement Isabelle, sans s'apercevoir que sa compagne l'examinait avec une amicale indulgence.

—Écoutez, Belle, reprit cette dernière; pour bien juger de la thèse d'un livre, il faut essayer d'en transporter le sujet dans la vie réelle.

—Peut-être.

—Examinons à froid la donnée du problème... La jeune fille sage, c'est vous, ou moi, par exemple...

—En effet, ça pourrait être l'une de nous.

—Admettons-le... Supposons aussi que le jeune homme riche, léger, frivole et peu soucieux de s'engager dans les liens du mariage, soit... Camina, le ténor...

Elle s'arrêta:

—Non, reprit-elle aussitôt. Camina travaille, il est forcé de ménager sa voix, de se plier aux répétitions; il ne peut donc pas être l'homme volage et léger dont parle votre livre. Cherchons-en un autre... Je ne vois pas qui pourrait être comparé... à moins que... mais, parfaitement! Henri Talaine remplit les conditions.

Isabelle, en dépit de sa volonté, était devenue toute rouge. Mais Lyse Rolle évitait de la regarder.

—Eh bien! maintenant, voici le problème tout entier; moi ou vous d'un côté, et, de l'autre, Talaine. Or, sincèrement, connaissant le passé de celui-ci comme nous le connaissons, je ne vois pas laquelle de nous pourrait ajouter foi aux fallacieuses promesses que Talaine s'amuserait à nous débiter pour le seul plaisir de vaincre les difficultés qui empêchent une honnête jeune fille d'accepter l'amour en dehors du mariage. Vous n'êtes pas de mon avis, Belle?

—Si peut-être.

—Oh! ce n'est pas peut-être qu'il faut dire, mais certainement. Ni vous ni moi n'avons envie de jouer le rôle de victime ou d'abandonnée. J'estime, par ailleurs, qu'un homme qui se déclare empêché d'offrir le mariage est impardonnable de troubler la vie d'une fille sérieuse; je crois aussi que tous ces jolis papillons invoquent toujours de belles raisons pour se dérober aux devoirs qu'ils ne veulent pas assumer. Au fond, ce sont des lâches qui ont la prétention de jouir de tous les bonheurs de la vie sans en prendre les charges. Ils ne méritent que le dédain des honnêtes filles.

Le visage d'Isabelle était tout chargé de mélancolie. D'une voix songeuse elle demanda:

—Vous n'envisagez pas qu'eux aussi, un jour, puissent être sincères et penser

sérieusement ce qu'ils ont tant de fois promis en mentant?

—Pardon, j'admets qu'ils peuvent être épris, vraiment, eux aussi... au moins une fois, dans leur vie. Ainsi Talaine, par exemple, puisque nous avons essayé d'en faire le héros de votre livre, eh bien! je crois que, le jour où ce garçon sera véritablement amoureux, il changera totalement de vie. Pour la femme qu'il aimera, il renoncera aux folies, aux soirs d'ivresse, aux nuits de bombe; il travaillera peut-être. Dans tous les cas, pour cette femme, il passera outre aux volontés de ses parents et nous le retrouverons, un jour, marié, père de famille, et tout à fait rangé.

—Pour celle qu'il aimera, avez-vous dit? Il en est donc une qui pourra se fier à lui?

Lyse Rolle tressaillit de voir où ses arguments aboutissaient.

—Evidemment! s'écria-t-elle, en affectant de rire. Il en est une! Mais celle-ci sera seulement l'élue qui saura se refuser assez longtemps pour lui donner la latitude de changer de vie et d'habitudes... La peur de perdre la femme aimée étant le commencement de la sagesse.

—L'héroïne de mon livre admet qu'elle ne part pas pour toujours... elle reviendra un jour...

—Cela peut se soutenir.

—Et, bien qu'elle ne laisse place à aucun espoir, elle accepte de ne pas s'engager ailleurs.

—Hé hé! j'aurais préféré qu'elle ne capitulât pas si facilement.

L'orpheline hésita, puis, timidement, expliqua:

—Pour ne pas tuer l'espoir, n'est-ce pas?

La comédienne approuva tout de suite. Elle ne voulait pas condamner trop vite un sentiment dont nul n'est maître, ni faire naître une révolte dans cette âme emplie de ferveur et d'indulgence.

—Son geste part d'un bon naturel, c'est certain, mais avec un Talaine quelconque qui est expert en l'art de séduire les femmes, une naïve jeune fille a bien des chances d'être roulée.

Mais Isabelle secoua fermement la tête.

—Vous vous trompez, Lyse, affirmait-elle gravement. Si c'était l'une de nous, comme vous le supposiez tout à l'heure, eh bien! je suis persuadée que nous piétinerions notre cœur plutôt que de consentir jamais la moindre concession.

Et Lyse Rolle sentit qu'elle disait vrai.

—C'est juste, Bella, quant à la possibilité que nous tombions jamais. Mais les peines de cœur, le chagrin que causent les déceptions, vous en faites bon marché. Toute capitulation indique une désillusion, il résulte donc que plus nous capitulerons, plus nous souffrirons un jour de la perte de nos illusions.

Un nuage passa sur le front pur de la jeune fille.

—La part du feu que, dans toute lutte, il faut faire, murmura-t-elle avec un soupir. C'est déjà merveilleux de ne pas être vaincue.

La comédienne ne pouvait qu'approuver tant de résignation et elle conclut d'une voix cordiale, pleine d'encouragement:

—Qu'il en soit donc ainsi, petit amie, si jamais nous avons à vivre la vie de l'héroïne de votre livre. J'espère qu'alors nous aurons beaucoup d'énergie, de sagesse et très peu d'imagination, ce sera encore le meilleur moyen de nous en tirer facilement!

—Oui, répéta docilement Isabelle avec soupir, très peu d'illusions, c'est certainement le plus sage!

Et comme si tout avait été dit sur ce sujet et qu'elles fussent tombées d'accord pour ne plus faire aucune allusion nouvelle à Henri Talaine, elles changèrent de conversation et affectèrent une tranquillité d'esprit qu'aucune des deux ne ressentait vraiment.

★ ★ ★

Le jour du départ arriva très vite.

Isabelle n'avait pas revu Talaine, bien qu'elle eût attendu sa visite, la veille, toute la journée.

Une mélancolie était en elle devant cette absence. Pourquoi le jeune homme n'était-il pas revenu?

Regrettait-il donc déjà la faible espoir qu'il lui avait donné? Craignait-il, main-

tenant, qu'elle ne prît avantage sur lui après la promesse qu'il avait exigée d'elle?

Ah! comme il la connaissait peu! Elle estimait que, sur une pareille question, tout devait être fait de bonne volonté et non par surprise ou par force.

Lyse Rolle et elle prirent donc le train à Paris pour gagner le Havre, où elles devaient rejoindre M. Simpson et s'embarquer avec lui pour l'Amérique.

Quelques camarades vinrent leur serrer les mains sur le quai de la gare.

Pendant que Lyse Rolle s'informait du théâtre où elle avait connu ses premiers succès, Isabelle Fouquet questionnait ses anciennes partenaires du Lyrique.

Chacune répondait, donnant le plus de détails possible, en s'efforçant de chercher l'incident nouveau qui pouvait intéresser la transfuge.

Tout à coup, l'une s'écria:

—Vous savez, votre amoureux ne revient plus au Lyrique.

Saisie, Isabelle eut du mal à dominer son trouble.

—Mon amoureux?

—Oui, Talaine.

—Ah! bon! Il n'y revient plus?

—Non, il s'est chamaillé avec Ravanot.

Je ne sais au juste ce qu'il y a eu entre les deux hommes, mais ils ont failli se battre, et le directeur a donné des ordres formels pour qu'on ne laisse plus Talaine remettre les pieds dans les coulisses.

—Et alors? balbutia Isabelle dont le cœur battait à grands coups précipités, le concierge l'a mis à la porte?

—Il n'a pas eu cette peine: Talaine n'est pas revenu!

—Il paraît, dit une petite choriste qui n'avait pas encore parlé, que le beau jeune homme fait une noce de tous les diables. J'ai un ami qui est dans un jazz, au *Sunlight Bar*; il m'a dit que toutes les nuits, Talaine faisait un boucan épouvantable dans l'établissement. Mais il est toujours avec une demi-douzaine de girls et il paie largement; alors, le gérant s'efforce de limiter les dégâts.

A mesure qu'elle parlait, le front pâle d'Isabelle se redressait orgueilleusement, comme si sa fierté voulait faire face aux désastreuses nouvelles.

—Je savais que ce monsieur n'était pas sérieux, mais, jamais, je ne m'étais imaginé qu'il fût ivrogne, fit-elle avec un peu de mépris.

—Oh! vous savez, quand on est riche, on peut s'enivrer tous les jours sans que cela ait de l'importance! Il y a toujours un maître d'hôtel pour aider le chauffeur à vous mettre dans votre voiture!

—Evidemment, mais pauvre ou non, ça n'est jamais bien plaisant, un monsieur qui a trop bu, et je trouve que les girls qui lui donnent la réplique ont un certain courage.

—Elles ont surtout le souci de leurs intérêts, car, en dehors du chahut qu'il exige d'elles et qu'il paie largement, Talaine les laisse tomber. Il se soucie d'elles comme de sa première dent de lait. Mon ami m'a dit qu'il ne partait jamais accompagné d'une femme.

Cette dernière affirmation mit un sourire un peu triste sur les lèvres d'Isabelle.

L'image d'un Talaine chahutant au milieu d'un groupe de femmes, en plein établissement de nuit, médusait la jeune fille.

Elle se demandait comment pouvait agir pareillement cet homme qui avait des allures de grand seigneur et qui affectait toujours un air d'impeccable correction.

Quand le train roula, elle en parla à Lyse Rolle.

Celle-ci l'écouta sans mot dire; elle était au courant des excès de Talaine, mais, connaissant des détails qu'ignorait Isabelle, elle se demandait si elle devait en parler à celle-ci. Elle finit par le dire, avec sa loyauté habituelle.

—Talaine, en effet, a fait scandale au *Sunlight Bar*, trois nuits de suite. Il était abominablement triste et à certain-

nement bu pour noyer, au fond d'un verre, quelque pensée trop importune. Je ne pense pas qu'en dehors de cet excès de cocktails, il ait commis une autre incongruité. Le quatrième jour, une dépêche de chez lui l'a rappelé auprès de sa mère malade, dans le centre de la France. Il y est encore.

Le cœur d'Isabelle se remplit aussitôt d'indulgence et avec une subite volte-

face, elle excusa toutes les folies qu'on attribuait à Talaine.

—Pauvre garçon, pensa-t-elle, tout l'accable en même temps! Sa mère malade juste au moment où quelque chose ne va pas! C'est toujours comme ça que force l'adversité."

Son bon cœur lui fit même prier tout bas pour le rétablissement de la mère du jeune homme. Mais elle ne supposa pas un instant que celui-ci se fût enivré parce qu'il était triste à cause d'elle.

★ ★ ★

Il restait encore trente minutes avant l'heure officielle du départ du paquebot et Isabelle demeurait debout au pied de la passerelle, voulant rester jusqu'à la dernière minute sur le sol de France qu'elle allait quitter pour longtemps.

Soudain, une longue auto bleue stoppa à quelques mètres. Son conducteur n'avait n'avait pas encore ouvert la portière que déjà le cœur de la jeune fille dansait la sarabande. Elle avait reconnu Talaine, dont elle n'escomptait certes pas la présence, après ce que Lyse lui avait dit dans le train.

Comme il s'avavançait vers elle, tête nue et avec toujours cette hautaine correction qui la subjuguait, il lui parut changé, amaigri; son visage un peu allongé semblait soucieux.

Tout de suite, leurs mains se rejoignirent pour une longue étreinte.

—J'espère que votre maman va mieux, fit-elle avec une affectueuse sollicitude.

—Oui, ma mère est aussi bien que possible. Ce fut une fausse alerte, heureusement. Je l'ai quittée, cette nuit, tout à fait rassuré.

—Cette nuit?

—Oui, j'arrive du Loiret.

—Oh! vous avez fait une si longue course!

—Pour vous voir. Je n'avais qu'une crainte: arriver trop tard.

—Le bateau ne part que dans une demi-heure.

—C'est-à-dire bientôt... ça passe vite, les derniers moments.

Il alla chercher quelques fleurs dans sa voiture et les lui apporta.

—Je les ai cueillies pour vous, dans la serre, fit-il, les lui mettant dans les bras. Des fleurs de France... des fleurs de chez moi... je souhaite qu'elles embaument un peu votre cabine et vous parlent des amis délaissés.

—Je les conserverai le plus longtemps possible, promit-elle avec émotion.

Il la regarda, une flamme ardente au fond de ses prunelles. Puis, se mordant les lèvres comme s'il ne voulait pas prononcer les mots qu'il aurait aimé dire, il se secoua un peu.

—Vous vous rappelez ce qui est convenu entre nous, Isabelle? finit-il tout de même par énoncer en s'efforçant de prendre un air naturel.

—Je me souviens de vous avoir fait une promesse stupide, répondit-elle en riant.

—Pourquoi stupide?

—Parce qu'il faut l'être, expliqua-t-elle crânement, pour s'engager vis-à-vis d'un habitué du Sunlight-Bar qui passe ses nuits avec une demi-douzaine de girls.

—Ah! mademoiselle Rolle vous a, tout de suite, documentée!

—Ce n'est pas par elle que je l'ai appris.

—Quelle chronique s'est donc occupée de mon humble personne?

—D'anciennes camarades qui sont venues, à l'aube, saluer notre départ, à Saint-Lazare... Vous dites qu'elles ont menti?

—Pardonnez-moi, elles vous ont rapporté l'exacte vérité.

—Vous voyez donc bien que j'ai été stupide l'autre jour d'avoir confiance en vous.

—Avez-vous réellement eu confiance? demanda-t-il en devenant tout à coup sérieux.

Isabelle ne sentit pas l'inquiétude de sa voix.

—Non, fit-elle avec le désir de le blesser. Jamais je n'ai supposé qu'une femme pût avoir confiance en vous.

—Naturellement ce blagueur de Talaine ne peut être sincère! c'est chose convenue.

—Ah! ma foi, vous faites tout ce qu'il faut pour qu'on en soit persuadé.

—Est-ce à dire que notre entente de l'autre jour soit rompue?

—Mon Dieu, à y réfléchir... une entente comporte une réciprocité... Enfin... tenez-vous tant que ça à ce que vous m'avez demandé?

—Il faut le croire, puisque j'ai insisté.

—Mais si je ne tenais pas cet engagement, vous vous en consolerez facilement.

—Pourquoi ne le tiendriez-vous pas?

—Parce que dans votre vie, il me semble qu'il y a de trop nombreuses girls...

Je ne vois pas ce que je viendrais faire là dedans... Et tout ce scandale entre les tables d'un bar... Bref, un tas de petites choses qu'une jeune fille très naïve et peut-être très sotte, comme moi, ne comprend pas et n'acceptera jamais.

—La jeunesse est toujours très sévère.

—On le dit! Quoi qu'il en soit, je ne pourrais jamais être l'amie insouciante dont vous avez besoin.

—Je sais... vous voulez autre chose!

—Oh! même si vous m'offriez autre chose. Est-ce que je pourrais mettre ma main dans la vôtre avec confiance?

Il se redressa un peu vivement:

—C'est tout ce que vos méditations vous ont appris à mon sujet, depuis l'autre jour?

—C'est ce que j'ai ruminé dans le train, après mon départ de Paris.

—Et, naturellement, quittant la France avec de pareilles impressions, vous allez oublier la pauvre petite promesse de rien du tout que vous m'avez consentie l'autre jour?

—N'est-ce pas plus sage?

Talaine laissa ses yeux errer sur les flots verts que la brise, assez forte, semblait soulever.

—Alors, fit-il, au bout d'un instant, je suis venu chercher ici une déception!

Cette simple remarque troubla profondément l'orpheline, bien qu'elle fût fait d'un ton léger.

Elle avait parlé avec l'obscur besoin de le morigéner qu'ont toutes les femmes amoureuses qui veulent sentir irréprochable celui qu'elles aiment ou plus simplement qui veulent que leur volonté et leur façon de voir prédominent.

Elle espérait que le jeune homme se défendrait et lui ferait la promesse d'être plus rangé, mais elle n'avait pas pensé qu'il pût accepter si simplement sa menace de rompre l'engagement pris.

Comme elle se taisait, Talaine la dévisagea.

—A quoi pensez-vous, petit sphinx cruel, qui n'avez pas pitié des pauvres hommes que nous sommes? Vous ne dites rien.

—Qu'est-ce qu'vous voulez que j'ajoute? Je vais partir.

—Et vous tenez à garder votre liberté, afin de ne pas manquer l'occasion d'un beau mariage, s'il s'en présentait un en Amérique?

—Je n'ai pas calculé cela.

—Mais votre amie Rolle l'a pensé pour vous. Elle me l'a dit l'autre jour.

—Elle a eu raison, alors! Lyse est la sagesse même.

—Ceci est bien votre opinion?

—N'est-ce pas tout à fait raisonnable?

Un instant, leurs yeux se croisèrent presque pour un défi.

—Ainsi vous allez me quitter sans vouloir me faire aucune promesse.

—Je n'ai rien à promettre à un habitué du Sunlight Bar, répéta-t-elle en frémissant. Lui et moi ne pouvons nous entendre!

—Sunlight Bar est un prétexte que vous cherchez. Vous savez bien que quand vous étiez au Lyrique, je passais toutes mes soirées dans votre ambiance.

—Vous agissiez pareillement avant que j'y fusse!

—Je ne vous connaissais pas, alors.

—Cela vous a changé de me connaître?

—Profondément.

—En effet, des coulisses vous avez glissé sous la table d'un bar.

—Ce parti pris contre les bars! Il faut bien que je sois quelque part, puisque je ne puis être auprès de vous. Si Sunlight Bar vous déplaît, j'irai ailleurs.

—La vie vous apparaît impossible sans bar, sans girls chahutantes et sans scandaleuses ivresses?

—Elle me paraît surtout impossible sans vous.

—Oh! ne me mêlez à tout cela! La

pensée que j'existe ne paraît pas beaucoup empêcher vos folies.

—Enfin, qu'exigez-vous de moi?

—Rien.

Ce petit mot parut les séparer et le silence tomba entre eux.

Mais, au bout d'un instant, Talaine proposa:

—J'ai envie de vous rejoindre en Amérique.

—Ah! non! je vous le défends bien.

—Parce que?

—Je ne vois pas du tout ce que vous ferez à ma suite. Vous me compromettrez et c'est tout!

—Ce serait assez si j'éloignais de vous toute autre présence d'homme.

—Quelle idée ridicule! Vous n'avez pas la prétention de me surveiller toute ma vie pour empêcher les autres de m'approcher?

—La prétention? Je l'ai; c'est le droit de pouvoir le faire que vous me refusez.

—Vous êtes formidable!

—Je suis un homme qui vous aime et qui doute. Je n'ai pas su vous retenir... vous allez partir et peut-être un autre réussira-t-il à vous éblouir...

—Presque tout nous séparait.

Mais il secoua la tête.

—Rien ne nous séparait que nos deux volontés, affirma-t-il. Je me révoltais contre la vérité! Pouvais-je supposer que j'étais sincère et que j'allais souffrir par vous?

Et vous, trop orgueilleuse, vous n'avez pas compris qu'il fallait être indulgente... qu'un homme comme moi ne pouvait pas accepter l'emprise du premier coup... qu'il ne voulait pas, surtout, être inférieur et jouer le rôle d'homme indigne que vous lui réserviez! Votre vertu? Ah! que je l'ai maudite et que j'aurais voulu l'abattre parce que vous lui opposiez toujours mon passé de folies et de légèretés.

—Votre réputation était ma seule arme! Comment aurais-je pu vous résister sans ça? avoua-t-elle humblement.

Il faillit lui répondre:

—Pourquoi me résister?

Il se contenta de poursuivre:

—Aucun volonté ne m'aurait empêché de vous faire mienne si j'avais senti votre tendresse plus forte dans la mienne en vous fiant à ma volonté. L'homme a besoin de dominer la femme qu'il aime.

Il ne peut pas, en amour, être le réprouvé dont on se méfie et à qui on pardonne. Il lui faut la confiance et l'admiration de celle qu'il choisit!

Vous, vous ne m'avez offert que mépris et railleries... J'arrive de loin, j'ai traversé une partie de la France pour vous apporter quelques fleurs... et je me heurte à vos sarcasmes.

Debout devant lui, dont la singulière logique masculine dénaturait tous ses actes, elle l'écoutait les bras ballants, les yeux à terre, complètement désarçonnée par tant de reproches qui semblaient justifiés.

—Je n'ai pas compris, s'excusa-t-elle. Je vous ai fait de la peine?

—Oui, bien souvent.

—J'ai été méchante sans le vouloir, alors!

—Pas méchante, mais très sévère.

—Enfin... il est trop tard maintenant!

—Mais non! cria-t-il. Il n'est pas trop tard, mon petit! Vous n'êtes pas partie, vous êtes encore auprès de moi!

Il avait jeté son cri avec une telle ardeur, qu'inquiète elle regarda derrière elle le bateau toujours à quai.

—Vous m'avez fait peur! j'ai cru qu'il avait levé l'ancre sans moi.

—Et quand cela serait?

Il l'avait saisie par les épaules, il l'attirait dans ses bras, contre lui.

—Ma bien-aimée, restez... ne me quittez pas. Je paierai le dédit... vous seriez mienne.

—Mais vos parents?

—Eh! qu'importe, puisque nous nous aimerons!

Avec douceur, mais avec fermeté, elle se dégagea de ses bras.

—Non, monsieur Talaine, il n'importe pas! Une promesse aux siens, c'est aussi sacrée qu'un serment d'honneur. Vous avez dit, tout à l'heure, que j'avais été très dure avec vous. Cela doit être, puisque vous en avez souffert. Mais savez-vous ce qui me donnait le courage de vous résister?

—Ma réputation d'homme léger, fit-il, railleur et de nouveau amer.

Pour se voir maigrir

ELLE NE PAYE QUE 75c.

Lisez la lettre de cette femme. Vous y apprendrez des choses intéressantes au sujet de son buste, sa taille et ses hanches.

"Quand j'ai commencé à prendre Kruschen, il y a trois ans, je pesais 186 lbs. Je pèse maintenant 162, et je compte diminuer encore mon poids. Voici ce que je mesurais avant de prendre Kruschen: buste, 41 pcs., taille, 38 pcs., hanches, 49 pcs. Aujourd'hui: buste, 39 pcs., taille, 36 pcs., hanches, 45 pcs. J'ai 29 ans. Une bouteille de Kruschen de 75c m'a duré un mois. J'en ai pris une demi-cuillère à thé dans un verre d'eau chaude, tous les matins avant déjeuner. Ma santé est beaucoup meilleure, en plus d'avoir maigri. Je ne me sens pas fatiguée le matin au réveil. Je n'ai plus de maux de tête comme autrefois." (Mlle) M. A. H.

Kruschen contient, en proportions bien équilibrées, les six sels minéraux que les personnes grasses vont chercher dans les eaux des célèbres Sources européennes, pour se faire maigrir.

Kruschen assure un bon fonctionnement du sang, des nerfs, des glandes et des organes du corps — vous en retirez une nouvelle vigueur et force — vous vous sentez plus jeune de plusieurs années — vous paraissez mieux et travaillez mieux.



Prenez
ANTAGINE
pour Maux de Tête
Douleurs Périodiques,
Migraine, Nervosité,
Mal de dos
En Vente Partout
25¢

VOUS EN AVEZ POUR
VOTRE ARGENT !...

DANS

Le Samedi

Deux feuillets;
Quatre nouvelles complètes;
Chroniques pour tous;
Deux chansons populaires;
Mots Croisés avec \$5.00 de
prix par semaine.

En vente partout

10 CENTS LE NUMERO

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE
LIMITÉE
975, rue de Bullion,
MONTREAL, CANADA

—Non, dit-elle sincèrement, ça n'aurait pas suffi! quoi que l'on m'ait dit de vous, je voyais bien que vous ne courtisiez que moi... vous ne vous occupiez pas des autres, et, tous les jours, vous étiez là. Alors, n'est-ce pas, j'étais forcée de convenir que vous étiez moins volage qu'on ne disait; vous étiez capable d'aimer proprement... Non, ce n'est pas votre réputation qui m'a éloignée de vous.

—Alors, qu'est-ce que c'est? votre indifférence, peut-être?

—Pas davantage! Je puis bien vous le dire, maintenant... dans dix minutes le bateau m'aura happée et je serai très loin de vous... J'ai pensé à vous, dès que vous vous êtes intéressé à moi! On ne se rend pas compte, tout de suite. On ne comprend pas ce qui arrive... surtout lorsqu'on est jeune comme moi. Mais je me souviens que j'avais déjà du chagrin, au début, quand on racontait vos bonnes fortunes...

—Ma petite Isabelle, fit-il en s'attendrissant, vous avez pu être si dure avec moi!

—Il le fallait bien, puisque moi aussi j'étais liée par une promesse...

—Quelle promesse? à qui?

Déjà, son front jaloux se durcissait.

—A ma mère morte, expliquait-elle docilement. Voyez-vous, quand j'ai quitté ma famille, dans un coup de tête, parce que j'étais très malheureuse auprès d'une riche parente qui me reprochait, chaque jour, le pain dont elle me nourrissait... j'ai compris que j'étais toute seule, à présent, et qu'il n'y avait plus personne pour veiller sur moi. Et tous les jours, en me levant, j'ai murmuré, pour être forte, cette petite phrase: "Maman, je te promets de rester sage comme si tu étais encore auprès de moi." Voyez-vous, ça n'a l'air de rien, ces mots-là! c'est puéril et ça doit paraître aux autres un peu bête, mais c'est un rude talisman par moments...

Elle s'arrêta, oppressée. Elle se disait qu'elle avait tenu le serment fait à une morte, c'était très bien... mais c'était peut-être au prix de son bonheur de femme! Connaîtrait-elle jamais l'appel de l'amour, à présent?

Soudain, un long hullement de sirène, tout près d'eux, déchira l'air.

—Voilà le dernier appel du bateau, dit-elle en s'agitant. Je vais vous quitter, monsieur Talaine...

Il eut un geste éperdu:

—Alors, c'est décidé, vous partez?

—Il le faut, affirma-t-elle avec un pauvre sourire. C'est mieux, croyez-moi! L'avenir est entre les mains de Dieu... un an, c'est vite passé...

Mais il la retenait par le bras.

—Tiendrez-vous la promesse que vous m'avez faite l'autre jour? interrogeait-il, affolé.

—Je la tiendrai.

—Vous m'attendrez?

—Je vous le jure.

Leurs mains s'étreignirent éperdument, car, en ce moment suprême de la séparation, ils ne savaient plus bien ce qu'ils faisaient. Pourtant, timidement, l'orpheline demanda:

—Et vous, qu'est-ce que vous allez faire?

—La noce, naturellement! répliqua-t-il en riant nerveusement.

Mais comme il voyait une détresse passer dans ses grands yeux d'enfant, il l'attira brusquement contre lui et la serra avec force dans ses bras.

—Restez-moi fidèle, Isabelle, écrivez-moi quelquefois. J'aurai besoin de vos encouragements pour réussir... et si je réussis, rien ne nous séparera plus!

—Rien, fit-elle à voix basse en fermant les yeux, comme si cette perspective de bonheur était trop belle pour qu'elle pût la regarder en face.

—Oui, répéta-t-il, c'est mon plus cher désir, maintenant.

Alors, pendant que la sirène, dans un nouvel appel, vibrat pour les retardataires, Isabelle, d'un élan, sans calculer davantage, se blottit contre lui, sa tête sur son épaule et sa main dans la sienne. Il n'eut qu'à refermer les bras sur elle pour une étreinte sauvage qu'il aurait voulu prolonger et rendre définitive.

Oubliant même qu'une foule les entourait, Talaine posait sa bouche avide sur le front pur, puis sur les lèvres pourpres tendues vers lui.

—Ma petite Isabelle... ma chérie... A moi pour toujours, alors?

—Oui... à vous pour toujours... à vous seul!

—C'est promis?

Par une délicatesse infinie, la jeune fille ne lui demandait aucun engagement en retour. Elle lui donnait son cœur sans conditions. Elle évitait même le mot mariage, ne voulant pas, si près d'une longue séparation, faire naître un désaccord. Cependant, elle savait bien qu'à son retour, les mêmes discussions reviendraient, car elle était de celles qui ne peuvent pas vivre en dehors des convenances.

Mais l'heure passait; le moment de se séparer était venu et une fois encore, ils s'étreignirent passionnément.

Pendant que le lourd bateau s'éloignait lentement du quai, Talaine jeta vers Isabelle ces ultimes recommandations:

—Ecrivez-moi, ne m'oubliez pas!

Pour toute réponse, du haut de la plate-forme des premières où elle avait pris place, elle lui envoya un baiser du bout des doigts.

Puis ce fut tout... bientôt le paquebot disparut derrière la jetée du Havre, et Talaine, désespéré comme il ne l'avait jamais été, se retrouva seul...

★ ★ ★

Quand la terre de France ne fut plus, au loin, qu'une petite ligne sombre perdue dans la brume, Isabelle cessa de pleurer. La séparation était cruelle, mais la jeune fille emportait au fond de l'âme une telle lueur irradiante, une foi si ardente, un espoir si confiant, qu'il lui parut déraisonnable de se lamenter plus longtemps, alors que la destinée, en lui donnant l'amour de Talaine, semblait la combler de ses dons.

Elle pensa, tout à coup, à Lyse Rolle qu'elle avait oubliée dans ce départ très mouvementé et elle la rejoignit.

—Oh! Lyse! qu'elle vilaine égoïste je fais! C'est seulement maintenant que je me souviens que vous existez.

La comédienne sourit.

—Ne vous excusez pas, petit amie, j'ai assisté à votre embarquement et constaté que votre amoureux avait su vous convaincre de sa sincérité.

—Ce n'est pas qu'il m'ait convaincue, avoua-t-elle. Mais c'était tellement dur de partir sans lui dire que je l'aimais aussi... Et puis, il venait de voyager une partie de la nuit, pour me voir, une dernière fois; je ne pouvais pas rester insensible!

—Après tout, vous avez peut-être bien fait de croire en lui; sait-on jamais ce qu'un homme pense, en pareil cas? Les plus fous ont leurs moments de sagesse, il peut avoir les siens! Vous voyez, ajouta-t-elle en riant, je suis très favorable à Talaine, maintenant que chaque tour d'hélice nous éloigne de lui.

Isabelle sourit:

—Vous le suspectez toujours de mauvaises intentions?

—Pas précisément! Ce n'est pas seulement de lui que je doute! C'est de la vie, surtout, que je me méfie! Si vous aviez dû rester en France, je serais terriblement inquiète désormais.

—Si j'étais restée, je ne lui aurais jamais avoué que je l'aimais, protesta l'orpheline.

—Ç'eût été plus raisonnable! Mais nous partons, tout est pour le mieux.

—Oui, approuva Isabelle.

Mais son ton pensif ne paraissait pas, cette fois, convaincu...

★ ★ ★

Des jours, des semaines, des mois ont passé.

La tournée triomphale d'Isabelle à travers l'Amérique méridionale est achevée et la jeune fille rentre en France, comblée de cadeaux, riche, célèbre déjà, mais toujours aussi simple, aussi pure, et, faut-il le dire, aussi naïvement confiante en l'homme à qui elle a donné sa parole.

Entre elle et lui, il y a guère eu de longues correspondances échangées. Tous les jours en route, de villes en villes ou de palaces en palaces, elle n'a pas eu le loisir d'écrire de longues lettres. D'ailleurs, profondément troublée de l'engagement qu'il a exigé d'elle, et ne voulant pas promettre plus que sa conscience ne lui permettrait de tenir, elle a évité le danger des correspondances détaillées qui laissent trop s'épancher le moi intime.

Des cartes postales fréquentes, envoyées de tous les pays visités, ont marqué son itinéraire et fourni les indications principales sur sa vie, les quelques lignes ajoutées sous le chapelet des dates successives, devant donner à l'ami lointain la preuve qu'il n'est pas oublié.

"Toujours à vous."

"Je me souviens."

"Ma pensée chemine à vos côtés... etc."

"Votre petite amie s'ennuie souvent de vous."

Et cent autres phrases qui ont maintenu le lien d'amour sans en marquer les extrêmes limites.

Une chose, pour débiter, avait embarrassé Isabelle: l'adresse exactement de la rue où Talaine habitait. Elle l'ignorait totalement et Lyse Rolle ne la connaissait pas davantage.

Comme elle ne pouvait faire passer ses lettres par le Lyrique, puisque Ravanot était fâché avec son ancien habitué, l'orpheline en usa autrement pour arriver jusqu'à lui. On se souvient que celui-ci était le fils du grand constructeur d'automobiles dont le monde entier connaissait la marque. La correspondance d'Isabelle fut donc expédiée au siège central des Usines Talaine, avec l'habituelle "prière de faire suivre", indiquée.

Il faut croire que cette adresse suffisait, car le destinataire ne jugea pas utile d'en préciser une autre.

Cette discrétion inquiéta même l'orpheline. Pourquoi le jeune homme lui laissait-il ignorer son adresse personnelle? Avait-il donc peur qu'elle ne connût son domicile? Cette crainte mit encore des doutes en son cerveau:

—Mon Dieu! quelle vie doit-il continuer à mener?

Pourtant, généreusement, elle se garda bien, dans sa correspondance, de laisser percer son inquiétude.

Nous ne croyons pas nécessaire de rapporter la teneur des réponses que fit l'amoureux à celle qu'il disait aimer. Ses lettres furent peut-être plus longues que les cartes d'Isabelle, mais elles ne diffèrent pas de celles que tous les hommes écrivent en pareil cas, et qui roulent toujours autour des mêmes recommandations:

"Ne m'oubliez pas, ma bien-aimée, et gardez-moi fidèlement votre foi..."

"Que ne puis-je dérober à tous votre beauté! Je voudrais que vos yeux ne regardent que moi, que tous vos sourires me soient réservés, que toutes vos pensées viennent me retrouver..."

"Je souffre atrocement de vous sentir si loin, ô ma précieuse amie; dites-moi que je n'ai rien à redouter de l'éloignement, ni de votre délicieuse mais involontaire coquetterie."

De pareilles phrases n'étaient propres qu'à attiser le feu et Isabelle s'apercevait — non sans inquiétude — qu'elle s'attachait de plus en plus à son lointain correspondant et que si, tout à coup, son amour lui avait fait défaut, elle eût été véritablement malheureuse.

Une remarque qu'elle fit au bout de quelques mois vint attiser le feu de son inquiétude.

Il lui semblait qu'à mesure que le temps s'écoulait, les lettres de Talaine s'espaciaient un peu.

Au début, il écrivait plusieurs fois par semaine. Bientôt elle n'eut plus qu'une lettre, tous les huit jours; puis, les nouvelles du jeune homme arrivèrent plus irrégulièrement; il s'en excusait d'ailleurs, se disant très occupé et un peu fatigué.

Elle s'étonnait qu'il ne précisât pas mieux quelles occupations le fatiguaient ainsi; mais, comme elle-même, très prise par ses déplacements continus et sa vie agitée, de ville en ville et de scènes en scènes, écrivait avec moins d'exactitude, elle n'osa pas se plaindre de son manque de zèle. D'ailleurs, sa correspondance courait souvent après elle, et quelquefois elle revoyait, en même temps, deux lettres de Talaine. Elle ne pouvait donc pas raisonnablement lui faire grief d'une irrégularité qui lui était souvent imputable.

Cependant, quand vint le moment du retour en France, elle s'aperçut qu'il y avait un grand mois qu'elle était sans nouvelles de Talaine.

Dans la fièvre des dernières semaines, parmi le bouleversement des départs précipités et des représentations multipliées pour terminer à temps le programme convenu, Isabelle ne s'était pas rendu

compte du passé. Maintenant qu'elle se retrouvait seule avec Lyse Rolle et qu'elle avait des loisirs pour classer ses papiers, l'orpheline constatait le retard à écrire du jeune homme.

Elle ne put s'empêcher d'en parler à Lyse.

—Une lettre s'égare facilement, répondit cette dernière qui ne voulait pas inquiéter sa compagne.

—Mais un mois... un grand mois sans le lire! Je trouve cela surprenant.

—Nous avons été un peu secoués ces derniers temps. A courir derrière nous, notre courrier a pu s'éparpiller.

—Peut-être, en effet! Je m'inquiète quand même... Heureusement, je serai bientôt fixée. Encore quinze jours et nous serons à Bordeaux.

—Pour plus de sécurité, télégraphiez à Talaine la date de notre retour.

—C'est ce que je me proposais.

Lyse Rolle ne disait pas toute sa pensée. Elle ne croyait pas que Talaine pût, si longtemps, rester fidèle au souvenir d'une femme éloignée de lui. Et elle estimait que le trop volage et trop léger jeune homme devait s'être facilement consolé du départ d'Isabelle.

Cependant, comme il n'était pas impossible que le bouillant millionnaire ne retombât amoureux de l'orpheline dès qu'il la reverrait, Lyse se gardait bien de faire naître l'inquiétude dans l'âme candide de sa compagne.

Elle ne put malheureusement pas lui éviter la grosse déception qu'elle redoutait à leur arrivée en France: Talaine n'était pas venu au débarquement et personne n'était là pour saluer le retour des deux femmes sur la terre française.

L'orpheline avait tant escompté la présence du jeune homme qu'elle fut peinée de ne pas le voir. Son chagrin redoubla quand, dans le courrier qu'on distribua aussitôt que le bateau toucha quai, elle ne trouva aucune lettre de l'absent.

Son retour en France s'annonçait mal; elle y vit un mauvais présage.

A Paris, elle n'eut pas une meilleure impression. Talaine ne donna pas davantage signe de vie. Et l'étrange silence de son amoureux commença à la désespérer.

Pendant que Lyse Rolle allait en Normandie embrasser sa mère et ses soeurs, la jeune chanteuse connut des heures de vide et de doutes douloureux devant le singulier mutisme et la non moins étrange abstention de celui en qui elle avait mis sa confiance... et trop légèrement peut-être.

Il lui était difficile de s'informer du jeune homme, puisqu'elle ignorait où celui-ci habitait. Discrètement, mais en vain, elle interrogea quelques anciennes camarades qu'elle s'était efforcée de croquer en route, dans cette intention. Elle ne savait rien! Il lui aurait fallu aller demander Henri Talaine aux usines de son père, mais il lui répugnait de tenter une telle démarche, comme si sa pudeur lui défendait de courir après un homme qui la délaissait. Pour la même raison, elle s'abstenait de lui écrire à nouveau. Par lettre et par dépêche, elle l'avait prévenu de son retour, c'était à lui de la rejoindre, à présent. S'il ne revenait pas, il ne restait à l'orpheline que la ressource de l'oublier...

Elle devait d'ailleurs s'occuper de ses affaires et de ses intérêts. Maintenant qu'elle était une artiste en vogue, des propositions flatteuses et alléchantes lui étaient faites.

★ ★ ★

Il avait été convenu avec la Direction de l'Opéra de Paris que la chanteuse, à son retour, prêterait gracieusement son concours à une représentation de gala en faveur des Orphelins du théâtre.

Tous les journaux parlaient de cette soirée de bienfaisance. Une publicité était organisée afin que toutes les places, dont le prix avait été triplé, fussent louées à l'avance. Ce gala s'annonçait comme un succès qui allait révéler officiellement à la capitale la merveilleuse artiste dont l'Amérique du Sud s'était enthousiasmée. Bref, les échos mentionnaient partout le nom d'Isabelle Fouquet; on donnait sa photo et son adresse; mais malgré ce tapage fait autour d'elle, l'orpheline ne voyait pas apparaître celui qu'elle eût voulu rencontrer entre tous.

Après la démoralisation des premiers jours, un dernier espoir lui restait; pour la surprendre ou pour une raison qui lui échappait, Talaine s'était fait invisible tous ses jours-ci, mais il apparaîtrait dans sa loge, le soir de la représentation à l'Opéra. Durant quelques jours, l'orpheline se renferma en cet espoir et ne vécut que dans cette pensée.

Hélas! il n'en fut rien.

Tout ce que Paris compte de personnalités en vue défila devant Isabelle, cette nuit-là, pour la féliciter et même l'inviter à de nombreuses fêtes, chacun voulant exhiber chez soi la nouvelle étoile. Mais dans tout ce flot d'invités et de flatteurs qui s'écraieraient dans sa loge ou sur son passage, la chanteuse ne vit pas apparaître celui qu'elle attendait.

Lyse Rolle, qui l'avait rejointe depuis la veille et qui l'assistait en cette cérémonie, était aussi surprise qu'elle-même et elle s'étonnait, véritablement, qu'à défaut d'un autre sentiment, le snobisme n'eût pas ramené Talaine auprès de la brillante cantatrice.

—C'est à n'y rien comprendre, répétait-elle.

—Je suis profondément déçue, avouait l'orpheline.

—Comment est-il possible que dans toutes ces fleurs, aucune ne porte le nom de votre ancien admirateur?

—Il aurait pu m'écrire, tout au moins! S'il a changé d'avis ou de sentiments, il devait correctement m'exprimer des regrets et prendre congé.

—Il aura eu un empêchement... je ne vois pas autre chose!

—A moins qu'il ne soit accaparé par une nouvelle passion! L'amour rend égoïste! On devient facilement négligent et impoli quand on file le parfait amour.

—Ne vous montez pas la tête: tout s'expliquera très naturellement; vous verrez.

Mais l'orpheline était trop déçue pour ne pas faire les pires suppositions. Elle se sentait triste à pleurer et elle aurait voulu être déjà rentrée chez elle pour pouvoir laisser couler ses larmes.

—Ce qui est étrange, reprit Lyse Rolle, c'est que personne ne sache ce que ce garçon est devenu: un homme comme lui ne disparaît pas sans laisser de traces. En allant voir vos anciennes camarades, je me suis discrètement informée de lui. Elles disent ne plus l'avoir revu depuis votre départ; ceci me paraît véritablement extraordinaire.

—Elle m'ont fait pareille réponse.

—D'un autre côté, j'ai interrogé Bonvoisin et Ruponchel, ils sont dans la plus complète ignorance du sort de votre ami.

—Ravanot le sait peut-être, remarqua tristement l'orpheline, mais il fronce le sourcil dès que l'on prononce le nom de Talaine, et quand j'ai osé le questionner sur ce dernier, il m'a répondu que je ferais mieux de me jeter à l'eau que de chercher à revoir un pareil personnage.

—Beau certificat de vertu qu'il décernait là à son ancien ami! Ils ont fait la noce ensemble autrefois et il ne sait que trop bien ce dont l'autre est capable. Tout de même, il serait plus généreux de sa part de ne pas en parler!

Isabelle soupira et garda le silence. Parbleu, elle savait bien que la mauvaise réputation de celui qu'elle aimait n'était que trop justifiée!

Lyse Rolle, la voyant songeuse, essaya de faire dévier sa pensée sur les difficultés rencontrées par elle à la recherche de l'absent.

—Croiriez-vous, mignonne, que je suis allée jusqu'au *Sunlight Bar* ainsi qu'au *Paradis des Musettes* et à l'abbaye de *Samos* chercher des nouvelles de Talaine. Les maîtres d'hôtel se souviennent de lui, naturellement; mais ils supposent qu'il voyage, car ils ne l'ont pas revu.

—Je trouve cela tout à fait singulier! reconnut encore Isabelle.

—Oh! vous savez, observa Lyse, Montmartre est un grand village qui ne s'occupe guère que de ceux qui le fréquentent. Il suffit qu'un homme change de quartier et hante les lieux de plaisir d'un autre coin de la capitale pour que, cessant d'appartenir à la Butte, on ne s'y occupe plus de lui. On oublie vite dans les cafés montmartrois qui sont surtout peuplés d'étrangers.

—Peut-être, mais c'est quand même étrange!

Cependant, autour d'Isabelle, des cen-

taines de personnes qui font partie du Tout-Paris, s'agitaient et venaient lui faire leur cour ou lui prodiguer de chaleureuses félicitations.

Elle devait sourire, remercier et encore sourire... Elle était l'héroïne de la soirée, la reine de la fête, celle dont on saluait l'apothéose au ciel de Paris. Elle ne pouvait se dérober.

Jamais succès ne fut plus amèrement payé. Jamais femme ne fut plus isolée qu'Isabelle au milieu de cette foule enthousiaste qui s'occupait d'elle, mais dont aucun visage ami ne venait varier l'indifférente banalité.

Sa tante, à qui elle avait envoyé un fauteuil et un programme, ne s'était pas dérangée...

Indifférence? Rancune?

Isabelle ne savait pas; mais elle se disait qu'en bonne justice, devant le succès d'un membre de la famille, sa tante aurait dû pardonner son départ clandestin.

Finalement, l'orpheline se demandait s'il existait, en dehors de Lyse, quelqu'un qui s'intéressât à elle sur la terre.

Aussi, ce fut avec une vraie joie qu'elle accueillit un couple de Brésiliens qu'elle avait rencontré à Rio-de-Janeiro, et qui vinrent la voir au dernier entracte.

Elle avait chanté chez eux, dans une soirée qu'ils avaient donnée en leur palace de Copacabana.

M. et Mme Da Silva étaient depuis quelques semaines dans la capitale, et se lassaient un peu de n'y connaître personne. Ayant, par hasard, lu le nom de la chanteuse dans un journal, ils étaient venus spécialement pour elle à l'Opéra, se réjouissant d'avance de renouveler connaissance avec elle.

Ils étaient très exubérants et témoignèrent à l'artiste un véritable plaisir de la retrouver à Paris.

De son côté, Isabelle fut heureuse de leur amicale présence, qui coupait ses réflexions démoralisantes.

Une amitié spontanée vaut souvent mieux qu'une affection hésitante ou restrictive. En l'absence de sa tante, Isabelle leur fut reconnaissante d'avoir tenu à la revoir, et elle accepta volontiers de dîner en leur compagnie après le spectacle. Quand elle les quitta, elle prit rendez-vous avec eux pour les rejoindre le lendemain. De fil en aiguille, ils se retrouvèrent tous les jours suivants.

Isabelle se pliait de bonne grâce aux fantaisies de Mme Da Silva qui éprouvait le besoin de courir tous les magasins et de commander des robes à tous les couturiers de la capitale. Elle fut aussi précieuse au mari qui rêvait de stations prolongées dans les musées ethnographiques et etcnologiques de Paris, dont sa femme ne voulait pas entendre parler, mais qui n'effrayèrent pas Isabelle, ce dont le Brésilien lui sut un gré infini.

Bref, quelques jours de ce régime accentuèrent tout à fait l'intimité de l'orpheline avec le couple américain. Ils étaient devenus des familiers au point que l'homme et la femme désignaient la jeune fille par son petit nom, et qu'ils avaient exigé d'elle qu'elle les nommât respectivement José et Rita.

C'est dans cet état d'esprit d'intimité que M. Da Silva demanda un jour à la jeune fille de l'accompagner dans une des maisons parisiennes de vente d'automobiles pour y acheter avec elle la voiture que sa femme désirait posséder, mais qu'elle lui laissait le soin de choisir.

—Justement, j'en ai envie d'une pour moi-même, acquiesça Isabelle, qui avait contracté en Amérique l'habitude de conduire.

Et c'est ainsi qu'ils partirent tous les deux, José et elle, un après-midi, pour un des nombreux stands d'automobiles de la capitale.

Isabelle, qui n'oubliait pas, malgré tout, son ancien amoureux, avait choisi comme but la maison d'expédition des voitures Talaine, située sur l'avenue des Champs-Élysées, et dont on vantait le merveilleux agencement du stand mis à la disposition des visiteurs.

Une pensée avait guidé la jeune fille dans ce choix; elle espérait, au cours des pourparlers d'achat, pouvoir s'informer du fils de l'industriel.

Isabelle s'était cuirassée d'avance contre toute mauvaise surprise, car elle était persuadée qu'on lui apprendrait le mariage d'Henri... Après toutes sortes de réflexions, elle avait fini par admettre

qu'il n'y avait qu'un mariage qui pût expliquer l'attitude de l'infidèle. Elle arriva donc assez crânement dans l'immense hall, où plus de trois cents voitures de tous genres étaient exposées aux yeux du public.

C'était merveilleusement agencé et d'un luxe véritablement imposant. Par une rampe lumineuse, bordée de fleurs et d'arbustes, comme si l'on se fût trouvé dans un parc féérique, on montait aux étages supérieures où la même variété de véhicules s'entassaient.

Le vendeur qui les reçut s'attacha, tout de suite, à eux. Il avait compris que c'étaient des acheteurs sérieux, et il les promena inlassablement d'une auto à l'autre.

M. Da Silva ne regardait pas au prix, mais il voulait une voiture bien carrossée, bien suspendue et pourvue de tout le luxe moderne. Isabelle, au contraire, était décidée à se contenter d'un cabriolet de série, sobre mais de couleur flatteuse, et surtout d'un prix modéré, en rapport avec sa fortune récemment gagnée, trop légère encore pour lui permettre de coûteuses folies.

Ils venaient d'arriver au premier étage, pour y admirer une splendide quarante-chevaux dont le vendeur disait merveilleux, quand Isabelle sursauta, comme sous un coup de fouet.

Là-bas, au fond du stand, sortant d'un bureau vitré, un groupe venait d'apparaître: un grand vieillard, une jeune fille et... Henri Talaine!

Celui-ci, nu-tête, comme s'il était chez lui, était, selon son habitude, d'une suprême élégance.

La main dans la poche de son pantalon, il souriait, l'air infiniment à l'aise et satisfait.

Marchant entre les deux personnes qui l'accompagnaient, il donnait l'impression d'une intimité assez grande avec eux, surtout vis-à-vis de la jeune fille dont, à un moment, il saisit familièrement le bras.

Isabelle était d'abord devenue rouge de surprise. Puis, sous l'émotion qui lui coupait le souffle, elle se décolorait peu à peu.

M. Da Silva ne s'était pas aperçu de l'incident, tant il était occupé à admirer la magnifique conduite intérieure qu'on lui montrait. Mais le groupe des deux hommes et de la jeune fille s'avantagait dans leur direction. Pour gagner le rez-de-chaussée et descendre l'ingénieuse rampe fleurie, ils devaient passer devant les deux visiteurs.

Isabelle eut soudain l'angoisse d'être reconnue et le besoin instinctif de ne pas être aperçue tout de suite par Talaine.

Le mouvement qui la jeta derrière l'une des voitures exposées fut plus instinctif que réfléchi, mais il amena le résultat cherché. Le fils de l'industriel passa devant elle sans la remarquer, en se contentant discrètement d'examiner, d'un coup d'oeil rapide, l'acheteur riche que personnifiait M. Da Silva.

Derrière eux, le coeur battant à grands coups précipités, Isabelle, très pâle, se redressait et suivait des yeux le groupe qui maintenant s'éloignait vers la sortie.

Elle avait cru défaillir. Elle dut même se cramponner à la carrosserie d'une voiture quand elle vit Talaine, à la porte du stand, attirer l'inconnue dans ses bras et l'embrasser tendrement.

La jeune fille était jolie, très distinguée, et si riieuse, qu'espièglement elle noua son bras au cou du jeune homme et lui murmura, dans un éclat de rire, quelques mots à l'oreille. Cette vue bouleversa totalement l'orpheline, qui, à demi affalée sur une aile de l'auto, vécut en quelques instants une véritable agonie. Tout s'éclaircit pour elle subitement. Celui que, dans son âme ingénue, elle nommait son fiancé, était allé vers de nouvelles amours. Loïn des yeux, loïn du coeur: un homme comme lui ne pouvait pas, un an durant, se souvenir d'une femme qu'il n'avait pas possédée.

Quelques minutes passèrent. Talaine avait reconduit jusqu'au bord de l'avenue, puis mis en voiture, ses deux compagnons.

À travers le brouillard de ses yeux défaillants, Isabelle vit la jeune femme envoyer du bout des doigts un dernier baiser au jeune homme pendant que celui-ci, discrètement, agitait la main dans sa direction.

Sa mère savait qu'il la soulagerait

Elle donne le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham à sa fille qui en retire de bons effets.



"Pour me régler, ma mère m'a donné le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, avant mon mariage. J'en ai pris avant et après la naissance de mon bébé, et il m'a fortifiée. Le bébé a maintenant dix mois, gros et gras. Je répondrai, avec plaisir, aux lettres demandant des renseignements sur ce remède, car je le recommande aux femmes faibles."—MME FRED PIGEON, R. R. No. 2, s/d Wm. Séguin, Maxville, Ontario.

Ce remède doit être bon, puisque 98 sur 100 femmes disent: "Il m'a fait du bien." Achetez-en une bouteille aujourd'hui. Il vous fera du bien, à vous aussi.

Nouvelle Edition
plus complète

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police. Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 illustrations

PRIX: \$1.25. En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU
S.-VINCENT DE PAUL (Co. Laval)
QUEBEC, CANADA

Ne manquez pas d'acheter

Le Samedi

Magazine National des Canadiens

En vente partout 10 sous



Cette vue lui rappela son départ au Havre; elle avait eu le même geste d'amour, il avait fait le même signe de la main...

Maintenant, ses visiteurs étaient partis, et Talaine, de son pas mesuré, rentrait tranquillement dans le stand, sans présager le drame qui l'attendait là-haut.

Il eut un regard d'inspection vers les voitures exposées, une oreille tendue dans la direction d'un vendeur qui expliquait quelque chose à un gros monsieur à visage d'apoplectique, puis, sans se presser, il prit la direction de la rampe fleurie, vers le précieux acheteur qu'il avait deviné au passage.

Isabelle comprit qu'il venait vers eux, pour les croiser, ou mieux pour surenchérir sur les paroles de leur vendeur. Si invraisemblable que cela lui parût, elle devinait que Talaine devait diriger l'importante exposition de vente de son père.

Alors, elle se dressa, dominant avec fermeté l'émotion qui l'avait saisie. Elle ne voulait pas que la vanité du jeune homme pût se repaître de la peine qu'il lui causait.

Elle se rappelait le conseil donné dix-huit mois auparavant par une vieille camarade du Lyrique:

"Il faut leur rire au nez à ces beaux parleurs! Nos larmes leur font faire la roue..."

D'un bond, elle rejoignit M. Da Silva et, comme elle sentait encore la faiblesse de ses jambes, elle passa familièrement son bras sous le sien pour s'y appuyer.

Flatté du geste de confiance, il tourna la tête vers elle et lui sourit.

—Qu'en pensez-vous, Bella?... Cette voiture me paraît très bien convenir.

—Elle est fort belle, répondit l'orpheline, qui ne l'avait pas regardée, mais qui sentait Talaine derrière eux.

—La couleur vous plaît réellement? Convient-il que nous l'arrêtons?

A ce moment, elle devina que le jeune homme l'avait reconnue. Bien qu'elle n'eût pas encore levé les yeux sur lui, une sorte de magnétisme lui révélait l'état de stupéfaction de son ancien ami.

—La couleur me plaît; cette voiture paraît confortable, affirma-t-elle d'une voix qui lui parut venir des profondeurs d'un abîme.

Comprenant qu'il lui fallait secouer son émoi et réagir, si elle ne voulait pas avoir une crise de nerfs ou éclater en sanglots devant tous, elle se raidit et eut le courage de quitter le bras de M. Da Silva pour aller vers la voiture.

—José, s'écria-t-elle fébrilement; avez-vous songé à essayer les sièges?... rien n'est plus désagréable que des ressorts trop souples ou trop mous!

—Oh! ceux-ci sont confortables, mademoiselle, s'empressa d'affirmer le vendeur, que la présence du patron stimulait.

Ce dernier, cependant, eût été incapable en ce moment de lui faire une observation bonne ou mauvaise.

Ses yeux stupéfaits considéraient Isabelle, puis son compagnon, pour revenir vers la chanteuse.

Il était blême et complètement hors d'état de prononcer un mot. La présence inattendue, en ce lieu, de l'orpheline lui paraissait une chose invraisemblable qui tenait du délire.

Il dut se mordre les lèvres jusqu'au sang, pour garder son calme apparent et ne pas s'élançer vers Isabelle. Son visage décomposé avait des contractions douloureuses, pendant qu'il regardait agir l'orpheline.

Isabelle avait grimpé dans l'intérieur de l'auto et, avec une gaîté exagérée, s'était assise sur le siège le plus éloigné, en affectant de ne pas le voir. Et cependant, une seconde, elle ferma les yeux, en pensant qu'il serait bon de se laisser aller, la tête renversée sur le capitonnage, les membres las, sans penser, sans agir, pour donner à ses nerfs ébranlés la latitude de recouvrer leur équilibre.

Mais elle domina ce besoin qui était une faiblesse; l'orgueil la maintint fermée sur son siège, il ne fallait pas que celui qui en aimait une autre pût se glorifier de sa peine!

Même, elle appela son compagnon, et sa voix fut comme un éclat de gaîté:

—José, montez auprès de moi! Vous allez voir combien ce capitonnage est moelleux.

Le Brésilien obéit. Ce caprice de la jeune fille l'amusait et, avec la simplici-

té déconcertante des étrangers, il s'installa posément à ses côtés.

En route, Juca! lança Isabelle, qui eut le courage de rire de cet ordre donné à un chauffeur imaginaire.

Ce fut à ce moment seulement que, volontairement, ses yeux croisèrent en éclair ceux d'Henri Talaine.

Le regard sombre et dur de celui-ci eût figé le rire sur des lèvres plus hardies que celles de l'orpheline, si celle-ci, exaspérée par la vue de Talaine embrassant une autre femme, n'avait pas été dans une disposition d'esprit susceptible de braver tous les courroux. Elle continua de rire... un rire agaçant qui semblait une provocation alors qu'il n'était qu'un sanglot déguisé et prolongé.

—En route! en avant pour le bonheur! ajouta-t-elle, excitée par l'expression tragique de son volage ami.

—Décidément, cette voiture me plaît! déclara M. Da Silva en se retrouvant devant l'auto.

Il dégagea la portière de la voiture pour permettre à Isabelle de descendre. A ce moment, Talaine, qui, jusqu'alors, n'avait pas fait un mouvement, ni esquissé un geste, s'avança vers l'orpheline qui, glissant sur les sièges, atteignait le marchepied.

Il tendit la main vers la sienne pour lui faciliter le mouvement.

Très calme en apparence, souriant même avec un beau regard de défi, l'orpheline mit sa main vaillamment dans celle qu'il lui tendait...

Talaine ne l'avait pas quittée des yeux, et son regard halluciné semblait celui d'un fauve guettant sa victime.

Le sourire de la chanteuse parut déchaîner en lui tout un drame.

Son âme fut celle d'un tortionnaire et il serra à les briser les doigts fragiles qui s'abandonnaient à lui.

Un cri de douleur s'échappa des lèvres blêmes de l'orpheline; son sourire s'était changé en une affreuse grimace de souffrance.

L'homme exaspéré vit avec délices se remplir de larmes les yeux soudain angoissés de celle qui le bravait.

Et, pendant que M. Da Silva, qui n'avait rien remarqué, tournait le dos et s'entretenait avec son vendeur, Talaine penché vers la jeune fille lui demandait d'une voix basse, méconnaissable:

—Depuis quand êtes-vous à Paris?

—Trois semaines, répondit-elle, incapable d'échapper à ce regard impératif qui s'incrustait en elle pour y chercher la vérité.

—Et je ne le savais pas!

—Je vous ai écrit...

—Mensonge!

—Oh!

Sa lèvre altière marqua du dédain pour celui qui osait l'accuser.

—A quoi bon m'interroger si vous ne me croyez pas?

—Non je ne vous crois pas, car cet homme... Cet homme! qu'est-ce qu'il fait près de vous?

Sa main s'abattit sur le bras de la jeune fille et, à travers la crêpe georgette de sa robe, celle-ci sentit les doigts masculins s'agripper et tordre nerveusement sa chair.

Sous l'effroyable douleur, ses joues se décolorèrent, elle leva vers le jeune homme des yeux affolés qui imploraient pitié. En même temps qu'elle se contractait de souffrance, elle comprenait que celui-ci venait de prendre M. Da Silva pour son ami ou son mari.

Que ce fût jalousie instinctive ou vanité blessée, Talaine, qui avait cessé de lui écrire, Talaine que, tout à l'heure elle avait vu embrassant et étreignant une autre femme, Talaine n'admettait pas que celle qui s'était promise à lui pût se reprendre et s'engager ailleurs...

Qu'il fût infidèle ou volage, qu'il changeât sans cesse de maîtresses et rejetât avec insouciance celles qui avaient cessé de lui plaire, devait lui paraître tout naturel, pensait Isabelle; mais qu'une femme se permit d'en agir pareillement avec lui, cela il ne l'admettait pas, et sa vanité masculine, ne pouvant l'accepter, s'en exaspérait jusqu'au paroxysme.

Tout cela, elle le comprit en une seconde, pendant que sa chair torturée défaillait sous l'étreinte sauvage du tortionnaire.

—Eh bien oui! cet homme est mon ami! jeta-t-elle dans un cri de revanche

qui fit sursauter le jeune homme et desserrer ses doigts.

Alors, instinctivement, pour le faire souffrir en même temps que pour se mettre à l'abri d'une nouvelle agression, l'orpheline rejoignit vivement M. Da Silva et se cramponna à son bras.

Elle était verte d'émoi et de mal physique. Mais sa rancune déçue ne fléchissait pas. Elle voulait rendre coup pour coup; et maintenant qu'elle était sous la protection du mari de Rita, elle osa, du regard, braver le courroux du vindicatif millionnaire.

Talaine se contenta de faire peser sur elle son regard de folie. Il ne comprenait pas, il ne pouvait pas comprendre comment elle était là devant lui, au bras d'un autre.

Les dernières cartes de la jeune fille étaient affectueuses et ne faisaient rien prévoir. Pourquoi était-elle revenue en France sans qu'il en fût avisé? Quel est cet homme qui l'accompagnait? Son mari ou...?

Il porta ses deux poings crispés à son front, là où, soudain, son crâne lui faisait tant de mal. C'était inconcevable ce qui lui arrivait! Il ne se rendait compte vraiment que d'une chose: Isabelle était avec un autre et le bravait!

Il eut envie de se jeter sur elle et de l'arracher des bras protecteurs auxquels elle s'accrochait!

Son expérience des femmes, instinctivement, car il était incapable d'une réelle réflexion, lui conseilla une autre tactique. Parmi les fauves, l'homme se révélait, félin, bien que son réflexe masculin eût souhaité d'aveugles violences.

Redressé, désinvolte, un sourire stéréotypé aux lèvres, il vint à M. Da Silva et lui adressa la parole de ce ton supérieur et persuasif qu'il savait prendre en certaines circonstances, quand il avait besoin de faire prévaloir sa volonté.

—Cette voiture est très belle, monsieur, et je vous conseille de la choisir de préférence à toute autre... je ne pense pas que vous puissiez trouver mieux.

Jamais il n'avait mis tant de charme convaincant dans sa voix, et Isabelle médusée le regardait.

—Je la prends, décida le Brésilien, que l'allure hautaine de son interlocuteur séduisait.

Et, se tournant galamment vers Isabelle, M. Da Silva s'informait:

—C'est bien votre avis, ma chère amie? Vous qui en avez parlé avec Rita, vous êtes meilleur juge que moi...

—C'est tout à fait ce qu'il vous faut, fit-elle comme en un rêve.

Le Brésilien paraissait ravi de son approbation.

—Eh bien, c'est entendu, j'achète cette voiture... Mais vous, Isabelle, continuait-il avec empressement, avez-vous choisi la vôtre?

—Je verrai... je ne suis pas encore fixée sur ce que je désire...

—Madame voulait acheter également une voiture, expliqua le vendeur à Talaine, dont le regard interrogeait.

—Pour Madame, s'écria celui-ci. Oh! nous avons fait des prodiges pour les femmes! Voulez-vous me permettre de vous conseiller, madame?

Jamais il n'avait été aussi aimable avec des clients! Malgré la lueur tranchante de son regard d'acier qui ne désarmait pas, il mettait une caresse dans sa voix en s'adressant à la jeune fille:

—Tenez, cette voiture claire, là-bas, entre deux autos grises... acceptez de l'examiner... une pure merveille... Voyez: le capitonnage de broché rose est choisi pour faire ressortir la beauté d'une femme... Et la discrétion des garnitures en argent, la profusion de la lumière épanouie!... Tout est calculé pour mettre en valeur la grâce et la toilette d'une Parisienne. Approchez, madame, je vous en prie: vous verrez que vous ne pouvez souhaiter plus merveilleux écrin.

Sa voix chaude roulait des saveurs insitées qui bouleversèrent la jeune fille.

Pour le suivre au milieu des véhicules, elle avait dû quitter le bras protecteur de M. Da Silva, qui marchait derrière elle, très intéressé par toutes ces formes d'autos qu'il côtoyait, et devant chacune desquelles il aurait voulu s'arrêter.

Talaine, dans une sorte d'extase douloureuse, la regardait venir vers lui. Il remarqua, tout à coup, qu'elle tenait contre sa poitrine, avec sa main valide, celle qu'il avait si nerveusement meurtrie.

Le geste enfantin souleva son remords de l'avoir blessée, en même temps que sa rage intime trouvait qu'il serait bon, pour sa déception d'amoureux, de pouvoir la faire souffrir davantage.

—Ah! la battre, la battre, jusqu'à ce qu'elle demandât grâce et tombât dans ses bras, conquise et repentie...

Tout son émotion intime délirait dans ce besoin raffiné de violences qui semble réveiller dans l'homme d'ancestrales vengeances animales.

Tourné vers la voiture, il la lui désignait et, parce que M. Da Silva ne les regardait pas, il prit d'autorité la petite main endolorie qu'elle ne voulait pas lui abandonner et qu'elle défendait avec de petits cris plaintifs et douloureux.

Doucement, il frôla les doigts violacés. Puis, avec délicatesse, il en fit jouer les articulations.

Maintenant contre lui le membre blessé, il leva des yeux profondément graves vers le visage attentif qui semblait redouter ses réactions.

—Ah! pourquoi ne m'avez-vous pas attendu? Pourquoi avez-vous fait cela?

Elle déroba ses yeux qui l'eussent trahie, aux regards hallucinés dont il l'enveloppait.

—Il me semble que je deviens fou devant cette déception!

Le soupir profond qui ponctua ses paroles parut contenir, pour Isabelle, toutes les désespérances, et il lui fallut se raidir et évoquer la grâce souriante de l'inconnue entrevue au bras de Talaine, pour qu'elle ne s'abandonnât pas à son émotion et n'avouât pas tout de suite la vérité.

Cessant de contempler le petit visage qui s'obstinait à demeurer rigide, les yeux de Talaine revinrent se poser sur la main bleue qu'il n'avait pas quittée.

Un coup d'oeil de côté lui montra M. Da Silva encore loin. Alors, il s'inclina brusquement, les yeux clos pour mieux savourer la caresse acceptée, puisque la main ne se dérobait pas, et il baisa l'un après l'autre les petits doigts blessés qui frémissaient sous ses lèvres. Mais il vit là, à son doigt, la petite bague trouvée dans le gîte et dont elle ne s'était jamais séparée.

Un émoi fugitif altéra son visage.

—Vous la portez toujours, fit-il en faisant tourner l'anneau autour du doigt fragile comme s'il voulait le retirer.

—J'y tiens, puisqu'elle me vient de Lyse, répondit-elle en pliant son annulaire pour maintenir la bague en place.

—Mais si c'était moi qui vous l'avais choisie?

Elle eut une courte hésitation durant laquelle ses lèvres avivées de rouges tremblèrent d'émoi.

—Est-ce que vous auriez gardé quelque chose venant de moi, vous? fit-elle bourrue, pour toute réponse.

—Peut-être...

Il tira son portefeuille de la poche intérieure de son veston et, l'ouvrant, il lui présenta le billet de mille francs tout froissé qu'elle lui avait jeté un jour à la figure.

—Constatez...

Ce fut au tour du visage d'Isabelle de marquer une émotion.

Ses yeux angoissés se levèrent sur le regard anxieux de son compagnon et, pendant quelques secondes, tout un drame se joua dans leurs prunelles éperdues.

Ils se séparèrent juste comme le Brésilien arrivait auprès d'eux.

—Vous avez raison de prendre cette voiture, madame, disait Talaine, en recouvrant sa présence d'esprit. Demain, je vous en montrerai le fonctionnement. N'oubliez pas que nos autos diffèrent un peu de celles dont vous avez l'habitude en Amérique... Mais je vous mettrai au courant, et vous pourrez conduire ensuite en toute sécurité. Nous prendrons demain votre première leçon.

Elle se taisait, n'ayant compris qu'une chose, c'est qu'il voulait la revoir le lendemain.

—Très chic, ce cabriolet! observa M. Da Silva. Vous avez du goût, Isabelle! Cette voiture est un enchantement. Combien coûte-t-elle?

—Cent cinquante mille francs, précisa le vendeur.

Le Brésilien ne sourcilla pas, et pour cause.

—Elle les vaut, affirma-t-il.

Mais Isabelle, malgré son trouble, entendit le chiffre et s'affara un peu. Elle ne pouvait se permettre un tel achat.

—Oh! C'est cher. C'est trop cher... Je ne voulais qu'une petite voiture de série, un rien... pour me permettre quelques déplacements...

—Cette voiture semble avoir été aménagée pour vous, madame, répliqua Talaine d'une voix dont il s'efforçait de dominer l'intonation douloureuse. Voici six semaines qu'elle attend... celle qui doit la conduire... Croyez-moi, c'est celle que vous devez choisir... elle a été construite sur mes indications et, réellement, on dirait que j'ai pensé à vous en la commandant.

La voix de l'homme se voila en prononçant ces derniers mots. Malgré son empire sur lui-même, cette situation qui le replaçait en face d'Isabelle devant un homme qu'il prenait pour son mari, avait quelque chose de cruel qu'il n'arrivait pas à dominer.

Ce fut M. Da Silva qui, sans s'en rendre compte, permit aux deux amoureux de reprendre leurs esprits.

Ne comprenant rien au mutisme d'Isabelle, il entreprit de lui démontrer qu'elle avait tort d'hésiter à prendre un aussi joli véhicule.

—Monsieur a raison, insista-t-il. Cette auto vaut son prix. Elle est faite pour satisfaire l'amour-propre d'une femme.

L'orpheline, que les dernières insinuations de Talaine avaient profondément troublée, n'avait pas le sang-froid voulu pour débattre une telle affaire.

—C'est le prix, balbutia-t-elle, pour dire quelque chose.

—Ah! le prix!

—Cette exclamation du jeune homme semblait dire que cette question d'argent était bien misérable et bien secondaire, en face du drame atroce qui bouleversait leurs existences. Comment pouvait-elle la soulever, alors qu'il venait de lui faire comprendre que cette voiture avait été construite avec amour, pour elle?

Et Isabelle, plus émue et plus convaincue qu'elle ne voulait le laisser paraître, n'insista plus. Un vertige l'envahissait qui lui faisait oublier tout ce qui n'était pas son amour, et les heures de cauchemar qu'elle vivait depuis quelques jours.

Le prix? Eh bien, elle le paierait, le prix! Est-ce qu'elle n'aurait pas donné tout l'argent qu'elle avait gagné pour pouvoir croire en Talaine? pour ne pas l'avoir vu auprès d'une autre femme?

Lentement, les quatre personnages revinrent sur leurs pas. M. Da Silva paya tout de suite le prix de son auto, qu'il voulait pouvoir faire prendre dès le lendemain.

Comme le vendeur demandait s'il versait des arrhes sur la voiture retenue par Isabelle, Talaine voulut intervenir, mais M. Da Silva, qui tenait son carnet de chèques à la main, libella tout de suite un billet de dix mille francs.

—Isabelle, prévint-il, j'ai versé un acompte de cinq contos sur votre voiture.

Elle allait répondre, quand elle remarqua le regard soudain haineux dont le fils de l'industriel enveloppait l'Américain.

Cet argent versé pour Isabelle, par un autre, à propos d'une voiture qu'il avait lui-même fait construire pour la jeune fille, était du vitriol sur l'âme ulcérée du jeune homme.

En cet instant, celui-ci comprenait qu'un homme fût capable de tuer ou de torturer, et Isabelle, qui avait surpris l'éclat homicide de ses yeux, s'effraya d'avoir permis d'éclore à une telle hostilité.

Instinctivement elle se jeta entre les deux hommes pour les séparer, bien que l'un ne se doutât de rien, et que l'autre n'eût pas eu un geste de provocation.

—C'est entendu, intervint-elle très vite; demain, je viendrai prendre ma première leçon de conduite, car je crois qu'il me faut un permis en France.

Son regard eut du mal à rencontrer celui de Talaine, qui demeurait rivé sur l'homme qu'il prenait pour son rival.

—A demain, dans la matinée, insista-t-elle en avançant le bras pour attirer son attention.

Il tressaillit et se tourna vers elle. Dans ses prunelles d'acier, la flamme haineuse brillait encore.

—A demain, répéta-t-il durement, sous l'empire d'autres pensées.

Elle lui souriait... leurs yeux se pénétrèrent.

Et ce fut ce sourire très doux et ce regard d'amour dont il fut pénétré, qui fit s'éteindre enfin la lueur mauvaise et meurtrière.

♦ ♦ ♦

Après une nuit blanche entièrement passée à ressasser tous les événements du jour précédent, Isabelle alla au rendez-vous fixé la veille, avec Talaine.

Vingt fois, elle avait eu la tentation d'envoyer un pneumatique décommandant sa visite, mais la peur que le jeune homme, par bravade ou par amour-propre exagéré, ne commît quelque acte regrettable, vis-à-vis d'elle ou vis-à-vis du Brésilien, la détermina à l'explication nécessaire entre eux.

D'ailleurs, elle ne comprenait pas elle-même la conduite de Talaine. Elle lui avait écrit pour le prévenir, et il semblait n'avoir rien reçu, ne pas être au courant de son arrivée en France.

Avait-il donc aussi ignoré le gala de l'Opéra?

C'était invraisemblable!

Enfin, si, cependant, elle acceptait cette double ignorance, existait-il une raison à son attitude affectueuse envers une femme qui se suspendait à son cou et lui envoyait des baisers?

D'un autre côté, elle ne pouvait nier qu'il eût été ému en l'apercevant. Véritablement, il avait été bouleversé! Impossible également de contester sa jalousie, ni sa colère exaspérée dont elle portait encore des traces visibles sur le bras et sur la main; ni l'amour qui rayonnait en lui et dont elle n'osait pas désavouer les troublantes manifestations... Ce baiser sur ses doigts malades... ces regards qui distillaient d'aussi passionnants reproches... ce bouleversement intime qui trouvait en elle un écho... Était-il donc admissible que tout cela ne fut comédie et mensonge?

Ou bien fallait-il admettre qu'un homme fût capable d'aimer plusieurs femmes à la fois?

Cette dernière supposition avait quelque chose de si importun, qu'elle lui en était profondément désagréable. Isabelle avait déjà entendu soutenir de pareilles théories, mais, dans son âme exclusive, elle n'en admettait pas la possibilité.

Elle concluait donc qu'elle devait chercher la vérité et ne pas permettre à un doute ou à une équivoque de s'installer sournoisement entre elle et celui qu'elle aimait. S'il y avait quelque part une tare cachée qui dût la blesser à vif dans son âme confiante, elle débriderait largement la plaie pour pouvoir mieux la cicatrifier.

S'il y avait un autre amour dans la vie de Talaine, s'il était engagé avec une autre femme et qu'il fût incapable de lui donner la seule place qu'elle pût accepter de lui, elle romprait bravement et définitivement, comme il convenait de faire à une jeune fille honnête, dût-elle en mourir de chagrin ou rester à jamais blessée de son rêve brisé.

Quoi qu'il en fût, elle agirait en toute connaissance de cause et sans laisser rien au hasard.

Quand elle arriva au stand des Champs-Élysées, ce fut son vendeur de la veille qui la reçut.

On lui avait donné des ordres la concernant:—

—Si Madame veut me suivre... une voiture attend Madame au garage.

—Qui donc va me donner cette première leçon?

—M. Talaine en personne, bien certainement.

Elle avait un tel désir de connaître la vie privée de ce dernier que ce fut plus fort qu'elle d'interroger le vendeur:—

—Je crois avoir eu le plaisir de rencontrer Mme Talaine chez des amies. Ce monsieur est son mari, n'est-ce pas?

—Oh! non, madame. M. Henri n'est pas marié. Madame ne peut connaître que sa mère.

—Ah vraiment!... Il me semblait! Après tout, ce n'était peut-être que sa fiancée.

—Cela est possible!

Elle crut défaillir.

—Il est fiancé, n'est-ce pas? insista-t-elle.

—On le dit... ce n'est pas officiel, mais enfin, il doit en être question... c'est sans

doute la raison qui a décidé M. Talaine à créer ce stand.

—Sa future famille exigeait qu'il ait une occupation?

—Probablement.

Elle ne posa plus de questions. Elle en savait assez maintenant pour pouvoir résister à toutes les ensorcelantes déclarations de son fidèle soupirant.

Celui-ci l'attendait en fumant une cigarette sur le seuil du garage. Isabelle, avec un serrement de cœur inexprimable, remarqua, en marchant vers lui, son élégance et son indiscutable distinction. Bien que ce fût elle qu'il attendit, elle pensa que c'était pour une autre qu'il se mettait habituellement en frais... une autre qui posséderait toute sa vie ce compagnon si raffiné et si joli garçon.

Un gros soupir gonfla la poitrine féminine.

Isabelle avait beau être une véritable artiste à présent, riche, même, elle se disait que, pour Talaine, elle serait toujours la petite choriste, en robe de laine noire, d'un humble théâtre de quartier. Elle était celle que l'on aime peut-être; celle qu'on désire et qu'on choisit pour amie... elle ne serait jamais celle qu'on épouse.

Ces pensées traversèrent vertigineusement son esprit...

—Depuis deux jours, j'hésite à signer ce contrat qu'on m'offre aux États-Unis; pourquoi tergiverser pareillement? Ce soir, décida-t-elle, j'envoie mon adhésion.

Elle était de nouveau démoralisée...

Dès que Talaine l'aperçut, il jeta sa cigarette et vint vers elle avec cette grande correction qu'il affectait vis-à-vis de toutes les femmes, et qui était une de ses plus grandes séductions.

—Si vous aviez manqué ce rendez-vous, j'aurais fait un malheur, lui dit-il comme parole de bienvenue.

Il avait un regard de folie, montrant que, lui aussi, depuis la veille, avait dû ruminer plus de pensées désagréables que bienfaisantes.

Il l'aida à s'installer dans la longue auto bleue dont il usait habituellement; puis ils partirent dans la direction de l'Etoile.

C'était lui qui avait pris le volant.

—Vous pourrez conduire, si cela vous agré, dès que nous serons en dehors de l'agglomération parisienne.

—Où allons-nous?

—N'importe où; je m'en fiche. Je souhaite que cette sortie soit la dernière et que nous n'en revenions ni l'un ni l'autre!

—Oh! voyons, protesta-t-elle avec un sourire triste devant son exagération. Ne dites pas une chose pareille.

Il ne répondit pas. Les yeux fixés sur la route devant lui, il se mordait les lèvres, accélérant la vitesse de la voiture.

—Ah! vous! fit-il au bout d'un moment. Vous pouvez vous vanter d'avoir bouleversé mon existence! Mais ne croyez pas que ça va se passer comme ça: on ne se moque pas impunément de moi!

La menace ne troubla pas Isabelle. Elle savait bien qu'elle n'avait rien à se reprocher.

—Une femme en qui j'avais confiance! continuait-il. Une femme que je plaçais au-dessus de toutes les autres, sur un piédestal si haut que j'acceptais même qu'elle me trouvât indigne de la mériter! Et cette femme-là n'était qu'une cabotine, désireuse de briller aux chandelles, et en quête du mariage riche qui la tirerait de sa situation...

—Dites donc, continuez, vous!

Il ne s'en privait pas.

—Cette femme-là m'a roulé comme la première fille venue. Sa petite robe noire qui me bouleversait si fort n'était qu'un travesti pour attirer l'imbécile pitié de celui qui la prendrait au sérieux... Et moi qui connaissais la rouerie des femmes et les ressources inépuisables de leur imagination inventive, j'ai cru en cette petite robe noire, en ce petit col blanc, en ce regard d'ange, en cette voix innocente, en cette enfant fragile qui s'en allait à pied, dans la nuit, sous la pluie, en serrant contre elle un insuffisant manteau, alors que je lui offrais un bien-être qu'elle repoussait et une fortune qu'elle paraissait mépriser. Oui, j'ai cru en tout ça, qui n'était que mensonge. J'ai rêvé posséder cette pureté à mes côtés... Pour toujours vivre tranquillement auprès d'une femme propre... Et je me suis fait rouler comme un débutant, moi, Henri

N'ENDUREZ PAS

une

VILAINE PEAU

Fruit-a-tives redonnent la fraîcheur



"J'étais épuisée et insouciante. Je me sentais tout le temps irritée. Ma figure faisait peine à voir à cause des boutons et des éruptions. J'avais honte de rencontrer les gens. 'Fruit-a-tives' furent justement ce qu'il me fallait. En moins de deux mois ma peau s'éclaircit, je me débarrassai d'une constipation opiniâtre et je me sentis pleine d'entrain."

Fruit-a-tives... aux pharmacies

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil.



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convaincant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont:

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.
Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

Coupon d'Abonnement

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Vom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, Prop.
975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Talaine, qu'aucune femme n'avait su asservir et qui avait résisté à toutes leurs simagrées!...

Il venait de donner un brusque coup de volant, et la voiture avait fait une dangereuse embardée.

—Vous allez nous tuer sans raison, observa Isabelle, que les reproches du jeune homme continuaient à laisser insensible.

L'effet de cette voix tranquille, après la violence de ses imprécations, augmenta encore, s'il est possible, l'exportation du millionnaire.

—Tant mieux, si nous nous démolissons ensemble! Votre Américain pourra s'attendrir sur notre triste sort, sans se douter que notre mort l'aura préservé d'une fin analogue... car vous ne paraissez pas vous douter des pensées que je rumine depuis hier. Je ne rêve que vengeances et violences. Et j'ai imaginé le plaisir que j'aurais à fausser tous les rouages de sa voiture pour qu'il se tue dès la première vitesse qu'il fera.

—Ce serait criminel, protesta-t-elle tranquillement. Vous n'avez pas pu vouloir une pareille chose, vous, un honnête homme.

—Et pourtant c'est la pensée que je causerais la ruine de mon père qui m'a seule retenu de le faire cette nuit.

Et, se tournant vers elle d'un mouvement brusque, involontaire:

—Mais vous ne comprenez donc pas, Isabelle, le mal que vous m'avez fait? s'écria-t-il, en s'important à nouveau.

—C'est vrai, avoua-t-elle avec calme, je ne le comprends pas.

—Parce que vous n'avez jamais cru en ma sincérité.

Elle eut une hésitation.

—Si, j'y ai cru, mais je n'y crois plus, en tout cas!

Il sursauta.

—Mais que m'aurait-il donc fallu faire pour vous convaincre de mon amour?

—Autre chose, probablement, que des paroles et des protestations.

—Mais j'ai ravagé ma vie pour vous plaire... je me suis plié à une existence régulière, moi qui n'avais jamais connu que mes caprices et mon plaisir.

—C'est pour moi que vous avez travaillé? s'informa-t-elle d'une voix subitement troublée.

—Evidemment, c'est pour vous! Vous m'aviez fait promettre de changer mon genre de vie. Je l'ai fait!

C'était inimaginable! Elle n'avait jamais envisagé cela. Mais, est-ce qu'elle pouvait le croire? Ne mentait-il pas encore!

—Et c'est pour moi aussi que vous êtes fiancé à une autre? fit-elle avec une sorte de violence.

—Mensonge, je ne suis fiancé à personne! riposta-t-il en haussant les épaules, car il croyait qu'elle inventait cette accusation pour excuser sa propre conduite.

—Oh! riposta-t-elle, si ce n'est pas officiel, du moins c'est tout comme.

—Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

—Nierez-vous qu'hier vous seriez dans vos bras celle que vous destinez probablement à porter votre nom?

—Qu'est-ce que vous me chantez là?

—Ce qui est.

De surprise, il avait arrêté sa voiture. Depuis un quart d'heure ils roulaient dans le bois de Boulogne. Cet arrêt, au milieu d'une route fréquentée, aurait pu gêner la circulation. Heureusement, la route était presque déserte, ce jour-là.

—De quelle femme parlez-vous?

Il dévisageait la jeune fille avec une évidence surprise.

—Je parle de celle qui se cramponnait à votre cou et vous envoyait encore, de loin, des baisers.

—Je n'y suis pas du tout. Je crois que vous inventez tout cela.

—Par exemple! s'énerva-t-elle. Je l'ai vue de mes propres yeux, avant que vous veniez nous rejoindre, hier, au premier étage de votre stand.

—Oh! fit-il, en comprenant enfin. C'est de Niquette que vous voulez parler?

Une seconde, son regard s'attendrit en examinant sa voisine, dont la petite tête se redressait avec bravade.

—Vous avez donc été jalouse, Isabelle?

—Moi?... oh! non.

La vivacité de cette protestation, qui marquait sa volonté de ne pas s'excuser, fit renaître toute la mauvaise humeur de l'homme.

MAGALI

Magali est l'écrivain dont les romans d'amour sont en ce moment les plus lus et les plus reproduits en France. Ses succès rappellent ceux de Chantepleure, Ardel, Neullies, Delly.



PHOTO HENRI MANUEL, PARIS

MAGALI

La Revue Populaire qui a, depuis quelques années déjà, la primeur des romans les plus importants de Magali, vient de recevoir le manuscrit du plus beau roman d'amour que Magali ait peut-être jamais écrit :

COEUR DE FLAMME

par MAGALI

GRAND ROMAN D'AMOUR INEDIT
ET COMPLET

dans

La Revue Populaire
de Septembre

En vente le 30 août

15 cents le numéro

—Evidemment, ce n'est pas la femme que vous avez vue hier qui a pu vous inciter à choisir un compagnon comme ce Da Silva, que vous entourez de prévenances et que vous comblez d'attentions.

—José est charmant, c'est le meilleur garçon que je connaisse, riposta-t-elle. Tout de même, ce n'est pas de savoir qu'il existait qui vous a empêché de venir à Bordeaux me rejoindre, comme il avait été convenu.

—Je n'ai pas eu vos cartes, ni votre télégramme... Je suis même resté assez longtemps sans nouvelles de vous, et j'aurais été très inquiet, si je n'en avais reçu une de Lyse Rolle, à défaut des vôtres.

—Je vous ai écrit.

—Je le sais, maintenant. Je suis allé, hier soir, à l'usine, et j'ai fait un boucan de tous les diables, jusqu'à ce que ma correspondance ait été retrouvée. Elle avait été mise de côté pour m'être expédiée à Berlin, où je suis allé passer quelques semaines pour l'installation d'un stand analogue à celui que vous avez vu, hier, aux Champs-Élysées. L'employé avait complètement oublié cette partie de mon courrier.

—Il y a longtemps que vous êtes revenu de Berlin?

—Huit jours à peine.

—C'est donc pour ça que vous n'êtes pas venu à l'Opéra?

—Quoi faire, à l'Opéra?

—M'y voir, tout simplement. Il y a eu un gala auquel j'ai participé.

—Je l'ai ignoré; sinon, je serais venu spécialement d'Allemagne pour vous entendre.

Comme elle avait un air sceptique, il protesta:

—Voyons, Isabelle, vous ne doutez pas que, vous sachant en France, si près de moi, j'aie pu ne pas faire un bond jusqu'à Paris pour vous retrouver?

—Pourquoi vous dérangeriez-vous plutôt pour moi que pour la jeune fille d'hier? Elle paraît également sûre de votre tendresse, celle-là.

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais se ravisa.

—Tout à l'heure, je vous répondrai à ce sujet. Dites-moi auparavant ce qui a pu vous décider à épouser cet Américain?

Elle ne répondit pas tout d'abord. Son regard se posa interrogatif et douloureux sur son compagnon, puis il alla pensivement se perdre sur la route, vers les confins où elle disparaissait.

—Vous ne me répondez pas, Isabelle.

—A quoi bon! Ne parlons pas de José Da Silva.

—Parlons-en, au contraire! Je veux savoir comment ce grotesque personnage, avec sa figure taillée à coups de hache et ses lunettes rondes qui lui font des yeux de taureau, a pu vous décider à lui confier votre vie... Il est riche, probablement?

—Oui, il est très riche.

—Et cela a suffi pour que vous l'épousiez?

—M. Da Silva n'est pas mon mari, déclara-t-elle enfin, avec franchise.

—Il ne vous a pas épousée?

—Non.

—Alors, qu'est-ce qu'il fait auprès de vous?

—C'est mon ami... mon seul ami, je crois!

—Ah! taisez-vous, n'est-ce pas! N'essayez pas d'évaluer et de comparer l'amitié ou l'affection que les gens peuvent avoir pour vous!

—Dans tous les cas, fit-elle avec un sourire de vague taquinerie, il ne m'a jamais brutalisée, lui! Voyez ce que vous avez fait de ma pauvre main.

—S'il suffisait de vous battre pour effacer le mal que vous m'avez fait, je crois que je vous torturerais volontiers, fit-il avec rage, en regardant la petite main blessée exposée, avec un raffinement cruel, devant lui.

—Grand merci! Je ne puis plus remuer le bras... Je suis peut-être estropiée pour toujours avec votre geste de sauvage.

Délicatement, elle faisait glisser, sur son bras, l'étoffe de sa manche pour découvrir la chair blanche qu'une ecchymose marquait d'une grande tache sanguine.

Elle la lui désigna:

—Contemplez votre ouvrage!

Les yeux de l'homme s'agrandirent sous une horreur subite. Était-il possible que

ce fût lui qui eût meurtri pareillement la chair adorable de celle qu'il aimait?

—Je vous aurais tuée, balbutia-t-il, d'une voix méconnaissable. J'étais fou.

Mais, comme il rencontrait le regard coquettement rancunier d'Isabelle, il eut peur de s'attendrir et fronça soudainement le sourcil:

—Voulez-vous que je recommence? s'écria-t-il avec un redoublement de rudesse, pour fuir la lâcheté d'une capitulation que tout son être désirait.

Interdite de sa violence ressuscitée, elle rabattit vivement sa manche et boutonna le poignet.

Tant d'injuste ressentiment après qu'elle lui avait déclaré que José n'était pas son mari, emplissait son âme d'amertume.

Il était méchant et brutal, cet homme qui n'avait aimé en elle que la victime promise à ses appétits masculins.

Ses yeux s'emplirent de larmes et elle détourna la tête pour qu'il ne vît pas sa détresse.

—Si nous rentrions? proposa-t-elle, d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre naturel.

—Où l'avez-vous connu, votre Brésilien? demanda-t-il, pour toute réponse.

Par bravade, pour se venger peut-être de ses duretés, elle fournit toutes les précisions qu'il désirait.

—A Rio-de-Janeiro, au Municipal, puis chez lui, à Copacabana, où j'ai chanté un soir.

—Chez lui? vous avez chanté chez lui?

—Parfaitement, il m'a même offert un beau fil de perles en remerciement du plaisir causé à ses invités.

—C'est du propre! Et, naturellement, depuis vous ne l'avez pas quitté?

Elle ne répondit pas.

—C'est son air de caballero et son visage de pain d'épice qui vous a grisée?

Elle haussa les épaules, et, du bout des doigts, sans qu'il la vît, effaça la larme qui s'entassait au coin de ses yeux brouillés.

—Je l'ai retrouvé à Paris, l'autre jour, expliqua-t-elle, après quelques secondes.

—Et cela a suffi pour que vous perdiez toute dignité et acceptiez qu'il vous offrît une auto après le collier de perles?

—Votre imagination brode beaucoup, je crois.

—Enfin, s'écria-t-il avec violence, ai-je rêvé hier? Il vous tutoyait et vous étiez sur un tel pied d'intimité, que je me demande comment j'ai pu résister à l'envie de sauter sur lui.

—Quelle exagération dans tout! Aucun homme, même pas vous, ne peut se vanter d'avoir été autorisé par moi à me tutoyer. Et je crois que mon attitude était autrement correcte que celle de la femme qui vous envoyait des baisers en plein boulevard.

—Cette femme était ma soeur que mon père accompagnait, déclara-t-il en s'emportant; vous voyez qu'elle pouvait être incorrecte et que vous avez tort d'être jalouse.

—Votre soeur? fit-elle en sursautant.

—Oui.

—Oh! est-il vraiment possible, Henri, que ce soit votre soeur?

Sa voix était toute chavirée par la joie inattendue. Elle tremblait soudain de satisfaction contenue.

—Puisque je vous l'affirme.

Elle courba la tête et se mit à pleurer sans songer à cacher ses larmes, tant cette nouvelle la bouleversait.

—Vous voyez que vous n'avez aucune excuse de vous être jouée de moi.

—Je ne me suis pas jouée de vous, affirma-t-elle enfin quand elle put parler. Votre silence, depuis mon arrivée en France, m'a fait beaucoup de peine, et j'ai imaginé les pires choses...

—Je vous ai expliqué comment le malentendu a pu se produire. Seulement, vous n'avez jamais eu confiance en moi.

—Si! mon cœur croyait en vous, en dépit de ma raison...

—S'il en est ainsi, je m'explique encore mal votre Brésilien.

Câlinement, elle passa sa main sous son bras, et se serra contre lui.

—Décidément, fit-elle en riant, votre aveuglement vaut le mien. José Da Silva est le mari d'une de mes amies qui, pour courir plus facilement les magasins, me passe quelquefois la corvée d'accompa-

gner son mari. Puisque ce dernier voulait acheter une voiture et que j'en désirais une moi-même, il fut convenu que nous viendrions ensemble les choisir, Rita s'en rapportant à mes goûts. Mes deux amis forment un couple délicieux, ils s'adorent, et je ne suis entre eux que l'amie complaisante qu'ils sont heureux d'avoir retrouvée à Paris et à laquelle ils se cramponnent puisqu'ils n'en connaissent pas d'autres dans la capitale.

Il se pencha vers elle pour mieux la tenir sous son rayon visuel:

—L'amie complaisante pour laquelle le mari casque, fit-il lentement, en scandant chaque syllabe.

Mais elle hocha la tête:

—M. Da Silva tenait, hier, son carnet de chèques à la main, il a cru devoir verser pour mois les arrhes que l'on réclamait; mais ensuite, je lui ai remis.

De son sac à main, elle tirait un carnet à son nom, de son dépôt en banque.

—Examinez, insista-t-elle. Il ne faut pas que vous gardiez ce doute injurieux.

—Et le collier de perles? demanda-t-il après avoir vérifié ce qu'elle avançait.

—C'est Rita et non lui qui me l'a remis ce fameux soir... Vous pourrez le lui demander.

—Alors, pourquoi m'avoir laissé supposer tant d'horreurs?

Elle rougit brusquement.

—Je vous avais vu embrassant une jeune femme; j'étais sans nouvelles de vous, vous n'étiez venu ni à Bordeaux, ni à l'Opéra; alors je me croyais abandonnée.

Il la regarda, étrangement grave.

—Vous mériteriez que je vous meurtrisse votre autre bras, petite fille cruelle, pour m'avoir infligé une telle torture morale. Vous ne savez donc pas de quoi un homme est capable vis-à-vis de la femme qu'il croit infidèle?

Elle leva la tête, le regarda longuement avec la même gravité.

—Une femme ne peut être infidèle qu'à son mari ou à son fiancé, fit-elle lentement. A quel titre vous seriez-vous vengé?

—A celui que vous m'aviez consenti, dit-il en souriant, celui que j'avais exigé de vous et que vous aviez accepté.

—Et lequel donc? insista-t-elle, très pâle.

Il secoua la tête, indulgent et heureux de la joie qu'il allait causer.

—Chère petite incrédule, puisque vous auriez refusé d'être mon amie, il fallait bien que je vous conquière autrement. Est-ce que je pouvais vous proposer autre chose que le mariage en exigeant que vous vous gardiez pour moi?

—Oh! fit-elle pour toute réponse.

Vaincue par un si grand bonheur, elle cacha son visage dans ses mains et se mit à sangloter de joie.

Depuis quinze mois, tant de suppositions misérables avaient assombri son cerveau et bridé son amour! Voilà que la réalité se faisait plus belle que le rêve. L'homme qu'elle aimait l'aimait assez pour la faire sienne après avoir transformé son genre de vie, afin qu'elle pût y trouver place dans une dignité partagée.

—Ma fiancée chérie, ne pleurez plus, fit-elle en l'attirant dans ses bras, car il avait arrêté son auto une nouvelle fois.

Et, ému, la gorge serrée sous une émotion à la fois pénible et délicieuse, après tant de minutes tragiques, il la serra passionnément contre lui.

—Mon adorée, dont la petite robe noire résistait à tous ces assauts... Je l'ai conquise tout de même, la sauvage petite fille qui n'avait pas confiance et qui ne voulait rien savoir...

—Je vous aimais, pourtant, déjà dans ce temps-là, avoua-t-elle en riant au milieu de ses larmes. J'étais si malheureuse de toutes les folies qu'on vous prêtait.

—Et dont le nombre dépassait encore celui qu'on m'attribuait; il a fallu qu'une petite femme de rien du tout, dans sa pauvre robe de laine, me tint tête pour que je m'aperçusse que je gâchais ma vie...

Elle le regarda, un peu taquine.

—Mais, fit-elle, est-ce que vous allez m'aimer encore? J'ai de belles robes, à présent...

—Elles sont gagnées en travaillant...

—En chantant!

—Oui, tout en chantant, comme une cigale qui serait laborieuse et sage. Vous ne chanterez plus que pour moi, à présent, Isabelle.

Les Meilleurs Magazines à la portée de tous

Afin de permettre à tout le monde de se procurer de la lecture divertissante *au meilleur marché possible*, nous avons décidé de réduire, pour un temps limité, le prix de certains abonnements.

Pour \$ 2.00

Vous recevrez pendant un an :
La Revue Populaire et Le Film

Pour \$ 4.00

Vous recevrez pendant un an :
Le Samedi et Le Film

Pour \$ 4.50

Vous recevrez pendant un an :
La Revue Populaire et Le Samedi

Pour \$ 5.00

Vous recevrez pendant un an :
Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film

(Cette offre est pour le Canada seulement)

LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM
sont édités par une des compagnies les plus solides
de tout le Canada.

BULLETINS D'ABONNEMENT

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q. Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.00 (pour le Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné à LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. Nom Adresse Ville Prov.	POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q. Ci-inclus veuillez trouver la somme de 4.00 (pour le Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné au SAMEDI et au FILM. Nom Adresse Ville Prov.
POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q. Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$4.50 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné à LA REVUE POPULAIRE et au SAMEDI. Nom Adresse Ville Prov.	POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q. Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au FILM. Nom Adresse Ville Prov.

LE REVE ET LA VIE

(Suite de la page 11)

—Mlle Fouquet est morte une seconde fois!

—Nous la ressusciterons quelquefois sous le nom de Mme Henri Talaine. Votre voix sera notre grand luxe: une fortune dont nous ne profiterons pas ou que nous gaspillerons gratuitement.

—Oh! le beau rêve, murmura-t-elle en se pressant plus fort contre lui avec des yeux illuminés, pourvu que vos parents ne me repoussent pas!

—Ils vous attendent, mon amie.

—Vrai?

—Ma mère connaît notre doux roman et remercie le ciel que son grand fils se soit assagi...

—Et votre père?

—Quand je lui ai dit que je voulais m'occuper de ses affaires pour avoir une situation indépendante, il a compris que je voulais me marier. "Plaise au ciel, m'a-t-il dit, que celle que tu choisis soit sage. Il faut une femme propre pour fonder un foyer; la mère de nos enfants doit être irréprochable..." Vous voyez, lui aussi vous accueillera comme sa fille.

—Alors, vraiment, je puis croire au bonheur? Je n'aurai plus de déception à présent?

—Ni vous, ni moi, je l'espère bien! A moins que vous ne soyez encore jalouse de ma soeur ou que je n'aie envie, à nouveau, de tuer votre damné Américain.

—Pauvre José! fit-elle en riant; il ne se doute pas combien il l'a échappé belle.

Comme, avec fougue, il l'attrait plus fort contre lui, elle eut une involontaire grimace de souffrance.

Alors il prit le bras malade, en releva la manche, comme elle l'avait fait elle-même auparavant, et, doucement, religieusement, il baisa l'affreuse meurtrissure.

—Pardonnez-moi. Oh! pardonnez-moi, mon amie chérie, fit-il passionnément. J'étais fou et je fus méchant en cette histoire... La jalousie aveugle! J'aurais eu une arme en main que je vous aurais tuée! C'est extraordinaire comment la passion peut dominer un homme et le rendre semblable à ses frères inférieurs. Je n'ai eu que des pensées de brute depuis dix-huit heures.

Elle sourit, remplie d'indulgence.

—Je ne vous donnerai jamais l'occasion d'être jaloux, Henri, promit-elle.

—Mais je crois en vous à présent! jurait-il avec ivresse. Pour que je doute de vous, il a fallu cette correspondance égarée et ce bonhomme de pain d'épice à vos côtés.

"Je suis heureux et rassuré... oh! si heureux!"

Attirant sous ses lèvres le petit bras blessé, il mit avec ferveur des baisers sur la chair blanche pour encercler d'amour la tache sombre qui soulevait son remords.

—Je n'oublierai jamais ma brutalité, répéta-t-il. Et si un jour je vous causais la moindre contrariété, il faudrait m'en faire souvenir, ma chérie, ce serait la plus grande punition que vous pourriez m'imposer.

Mais elle mit avec confiance sa tête sur son épaule. Elle savait bien maintenant qu'elle n'avait plus que du bonheur à attendre de lui, puisque, pour la conquérir et la faire sienne, l'homme léger et inconstant avait su devenir raisonnable.

★ ★ ★

Quelque temps après, sortant d'une église et toute vêtue de blanc, de tulle et d'orange, Isabelle montait dans une auto capitonnée de soie claire.

Comme il s'installait auprès d'elle et lui baisait la main, son mari observa, toujours impitoyablement railleur...

—Je vous ai conquise, mon aimée! Vous m'appartenez maintenant et ne pouvez plus rien refuser à mes desirs amoureux... Vous êtes l'Unique... vous seule comptez pour moi, à présent...

F I N

«On vous reverra?»

—Certes! répliqua-t-il avec un enthousiasme tel qu'il était sûrement feint.

★ ★ ★

Lucile se sentait très nerveuse. Se glissant entre les draps frais, elle pensa (d'une manière un peu confuse): «Réal est devenu un parti acceptable.» Elle avait vingt-trois ans, j'ai oublié de le noter.

★ ★ ★

Le même jour. Trois heures de l'après-midi. Réal est dans son bureau, rue Saint-Jacques. Le jeune homme coupe son travail de furtives rêveries. Lorsqu'il rêve, Réal prend un crayon, un feuillet; il écrit tout ce qui lui trotte dans la tête (peut-être est-ce une compensation inconsciente à sa carrière manquée d'écrivain qu'il cherche dans cet exercice?)

Redevenu lucide il trouve bien amusant de lire ces petits papiers qu'il déchire aussitôt. Chacun sa marotte. Les gens sérieux le blâmeront de tels enfantillages. Mais j'affirme que Réal ressemble à tous les gens sérieux: un peu fou dans la solitude il devient d'une imperturbable gravité dans le monde et les affaires.

Qu'est-ce que Réal griffonne en ce moment? Oh! des coqs-à-l'âne, sans doute. Par-dessus son épaule, nous lisons: «Mon cœur est le caillou que rien n'émeut plus... Les cordes de la lyre vibraient avec une prodigieuse intensité; elles vibraient longuement, en profondeur et tout l'appareil en résonnait; des mains impies ont détendues les cordes; nul contact ne peut leur rendre leur sensibilité première. Je lui ai dit: «Il y a des suicidés qui affichent une bonne mine.» Ceux qui étranglèrent la meilleure part d'eux-mêmes: la faculté de sentir, la faculté de transmuier en souffrance toute sensation. De la souffrance passée au crible de l'analyse jaillit parfois l'oeuvre d'art. Mais l'être, soumis à l'instinct de la conservation, fuit la douleur, la douleur féconde. Il devient un cœur sec. Il échange la fièvre créatrice contre la tranquillité bourgeoise.»

Le crayon glissa de la main de Réal. Ces lignes lui parurent de sens très clair. Peut-être le lecteur y verra-t-il quelque obscurité?

Exposons, en guise d'éclaircissement, la rêverie, non écrite cette fois, où sombra le jeune homme.

Lucile avait dix-sept ans; lui vingt lorsqu'il la connut et l'aima. En ce temps-là, Réal, au sortir de ses études classiques, s'occupait uniquement de littérature. C'est dire qu'il ne faisait rien. Il se croyait une vocation d'écrivain (et peut-être l'avait-il). En l'espace de deux années il publia deux courts romans. Il en était à cette période de la vie, magnifique de naïveté et d'exaltation. On croit à la gloire, on croit que la littérature nous servira à la conquête de la jeune adorée.

Réal le crut.

Ses amis, ses ennemis, Lucile elle-même, la vie, en un mot, lui enseignèrent une autre sagesse.

Agé de vingt-deux ans, il perdit son père. Comme sa famille était pauvre, il dut accepter un gain-pain. Grâce à son ami Philippe Lauzel, le jeune homme entra au service d'un puissant ministre. Cet homme, par bonheur, se trouvait être une nature d'artiste et de fin lettré. Mais, pour sauvegarder son prestige, il avait grand soin de n'en rien laisser paraître.

Réal adopta la tactique de son patron; peu à peu il se détacha de la littérature; il s'intéressa à des travaux d'un brutal positivisme. D'artiste il passa au rang d'amateur d'art.

Il eut des aventures sensuelles qu'il mena jusqu'au bout — pour la première fois. La femme qu'il considérait comme un idéal éthérée, devint à ses yeux une réalité en chair et en os qui se conquiert par la lutte, la ruse, l'argent.

Oui, d'abord il pensa à Lucile. Elle fut l'inspiratrice de son passage de la littérature à la vie active. «Celui qu'elle aimera, se répétait-il, devra avoir la considération et la fortune. Je deviendrai celui-là».

Il s'intéressa aux subtilités des spéculations financières où il risqua heureusement ses économies. Sous la direction de son protecteur qu'il eut la bonne fortune d'intéresser, il explora les coulisses de la politique.

Aux clubs de la jeunesse politique, il ne perdit aucune occasion de servir, de se mettre en vedette.

Ce furent quatre années de labeur tenace, de crispation de tout son être, tendu vers un but.

On aurait pu croire un arriviste décidé ce jeune homme qui n'était même pas un ambitieux. Il voyait trop comment s'acquiescent la notoriété et la richesse pour n'être pas écoeuré par tant de petits moyens.

Pendant cet intervalle, il évita systématiquement de revoir Lucile. A la vérité, au bout de six mois de travail constant, il n'éprouvait plus le besoin de la revoir.

Il était pris dans l'engrenage de l'action. Il y cherchait l'oubli de son rêve d'autrefois; il y fuyait le regret d'une autre réussite qu'il avait sacrifiée.

Réal avait vingt-six ans quand il publia son *Tableau des partis politiques au Canada*. Cette publication, qui eut beaucoup de retentissement, coïncidait avec l'annonce d'une élection provinciale.

Réal, soutenu par l'organisation du parti, «dont il avait bien mérité», se présenta dans un comté rural et fut élu.

Au cours de la campagne il connut de singulières alternances de griserie et d'affaissement. Ce qui le grisait particulièrement, c'était de sentir son influence sur une assemblée. Il jouait avec un art inné — et cultivé — sur le clavier de l'éloquence. Il avait le geste sobre, convenable. Ce grand jeune homme de taille svelte, de figure pâle et grave, ne se départant jamais d'une parfaite distinction, impressionnait les rustres. Ses discours étaient d'habitude très modérés. Il usait d'un langage limpide et simple, à la portée de ses auditeurs; il ne dédaignait cependant pas les effets oratoires de choix. Si le sujet prêtait au pathétique, sa voix devenait sourde, sa physiologie s'engageait de sérieux. S'il s'agissait de fustiger la conduite de l'adversaire, son ironie lui soufflait les mots qui stigmatisent, qui impriment au front la marque du fer rouge. Mais il s'appliquait davantage à exposer son programme qu'à dénigrer l'adversaire. Ce procédé, jugé malhabile par les tacticiens, séduisait le peuple.

Qu'on veuille croire cependant que jamais Réal n'était la dupe de ses paroles. Il possédait à un rare degré la psychologie des foules. Il savait comment on réchauffe un auditoire glacé; comment on provoque dans une assemblée des remous de sympathie, d'enthousiasme, de colère; comment par une attitude de froideur et d'absolue maîtrise de soi on dompte une réunion houleuse. Il aimait voir dans le peuple les changements que détermine une éloquence réfléchie.

Un dimanche après-midi qu'il venait de remporter le plus éclatant succès de sa campagne, Philippe Lauzel venant le féliciter, lui dit: Sais-tu quelle personne était aujourd'hui dans l'assistance?... Lucile. Elle semblait très heureuse de ton triomphe. C'était comme si elle en recevait une part, un re-

flet dont toute sa figure était illuminée.

Réal garda le silence. Cette nouvelle ne le troublait pas; elle piquait sa curiosité. Il avait oublié Lucile. Son image sommeillait au fond de sa mémoire inconsciente. A l'instar de tant d'autres images.

Cinq ou six années plus tôt, la magnificence de ce crépuscule sur la plaine laurentienne l'aurait remué dans toutes ses fibres. Il n'aurait pas exploité sans une émotion sincère le beau thème de son discours de l'après-midi:

«Je suis attaché à cette terre, à ce village, j'ai à coeur sa prospérité parce que mes parents y vécurent, qu'ils reposent dans le petit cimetière adossé à l'église; parce que, enfant, je venais passer mes vacances d'été ici, que je me mêlais aux enfants, que les cultivateurs m'initiaient aux travaux des champs. Et comme preuve de mon attachement, j'ai gardé la vieille maison de ma grand'mère, sa ferme, sa terre.»

Oui, ces paroles il les avait prononcées avec une certaine chaleur; mais elles ne correspondaient plus en lui à aucun sentiment. Elles étaient du «piège à électeurs»...

Ce soir-là, sous prétexte de remercier Lucile de sa présence à son assemblée, il lui écrivit une longue lettre. Un peu ironique, imperceptiblement tendre, il se laissait glisser aux évocations du passé.

★ ★ ★

Au soir du jour de la votation, Réal, entouré de ses gens, se tenait au comité de l'organisation, dans un village laurentien.

Par intervalles arrivaient des rapports locaux. Le résultat se dessinait indécis.

L'adversaire, médecin d'âge respectable, avait fait une dure campagne; ses partisans étaient nombreux. Le scrutin semblait partagé. En dépit de son aisance extérieure, Réal sentait vibrer ses nerfs, battre son coeur. Une angoisse très forte lui bloquait la salive dans la gorge. Victorieux ou battu le guettait l'affaissement qui suit les trop larges dépenses d'énergie; ce dégoût qu'on éprouve, l'objet de ses convoitises conquis ou perdu. De son frêle tempérament il avait exigé un effort trop grand. Pendant des jours, des semaines la volonté avait soumis le physique. Celui-ci prend toujours sa revanche.

Qu'une femme vienne avec sa douceur, ses paroles futiles, ses mains habiles à rafraîchir le front brûlant.

C'est son heure...

Un torpédo beige stoppa devant l'hôtel du comité. On avertit Réal qu'une jeune fille désirait le voir. Il se trouva seul en face de Lucile. Ce fut une des plus glorieuses minutes de sa victoire. Il vécut ce court moment d'intense orgueil qui compense toutes les humiliations passées.

La jeune fille se retira dans une chambre de l'hôtel.

A neuf heures, le résultat du dernier «pool» connu, l'hôtel retentissait de bruyantes acclamations. Réal était élu. Par une faible majorité, il est vrai. Honorable quand même, si l'on considère sa jeunesse et la valeur du candidat rival.

Jusqu'à une heure du matin le vainqueur fut entouré, acclamé, fêté. Alors, prétextant une extrême fatigue, il put s'échapper, rejoindre celle qui l'attendait.

Elle le ramena à Montréal. Que lui dit-elle au cours du trajet assez long? Il n'en savait rien. Attache-t-on de l'importance au sens des musiques qui nous bercent, nous endorment aux heures de lassitude?

★ ★ ★

Le lendemain, Lucile réunit un petit groupe de connaissances. Le dîner, la soirée en l'honneur du jeune député furent exquis. Tout ce qu'organisait Lucile portait la marque d'un goût excellent. Réal le reconnut. Une telle femme peut servir à l'avancement d'un jeune politique.

Lucile était fille unique. Son père, M. Emile Durancy, avait la réputation d'un financier solide et fortuné.

Lucile, un jour, recevrait tant. Réal, au terme de sa rêverie, supposa un chiffre qu'il jugea intéressant. Puis, un beau-père considéré dans le monde de la finance, ça ne nuit pas...

Tous ces facteurs attisèrent son amour pour la jeune fille.

★ ★ ★

A quelques jours de là. Au sortir du cinéma, le soir, Lucile et Réal s'installèrent dans un restaurant.

Elle lui disait: M'expliquerez-vous enfin, Réal, votre paradoxe de l'autre jour?

—Lequel?

—Il y a des suicidés qui affichent une bonne mine.

Il sourit discrètement:

—Ah! oui. Je pensais à Werther. Au lieu de se suicider il aurait dû faire de la politique ou de la finance. S'il avait réussi, Charlotte ne lui aurait pas résisté en dépit

(Suite à la page 39)



La blancheur fait ...le charme des dents! *C'est pour cela qu'elle emploie le COLGATE*

LES belles dents blanches possèdent un charme non équivoque. Mais pour avoir ce charme, il faut que vos dents soient propres, que votre haleine soit pure et odorante. Les deux actions distinctes de nettoyage du Colgate conserveront la propreté immaculée et la blancheur superbe de vos dents. Son agréable arôme de menthe sera rafraîchissant pour votre bouche et purifiera votre haleine tout en la parfumant.

Premièrement, la mousse crémeuse du Colgate pénètre dans toutes les petites crevasses entre les dents... dégage les taches... les lave parfaitement. Deuxièmement, le Colgate polit toutes les surfaces d'ivoire, avec le même ingrédient de polissage inoffensif qu'emploient les dentistes.

Commencez à faire usage de Colgate — aujourd'hui. Laissez sa double action de nettoyage garder vos dents vraiment blanches et belles. Employez le Colgate pendant deux semaines seulement. Vous constaterez par vous-même combien l'apparence de vos dents est améliorée, comme elles sont plus propres et plus blanches.

DOUBLE ACTION
DE NETTOYAGE



25¢

NE PAYEZ RIEN DE PLUS



A O U T

1.—Personnes ayant bon cœur, beaucoup de générosité et possédant un rare magnétisme; aiment leur foyer et leur famille et ne tolèrent pas qu'on disent quoique ce soit contre les leurs; ont des aptitudes pour les positions responsables; donnent des conseils d'une manière générale, mais ont horreur des détails; sont parfois paresseuses et oublient de rendre ce qu'elles ont emprunté; aiment la bonne nourriture et même le luxe dans le confort.

2.—Personnes d'humeur mélancolique et souvent inégale; rigides dans leurs opinions et même fanatiques; ne sont pas toujours heureuses au milieu du tumulte des villes; se plaisent à contredire et avancent parfois des opinions qu'elles seraient en peine de prouver; ont cependant une grande indépendance de caractère.

3.—Personnes ayant une démarche souvent altière comme leur caractère; ont une individualité bien distincte et savent en imposer; leur fierté leur occasionne beaucoup d'ennemis tout d'abord, mais elles savent en triompher; aiment les voyages à pied, la contemplation; sont sobres et très souvent artistes.

4.—Personnes égoïstes, capricieuses et changeantes lorsque l'influence de la lune est trop prédominante; alors elles sont froides mélancoliques et peu portées à l'amour; mais lorsque l'influence de Vénus et de Mars agit plus directement, elles deviennent actives, souvent généreuses, affectueuses surtout pour leur famille; les femmes sont souvent excellents cordons bleus.

5.—Personnes d'un caractère pétulant et dominateur, possédant de l'ascendant sur leurs interlocuteurs; plusieurs orateurs et tribuns sont nés à cette date et sous l'influence directe de Mars; les femmes sont de bonnes mères de famille, mais sont parfois autoritaires; ces personnes sont assez robustes et peuvent vivre longtemps.

6.—Personnes douces et aimables ayant une grande supériorité surtout dans les affaires commer-

L'HOROSCOPE DU MOIS

Les lecteurs de la Revue Populaire seront sans doute heureux de consulter l'horoscope ci-dessous qui a été consciencieusement préparé à leur intention.

ciales; douées d'une conception rapide et ouvertes aux grandes idées et aux vastes projets; sont cependant accapareurs et se laissent gagner par l'envie et la jalousie; deviennent facilement des chefs, mais manquent parfois de délicatesse en vue du succès rapide à atteindre; sont persévérantes et ont confiance dans leur étoile.

7.—Personnes aimant surtout le confortable et le plaisir et ayant une grande confiance en elles-mêmes; ont de l'entrain et recherchent les fêtes, les réunions agréables ou joyeuses; sont orgueilleuses, ont de belles manières, de la générosité et du prestige; les femmes aiment beaucoup les enfants et ont un charme naturel qui rayonne autour d'elles de bonne heure.

8.—Personnes aimant la mise élégante, les vêtements clairs, sont bonnes, douces, affables et souvent naïves; en musique, préfèrent la mélodie à l'harmonie et pourtant aiment mieux ce qui paraît que ce qui pourrait être plus durable mais qui exigerait un effort; aiment la parure, et quelques hommes aiment à porter trop de bijoux; personnes possédant le don de charmer.

9.—Personnes ayant un goût prononcé pour la vie sérieuse et l'étude; parfois esclaves de leur devoir, mais manquant de confiance dans leur entourage et même en elles; sont laborieuses, patientes, et peu sensibles à l'amour; rient rarement et cherchent souvent trop la solitude. Doivent chercher à combattre leur mélancolie naturelle, par des amusements, des exercices physiques, du mouvement; aussi combattre leur entêtement et leur caractère soupçonneux.

10.—Types d'inventeurs, imitateurs, acteurs; possèdent un verbe décidé; fort souvent artistes mais fortement enclins à un immense orgueil; ont cependant le culte de leur famille et ne craignent pas de se dévouer; grâce à leurs aptitudes bien marquées, la renommée leur sourit vite.

11.—Personnes fort dévouées mais manquant de constance et de résistance; trahissent souvent sans le vouloir, plutôt par curiosité que par amour; aiment à rendre service plus en paroles qu'en action; ne sont pas très actives, et n'ont pas un amour outré de leur famille; ont souvent le tempéra-

ment incertain et peu belliqueux; aiment les voyages sur mer.

12.—Personnes aimant le panache, les couleurs voyantes, le bruit, le mouvement; s'émportent facilement, sont sujettes à l'orgueil et à la violence, mais ont bon cœur et ont parfois des élans sincères de magnanimité; ont de la puissance fascinatrice, et les hommes hardis auprès du beau sexe, savent vite s'en faire aimer.

13.—Personnes nées sous une charmante étoile, leur donnant une grande vivacité de conception et de geste sont prêtes à rendre service mais ne perdent jamais de vue leur intérêt ni celui des leurs; d'une grande souplesse de caractère, ne sont pas toujours scrupuleuses sur les moyens à prendre.

14.—Personnes ayant beaucoup d'entrain en société; recherchées pour leur bon caractère, leurs bons mots, leurs diners, leurs réceptions, leur générosité et leurs belles manières leur attirent un grand nombre d'amis et d'admirateurs; les femmes sont altières, aiment la toilette, le plaisir.

15.—Les personnes nées sous l'influence de Vénus ont souvent la peau blanche, fine, douce et rosée; ont la mise élégante et aiment la richesse et la splendeur des vêtements et dans leur foyer; sont affables, douces, bonnes, mais souvent naïves; leur première pensée est ordinairement bonne; sont trop confiantes et sont souvent trompées.

16.—Personnes dont le caractère est souvent inquiet, triste, mécontent, soupçonneux; aiment cependant le travail et les lectures aux heures tardives; sont rigides et fanatiques dans leur manière de voir; souvent elles aiment discuter sans même connaître à fond leur sujet; font cependant d'excellents chefs de bureau ou d'atelier et savent gagner la confiance de leurs patrons; rient rarement et manquent d'originalité.

17.—Personnes souvent d'une grande beauté physique; bien faits avec des yeux langoureux ou vainqueurs; sont souvent fort aimables et sympathiques, mais n'ont pas toujours le don de provoquer la fidélité et la constance autour d'eux; aiment les amusements en plein air et excellent souvent avec abus dans les sciences occultes.

18.—Personnes au cœur bon et dévouées; sont douces et aimantes,



mais parfois changeantes et capricieuses; ont même parfois une sérieuse dose d'égoïsme; sont nonchalantes, parfois peu soigneuses dans leur intérieur; ne sont pas toujours capables d'un grand effort; ont souvent des rêves prophétiques et des pressentiments qui ne se réalisent pas souvent.

19.—Personnes généreuses et magnanimes, méprisant le danger et n'attachant qu'un faible prix à la vie; ont une grande force de persuasion et savent entraîner les autres au bien; mais aiment trop le jeu.

20.—Personnes d'ossature plutôt délicate, mais d'une grande vivacité de corps et d'esprit; très habiles aux exercices d'adresse; ont une conception rapide et une décision prompte; sont appelées à de grands succès en affaires; plusieurs sont d'admirables organisateurs ou des chefs écoutés.

21.—Personnes ordinairement de taille moyenne, mais élégantes et sachant porter la toilette; sont cependant sujettes à l'obésité; ont une individualité bien distincte et ont aussi un idéal relevé; aiment le calme et la paix, et sont souvent des mangeurs et buveurs intrépides; aiment le luxe et le confort chez eux. Doivent agir d'abord et ne pas se contenter de parler de leurs projets; doivent commencer leurs entreprises en janvier particulièrement; peuvent se marier de bonne heure parce qu'elles ont un grand amour de la famille et des enfants.

22.—Personnes aimant les réunions joyeuses mais plutôt pour la table elle-même que pour la compagnie qui s'y trouve; ne sont pas égoïstes mais se laissent trop facilement entraîner aux penchants amoureux; elles recherchent les applaudissements mais plus par besoin de plaire que par celui de briller.

23.—Personnes fréquemment tourmentées dans le but de trouver les motifs initiaux de chaque chose; sont portées aux longues rêveries et à la mélancolie, même aux accès de neurasthénie et de spleen; en amour sont souvent ja-

(Suite à la page 41)

Le Rêve et la Vie

(Suite de la page 37)

de ses touchants serments à sa mère mourante.

Lucile esquissa une moue sceptique:

—Vous croyez?

—Je le crois très ferme... Seulement, il n'eut plus été Werther. Il n'eut plus aimé Charlotte. Il eut tué en lui-même ce qui ne paraît pas, la meilleure part, peut-être.

Ces considérations étaient exprimées d'un ton léger, entre-nuancé de persiflage.

Lucile devint toute soucieuse.

★ ★ ★

Six mois plus tard. Extrait des mondanités des journaux: «Monsieur et madame Emile Durancy annoncent les fiançailles de leur fille Lucile à Monsieur Réal... fils, etc...»

Cet entrefilet n'étonnera personne dans la bourgeoisie.

Philippe Lauzel, profondément sérieux, expliquait à Marguerite, sa grande passion du moment: «Oh! vous savez, Margot, autrefois ce cher Réal brûlait pour Lucile d'une flamme toute romantique. Ça aurait fait un mariage regrettable. Aujourd'hui, il ne l'aime plus outre mesure. Ça fera un mariage idéal.»

Et Marguerite qui sentait le volage Philippe lui échapper un peu chaque jour songeait: C'est bien petit tout de même les grands sentiments! *Rex Desmarchais*

— o —

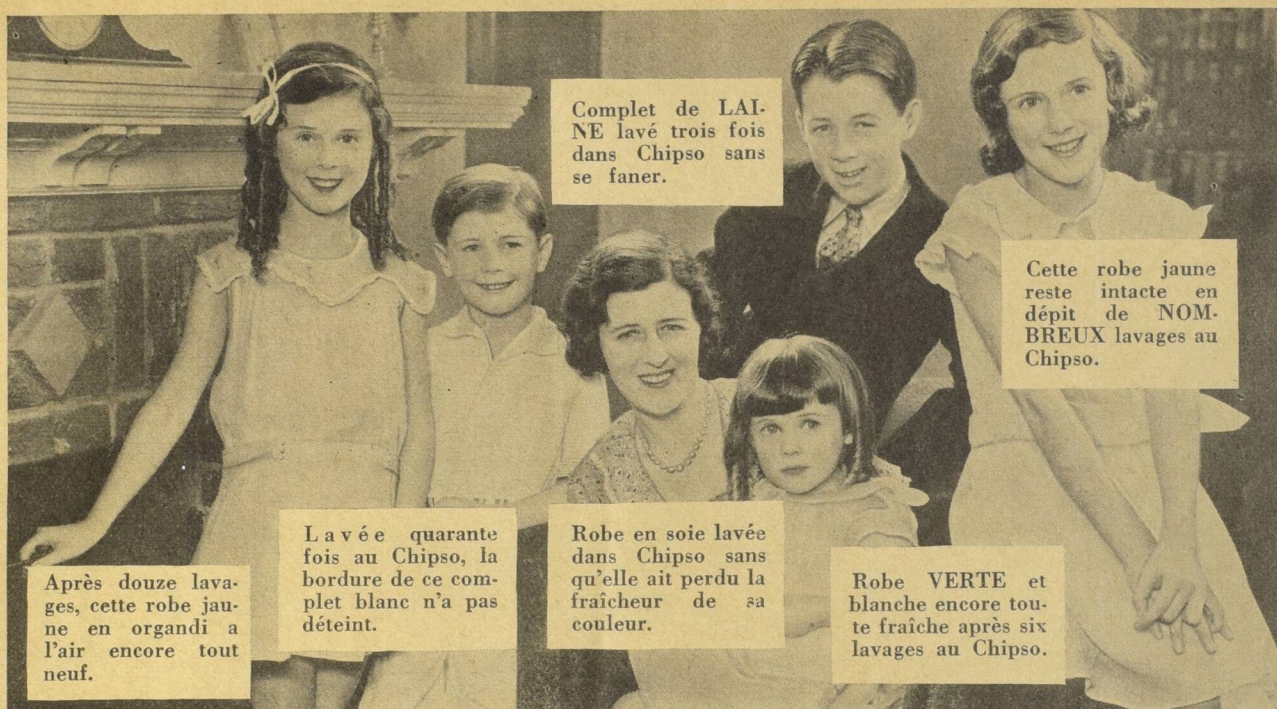
Dans le monde de l'automobile

VOICI LE TOURNANT

A Régina, la marche des affaires est si encourageante, que les dirigeants sont portés à croire que le tournant des affaires sera bientôt passé. Sans être typiques de tout l'Ouest canadien, les conditions à Régina sont toutefois un excellent baromètre. Le Leader-Post de cette ville, dans une revue succincte de divers commerces, donne les brefs aperçus suivants: ventes des petits automobiles: amélioration de 50% et plus; gros autos: amélioration; autos usagés: amélioration de 25%; stations de service: amélioration de 25%; courtiers en grain et Bourse: beaucoup mieux; commerce de comptoir-postal, volume augmente; commerce au détail, plus encourageant; épiceries en gros, volume augmente; quincaillerie en gros, légère augmentation.

DES SIX POUR LA POLICE

Pour monter la garde dans les rues de Montréal, ou répondre aux appels d'urgence, quinze nouveaux Chevrolet Six munis d'appareils radiophoniques viennent d'être mis à la disposition de l'escouade radio-police de la métropole canadienne. C'est le premier groupe d'autos six cylindres à être employé par la police de Montréal et c'est, dans une large mesure, la souplesse et le fonctionnement économique de ces voitures qui en ont déterminé l'achat.



CORINNE ROCHE

JOSEPH ROCHE

Mme L. H. ROCHE

MARY ROCHE

LESTER ROCHE

MARGARET ROCHE

Complet de LAINE lavé trois fois dans Chipso sans se faner.

Cette robe jaune reste intacte en dépit de NOMBREUX lavages au Chipso.

Après douze lavages, cette robe jaune en organdi a l'air encore tout neuf.

Lavée quarante fois au Chipso, la bordure de ce complet blanc n'a pas déteint.

Robe en soie lavée dans Chipso sans qu'elle ait perdu la fraîcheur de sa couleur.

Robe VERTE et blanche encore toute fraîche après six lavages au Chipso.

“Tout notre linge une fois lavé a maintenant l'air *neuf*!”

dit une jeune mère de cinq enfants

Quand Mme L. H. Roche n'avait que trois enfants, son lavage était tout un problème. Maintenant qu'elle en a cinq, son lavage ne la tracasse plus jamais. Comment expliquez-vous ça? C'est tout simplement qu'elle emploie un savon différent — le CHIPSO.

“Si sales que soient les vêtements que portent mes enfants pour jouer, je n'ai jamais besoin de les user en les frottant,” dit Mme Roche. “Chipso détache facilement la saleté et Chipso, étant *inoffensif*, conserve aux vêtements leurs couleurs. Il ne s'attaque pas plus à la soie qu'aux lainages. Avec lui, mes couvertures et les bas de laine des enfants gardent toute leur souplesse. Mes mains aussi s'en trouvent beaucoup mieux depuis que je

me sers régulièrement du Chipso pour laver le linge et la vaisselle.”

La douceur du Chipso sur vos mains prouve bien qu'il n'est pas adouci par des ingrédients grossiers qui “hachent” la saleté et, ce faisant, abiment les tissus et s'attaquent aux couleurs. Tout en facilitant le lavage des vêtements les plus sales, Chipso est SUR pour les dessous et la lingerie fine, parce qu'il est plus SAVONNEUX. Il donne un SAVONNAGE PLUS RICHE.

Cette grosse boîte de Chipso constitue une merveilleuse aubaine parce qu'elle coûte très bon marché et permet de faire énormément d'ouvrage *sans le moindre danger*. Chipso ne se vend jamais à la pesée. Votre épicière tient une boîte de Chipso à votre disposition.



Fabrique
au Canada

Chipso *prolonge la durée du linge*



Grand Concours de Popularité

L'ETOILE DU “FILM”

\$200.00 DE PRIX EN ARGENT

Achetez LE FILM d'août pour pouvoir prendre part à ce concours.

COUPON D'ABONNEMENT “LE FILM”

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine LE FILM, \$1.00 pour 1 an ou 50 cents pour 6 mois.

Nom

Adresse

Localité

Province ou Etat

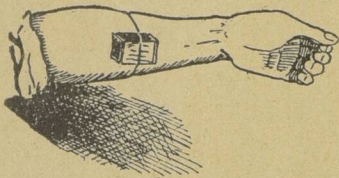
POIRIER, BESSETTE & CIE, Itée, 975 de Bullion, Montréal, Can.

LA BOITE MAGIQUE

Prenez quatre petites boîtes d'allumettes puis une autre à moitié pleine.

Vous fixez à votre bras la boîte renfermant les allumettes au moyen d'un élastique. Puis vous glissez votre manche par-dessus de façon à ce que la boîte ne paraisse pas.

Vous déposez alors les quatre boîtes vides sur une table et vous dites à un



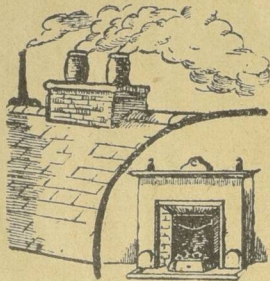
spectateur qu'il est incapable de prendre du premier coup la boîte qui contient des allumettes. Vous aurez soin auparavant de prendre chaque boîte et de l'agiter. Les allumettes dans la boîte sur votre bras feront entendre un petit bruit et les spectateurs croiront que la boîte que vous tenez en main n'est pas vide.

C'est un jeu de société fort amusant. Vos amis chercheront longtemps la clé de l'énigme.

♦ ♦ ♦

POURQUOI LA FUMÉE MONTE-T-ELLE DANS LA CHEMINÉE ?

C'est un phénomène physique que nous voyons tous les jours et dont beaucoup ignorent l'explication. Nous la donnons ici en quelques mots. Le feu produit de la chaleur. Cette chaleur réchauffe l'air. Or l'on sait que l'air chaud tend cons-



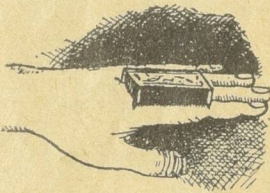
tamment à s'élever. Naturellement, cet air chaud prend le plus court chemin pour s'élever; elle monte donc dans la cheminée et produit ainsi une suction qui attire la fumée et même des particules solides. Il est parfois nécessaire de poser une sorte de capuchon en girouette sur la cheminée pour prévenir la descente de l'air.

♦ ♦ ♦

LA BOITE OBEISSANTE

Il est toujours agréable de paraître avoir une puissance extraordinaire, par exemple commander à des choses inanimées.

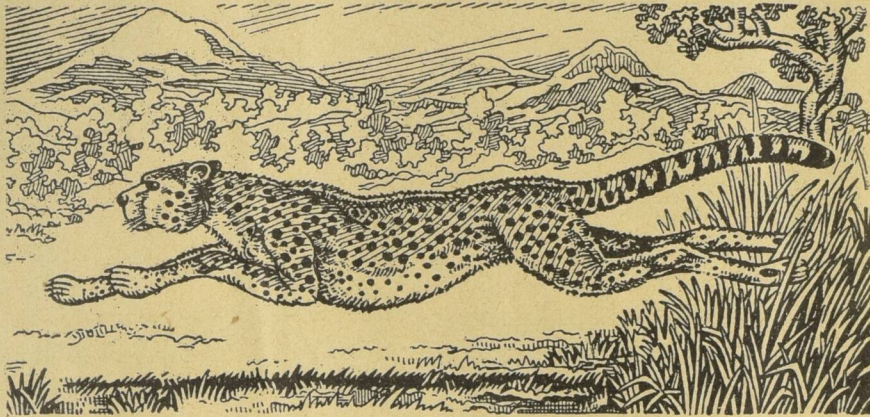
Voici un tour intéressant à faire. Prenez une petite boîte d'allumettes vide de son contenu. Vous ouvrez légèrement le tiroir et vous le refermez en pinçant la peau sur la partie supérieure de la main, de la manière indiquée par le dessin.



Vous étendez ensuite votre main et vous dites à vos auditeurs que vous pouvez faire lever la boîte au moyen de paroles magiques. Ceci paraît impossible aux spectateurs qui ne voient pas comment la boîte tient à votre main. Vous prononcez alors gravement des paroles mystérieuses et en même temps la boîte se lève lentement jusqu'à devenir droite. C'est bien simple. Vous avez contracté vos muscles, ce qui a tendu la peau de votre main. Essayez ce tour et vous le trouverez très facile.

LA PAGE POUR TOUS

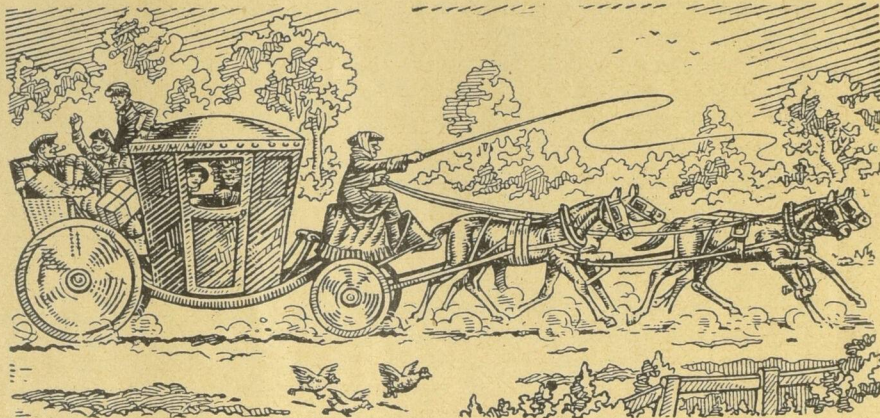
LE QUADRUPÈDE LE PLUS RAPIDE



On sait que certains oiseaux peuvent suivre et même dépasser un train à grande vitesse. Mais on ignore généralement quel est le quadrupède le plus rapide. C'est le léopard chasseur (Cheetah) peu connu en dehors des Indes. Le cheetah peut courir deux fois plus vite que l'antilope, c'est-à-dire à la vitesse d'un train. Bien que très féroce lorsqu'il part en chasse, cet animal peut cependant s'apprivoiser assez facilement. Il était le favori de presque tous les rois d'Europe et d'Asie, au Moyen-Âge. On s'en servait aussi pour la chasse, comme un vulgaire chien, à cause de sa très grande rapidité.

♦ ♦ ♦

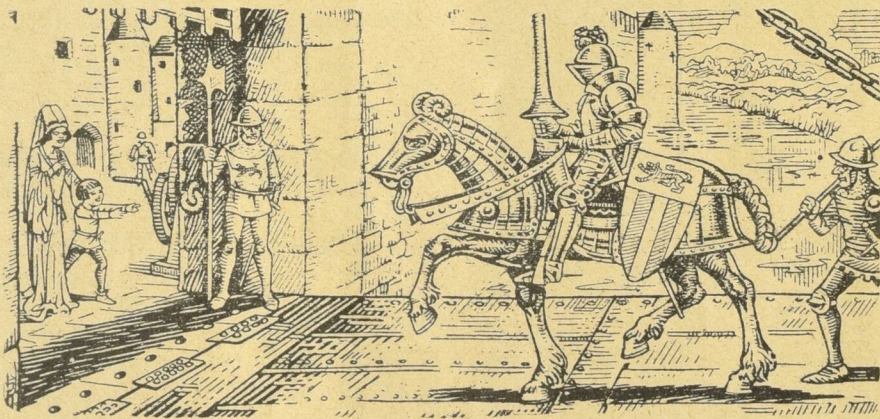
UN VOYAGE EN PANIER



C'est ainsi qu'on appelait autrefois un voyage dans la boîte aux bagages des diligences. On sait qu'avant l'apparition du chemin de fer, les voyageurs se déplaçaient dans de grandes voitures qui faisaient le service régulier d'une ville à l'autre. Ces voitures étaient souvent remplies à pleine capacité, c'est-à-dire qu'il y avait une demi-douzaine de passagers. On plaçait dames et messieurs dans la berline. Quant aux enfants qui n'étaient pas de la noblesse, ils étaient logés avec les bagages. C'était d'ailleurs la place la plus amusante... quand il faisait beau temps: on chantait, on fumait, on faisait même à l'occasion l'examen des bagages.

♦ ♦ ♦

L'ARMURE DES CHEVALIERS DU MOYEN-ÂGE

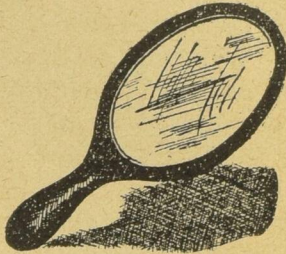


Ce n'était pas une mince affaire, au moyen-âge, que de partir en guerre. Il fallait être d'une force peu commune pour être seulement capable de se mouvoir. Le cavalier, par exemple, portait une armure de métal très lourde; c'était presque un tank. Casque, épaulettes, cuirasse, jambières, etc., pesant parfois plus de deux cent livres. Le cheval aussi était protégé par une armure épaisse. La malheureuse bête devait donc supporter un poids d'environ 600 livres en plus du cavalier lui-même. Les chevaux venaient ordinairement des Flandres ou de l'Espagne; ils ressemblaient à nos modernes chevaux de trait, très vigoureux mais peu rapides.

POURQUOI UN MIROIR REFLETE-T-IL ?

Si vous prenez un morceau de vitre ordinaire, votre image ne s'y reflète pas. Pourquoi se reflète-t-elle dans un miroir ?

Vous avez sans doute remarqué que tous les miroirs sont peints en rouge à



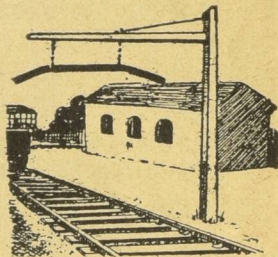
l'arrière. Sous cette peinture il y a une couche très mince de mercure mélangé avec un produit chimique qui le rend fluide. Ce liquide est appelé vif-argent.

Pour protéger le vif-argent contre les éraflures on le recouvre d'une couche de rouge de plomb ou minium.

♦ ♦ ♦

POUR MESURER LA HAUTEUR DE CHARGE DES WAGONS

Si vous vous êtes déjà arrêté à la gare la plus proche d'un tunnel, vous avez sans doute remarqué une sorte de barre courbe suspendue à une potence au-dessus de la voie. Cet appareil intrigue toujours ceux qui le voit pour la première fois.



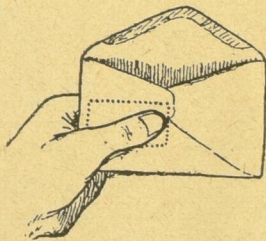
Cette barre sert à mesurer la hauteur de charge des wagons qui doivent traverser le tunnel. A cause du coût élevé de ces passages souterrains on les construit généralement de quelques pieds plus haut que les wagons. Il faut donc, lorsque les chargements sont considérables, mesurer la hauteur de charge.

♦ ♦ ♦

LA CARTE RESSUSCITE

Les seuls instruments nécessaires pour exécuter ce tour de magie sont une enveloppe ordinaire non transparente, et deux cartes telles qu'on en trouve dans les paquets de cigarettes. Ce jeu exige un peu d'entraînement pour être bien réussi.

Assis à une table, face au public, vous tenez d'une main l'enveloppe dont vous avez au préalable soigneusement ouvert une partie du fond. En même temps que



vous récitez un petit boniment vous tenez bien les cartes dans l'enveloppe pour qu'elles ne tombent pas par l'ouverture. Puis vous en sortez une que vous montrez aux spectateurs. Vous la déchirez ensuite en menus morceaux. Et, rapidement, vous faites tomber ces morceaux dans votre manche, par l'ouverture au fond de l'enveloppe. Il ne vous reste plus qu'à sortir la carte intacte... ce qui prouve que par la vertu des mots magiques que vous avez prononcés la carte déchirée est ressuscitée...

L'Horoscope du mois

(Suite de la page 38)

louses sans raison; ont un orgueil trop grand qui leur fait craindre le ridicule. Doivent rechercher la compagnie gaie; aimer la musique gaie et entraînante; doivent chercher à combattre leur tempérament indépendant et avoir plus confiance en eux et dans leur prochain.

27.—Personnes souvent petites de taille, mais très alertes vives courageuses, enjouées; d'une pensée rapide et fort diplomates; pas toujours scrupuleuses quant aux moyens de parvenir; les femmes sont très souvent habiles comédiennes et parfois fatales; les hommes en affaires sont fins, perspicaces et toujours rusés.

28.—Types ambitieux, aptes aux affaires, s'occupant beaucoup d'administration publique; vifs, parfois colère mais ne conservant pas de fiel; de taille plutôt grande, ils savent dominer les foules; les hommes aiment les luttes électorales et sont souvent choisis comme députés ou maires; les femmes, surtout dans la société, aiment à dominer dans leur salon; au boudoir elles pèchent parfois par excès de galanterie.

29.—Types d'une grande beauté physique surtout chez les femmes, mais sachant tirer parti de cet avantage; elles aiment la parure parfois d'une manière déraisonnable; ont beaucoup de goût pour les jolies choses, et savent par intuition discerner le vrai du faux; sont confiantes et souvent trompées.

30.—Personnes se défiant de tous et encore plus d'elles-mêmes; ayant tellement d'orgueil et de crainte du ridicule qu'elles s'abs-tiennent parfois de demander mêmes des choses urgentes; sont parfois révoltées, indépendantes, incrédules et mêmes superstitieuses; sont peu sensibles à l'amour, mais lorsqu'elles aiment elles sont constantes; sont laborieuses et cherchent trop la solitude et la mélancolie.

31.—Personnes aimant la contemplation, la poésie, la lecture, les beaux tableaux, les fêtes et les dignités; arrivent souvent à la renommée; sont éloquentes et fières, se laissent souvent séduire par la beauté des formes; aptes aux sciences occultes et y excellent; sont aussi artistes et parfois penseurs émérites.



20—Chypre. 21—Crète, 1905. 23—Crète, 1900. 24—Chypre, 1928. 25—Italie, 1930.
26— Grèce, 1927. 27—Grèce, 1896. 28—Grèce, 1927. 29—Grèce, 1896.

La Chronique des Collectionneurs de Timbres

par Léonide JASMIN

ZOOLOGIE POSTALE

La Mythologie, religion et philosophie de la plupart des humanités primitives, met très souvent les animaux en symboles dans l'Olympe de ses divinités et dans le dévouement de ses mythes. Les uns sont donnés pour les attributs aux dieux; le paon à l'altière Junon; le hibou, emblème de la réflexion méditative, à la sage Minerve; le bouc à l'impudique Cypris; le chien et la biche, à Diane chasse-resse.

L'animal symbolise souvent aussi une race, une nation, une dynastie, une cité, tels; les aigles romaines, les aigles des Etats-Unis, le coq gaulois, le condor du Chili, le lion belge. Les administrations postales de certains pays ont, depuis le siècle dernier, songé à utiliser les animaux à l'illustration de leurs vignettes gommées.

C'est le Canada qui, le premier, a eu l'idée de représenter un animal sur ses timbres. En 1851 fut émis un timbre de 3 pence, représentant un castor. A cette époque, cet animal était une véritable richesse pour notre pays, car sa peau se vendait couramment quatre dollars la pièce; il est à noter qu'actuellement ce timbre coûte une trentaine de dollars.

En 1845, pourtant, la ville de Saint-Louis (Missouri) utilisait un timbre de 20 cents, noir sur gris, représentant deux ours debout, se

faisant face et soutenant un écu. Ce timbre vaut beaucoup plus que la peau des deux animaux qu'il représente, puisqu'à présent on se le procure difficilement au prix de 5,000 dollars.

En 1854, l'Australie occidentale éditait un timbre où figure un cygne noir, dont les exemplaires de 2 pence brun et du 6 pence gris, peuvent aujourd'hui se trouver pour la bagatelle de cent vingt dollars pièce, environ.

C'est encore une colonie anglaise, celle de Terre-Neuve, qui, en 1866, après le Canada et l'Australie, émet deux timbres, l'un représentant une morue nageant dans la mer, l'autre un phoque se reposant sur un glaçon. En 1897, la même île émet un nouveau timbre où s'étale la bonne tête d'un chien sauveteur, qui vient combler de joie les collectionneurs.

Les lamas qui sont représentés sur plusieurs timbres du Pérou sont d'ineffables bêtes de somme pour ce pays. En 1894, Bornéo émettait plusieurs timbres dont l'un représentant une tête de cerf.

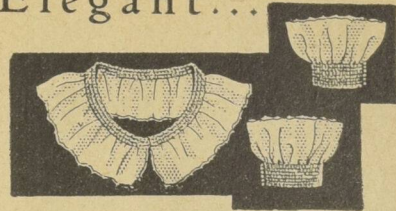
Libéria nous présente un hippopotame, l'Uruguay un bison, Oblock et Djibouti des chameaux et, malgré la phobie de la psittacose, les philatéliques n'hésitent pas à admettre dans leur collections les perroquets des Iles Tonga ou de la Nouvelle-Zélande.

GASTON DE WARL



30—Mexique, 1923. 31—République du Liban, 1925. 32.—Tonga, 1897. 33—République du Liban, 1925. 34—Guatemala, 1921. 35—France, 1929. 36—Crète, 1905. 37—Mexique, 1923. 38—Arménie. 39—Italie, 1930.

Elégant...



mais

PEU COUTEUX !

C'est la bordure tricotée qui fait cet ensemble si joli !

... et vous pouvez le faire vous-même. Rien qu'un tout petit morceau de toile à mouchoirs, le patron et la brochurette "Crochet & Embroidery Stitches" (Points au Crochet et Points de Broderie) et vous avez ce qu'il faut pour faire quelque chose d'élégant, de mode et de riche apparence. Le fil mercerisé Mercer-Crochet de J. & P. Coats se peut obtenir en magnifiques teintes pastel ainsi qu'en noir, blanc, écriu et toile. Couleurs garanties durables.

Il est plus facile de travailler avec un Crochet d'Acier à Tricoter de Milward!

MERCER-CROCHET J.&P. Coats

82-F

— FABRIQUE AU CANADA par —
les fabricants du Coton en Bobines Coats
et Clark

The Canadian Spool Cotton Co.,
Dépt V-20, Case postale 519, Montréal, P. Q.

Veuillez m'envoyer des instructions sur l'ensemble collet et poignets illustré dans vos récentes annonces, ainsi que la brochurette "Crochet & Embroidery Stitches" (Points au Crochet et Points de Broderie) pour lesquels j'inclus 5c.

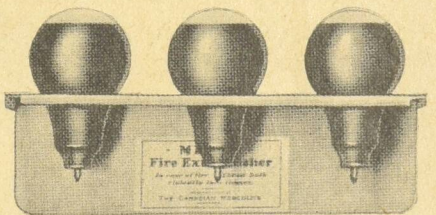
Nom _____

Adresse _____



FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 191, Toronto 8, Ont.



Protégez votre automobile et vos biens économiquement contre le feu. Pour éteindre un commencement d'incendie, il suffit de lancer violemment l'ampoule dans les flammes.

Placez-en dans votre cuisine, votre garage, près de votre fournaise, etc.

CANADIAN MERCOLITE LIMITED
3532 Boulevard St-Laurent, Montréal.

Boudreau & Ménard, Distributeurs,
— 2 Côte d'Abraham, Québec. —



TITO GUIZAR

Le célèbre ténor mexicain qu'on a souvent l'occasion d'entendre dans différents programmes, le plus souvent avec les "Gauchos".

DEUX ARTISTES CANADIENS A PARIS

IL N'EST certainement pas trop tard pour reproduire ici l'article que publia *Pour vous*, grand journal de cinéma français, sur Mlle Germaine Giroux, lors du passage de cette dernière à Paris:

«Les Canadiennes ont les cheveux d'une teinte naturelle acajou, des yeux bleus étonnamment pur d'algue-marine, le nez d'un dessin délicat, la bouche bien dessinée, gourmande et volontiers moqueuse, la taille bien prise, le caractère enjoué, susceptible d'enthousiasme.

Voilà ce que j'aurais pu écrire avec légèreté, après m'être entretenu avec Mlle Germaine Giroux que nos cousins du Canada nous envoient en gracieuse ambassade avec son athlétique compagnon M. Jacques Langevin. C'est la compagnie *France-Film*, de Montréal, qui, sur la suggestion de notre compatriote M. Robert Hurel, a décidé d'organiser un concours de beauté dont j'ai dessein de vous présenter les lauréats.

Mlle Giroux, — la voyez-vous juchée sur la plus haute de ses malles et découvrant des mollets dont le *sex appeal* est tel que les voyageurs retardataires s'arrêtent net de courir pour en dérober une image qu'ils voudraient longtemps garder captive ? — est née à Bordeaux, non pas sur les rives de la Garonne, mais près de Montréal.

A l'exemple de sa soeur Antoinette, une comédienne de grande race, qui fut applaudie il y a quelques années sur les scènes parisiennes, notamment aux beaux soirs de la Porte-Saint-Martin, Mlle Germaine Giroux s'adonna de bonne heure à l'art dramatique.

Les «producers» américains firent appel à son talent.

C'est ainsi qu'elle créa avec un succès auquel la presse new-yorkaise rendit un hommage unanime, plusieurs pièces françaises dont *Kiki*, *Mon bébé*, *Topaze*, etc.

Radio

«J'ai beaucoup d'admiration pour vos acteurs, nous dit-elle, notamment pour Charles Boyer, le jeune premier romantique idéal, et pour Jean Murat qui détient, je crois, le secret de l'élégance dans la simplicité. Je n'apprécie pas moins le talent d'Albert Préjean et de Fernand Gravey. Mon rêve? Tourner avec de tels partenaires et réussir par mon travail à prolonger mon séjour en France, dans ce Paris surtout, dont je subis déjà la séduction au point que je ne veux envisager d'avoir un jour à le quitter.»

M. Léopold HOULE

Notre confrère M. Léopold Houle de *La Patrie*, journaliste et auteur dramatique, vient d'être nommé publiciste français de la Commission de la radio. On ne pouvait mieux choisir.

Peut-on ignorer 40% de la population ?

«Nous ne pouvons ignorer 40 pour cent de la population remplissant le Québec et disséminée dans le Nouveau-Brunswick, la vallée d'Annapolis en Nouvelle-Ecosse, le nord de l'Ontario, le

Manitoba et ailleurs», a déclaré Hector Charlesworth, président de la Commission canadienne de la radio, en réponse à des critiques sur «la prédominance du français dans les programmes de la commission».

Il nia que les programmes français eussent la prédominance et il ajouta que des lettres de félicitations avaient été reçues d'éducateurs dans l'Ouest et que l'émission la plus populaire à Toronto était un programme français irradié le mercredi.

A la réunion annuelle à Régina, la grande loge orangiste avait protesté contre l'usage du français dans les programmes de radio émis ailleurs que dans le Québec.

Le rôle de l'Annoncé

Les amateurs de radio ont dû noter depuis un an ou deux l'importance de plus en plus grande que prend l'annonceur de la radio. Certains d'entre eux, aux Etats-Unis surtout, se doublent d'un commis-voyageur dans le sens que voici. Tous les programmes *Chase and Sanborn*, *Texaco*, *Lucky Strike*, *Chevrolet*, et plusieurs autres du genre, sont toujours commentés par le même annonceur,



Mlle GERMAINE GIROUX

Mlles Germaine et Antoinette Giroux, comédiennes de grand talent, ont joué sur la scène, en France, aux Etats-Unis et au Canada. Mlle Germaine Giroux est rentrée dernièrement de France où elle était allée au titre de lauréate du concours de beauté de la compagnie France-Film, de Montréal.

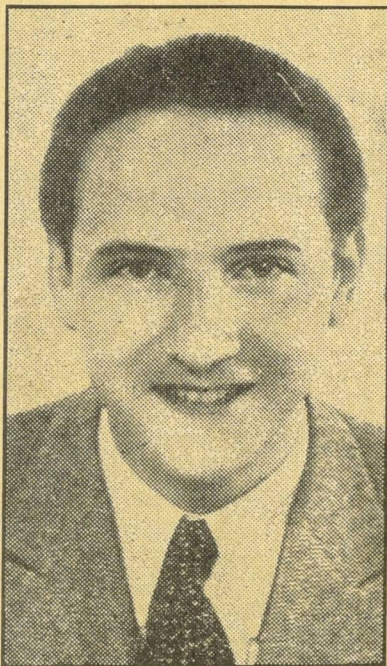
qu'il s'appelle Jimmie Wallington, McNamee ou Howard Claney. L'annonceur fait corps ici avec le programme; l'un ne se conçoit plus sans l'autre, à telle point qu'il semble appartenir autant à la firme annoncière qu'au poste ou au réseau qui les emploie.

Le Poste Français le mieux entendu en Europe

Il y a quinze jours, dans une note consacrée au rachat de Radio-Paris, *Comoedia* écrivait que ce poste émetteur est celui que l'on entend le mieux au delà des frontières françaises. Cette affirmation valut à ce journal la mise au point suivante, de M. R. Sallard, l'un des directeurs du Poste Parisien:

«Nous nous permettons d'attirer votre attention sur le fait que cette information n'est pas conforme aux derniers résultats d'écoute ni aux théories sur la propagation des ondes. L'onde longue employée par Radio-Paris assure une très bonne efficacité aux distances rapprochées, mais à grande distance elle est nettement surclassée comme efficacité par les ondes moyennes, comme celles qu'emploie notre station.

«Nous entretenons d'ailleurs une très importante correspondance avec l'étranger, tous les pays d'Europe, une partie de l'Asie, l'Afrique du Nord, Madagascar, etc. A certaines heures, notre station est fort bien entendue aux Etats-Unis et même en Nouvelle-Zélande, ce qui constitue incontestablement un record de portée.»



FRAY ET BRAGGIOTTI

Les deux plus célèbres pianistes de la radio. Ces deux artistes interprètent ensemble des programmes toujours intéressants de musique classique et populaire. Leurs variations sur des thèmes connus sont particulièrement agréables.



Sois toujours prudent quand tu changes de place dans un canot, ou ceci pourrait t'arriver -



Assure-toi toujours que ta femme est occupée à son tricotage sur le balcon, ou tu pourrais te faire rappler à l'ordre -



Aie toujours soin de t'assurer de la profondeur de l'eau avant de plonger, ou tu pourrais avoir des surprises!



Et pour finir glorieusement chacune de tes journées, t'a pas de meilleure chose à faire que de proposer une BLACK HORSE aux copains!

T'A'

Pas ?

(déjà essayé d'observer ces règles de sécurité en vacances)

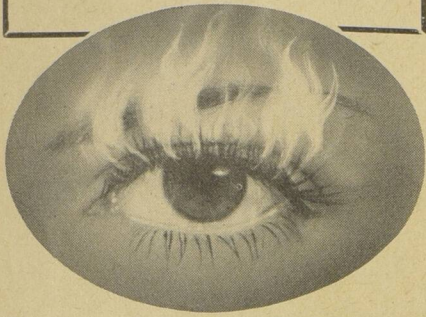
Dites simplement

"Bière

BLACK HORSE

Dawes, S.V.P."

MURINE
SOULAGE
**LES YEUX
BRULANTS!**



Repose, Adoucit, Rafraîchit !

Après avoir fait de l'auto, ou chaque fois que vos yeux vous brûlent, cuisent, piquent ou vous incommode, appliquez-y quelques gouttes de *Murine*. Ses 10 ingrédients bienfaisants ont pour effets instantanés de calmer la sensation de brûlement, d'enlever les taches de sang et de reposer les yeux. En un rien de temps, vos yeux seront adoucis et rafraîchis.

Servez-vous aussi de cette lotion calmante et adoucissante contre l'irritation causée par les sports en plein air, et pour reposer les yeux fatigués par la couture, la lecture ou le travail de bureau. Vous trouverez ce soulagement rapide et sûr dans toutes les pharmacies — moins d'un sou pour chaque application !

MURINE
POUR VOS
YEUX
FABRICATION CANADIENNE



2

pour
25c

PUREX

et

WESTMINSTER

Papiers de toilette

Stérilisés et
entièrement enveloppés
pour votre protection.

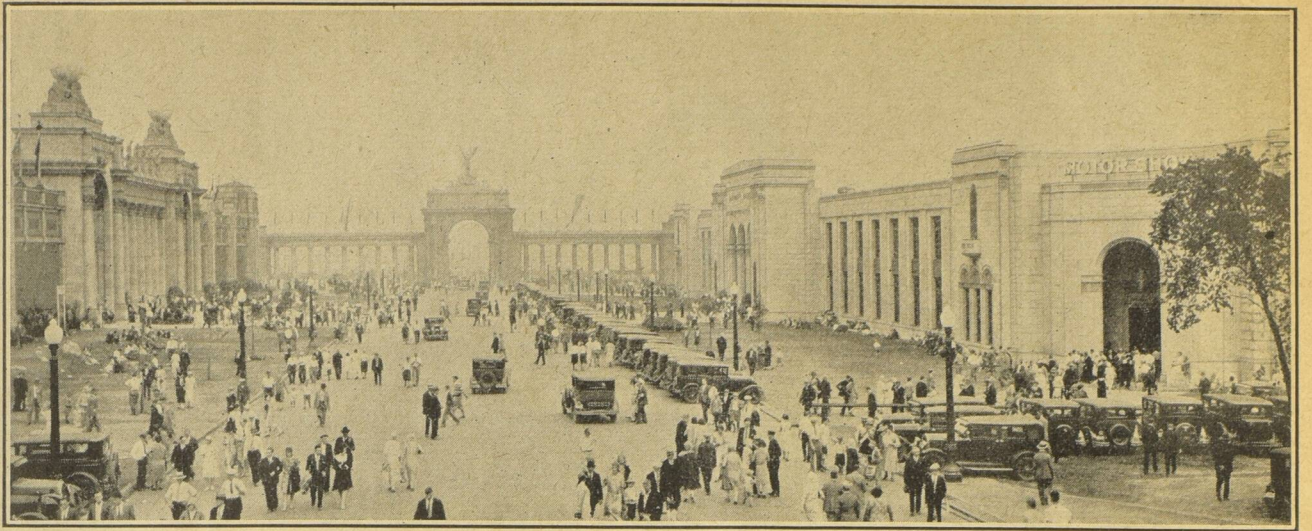
Distributeurs :
MacGregor Paper and Bag Co. Inc.
Montréal.



3

pour
25c

**PARIS
PATÉ**
Savoureux et Délicat
pour Sandwiches



L'Exposition Nationale du Canada à Toronto

25 Août au 9 Septembre

L'Exposition nationale du Canada, tenue chaque année à Toronto, aura lieu, en 1933, du 25 août au 9 septembre. Comme auparavant, elle sera un résumé de l'activité canadienne et même mondiale. Cette gigantesque foire annuelle, la plus considérable au monde, entre maintenant dans sa cinquante-cinquième année. Ses immenses terrains, ses fastueux édifices occupent un endroit idéal sur les rives du lac Ontario, non loin de la grande ville de Toronto: les constructions ont une valeur d'au moins \$21,000,000. D'immenses avenues bordées de fleurs et de plantes ornementales circulent entre les pavillons vastes et richement décorés.

A quoi faut-il attribuer le succès de cette exposition annuelle qui passe aujourd'hui pour un modèle du genre? C'est sans doute parce que les dirigeants ont su mélanger

habilement l'utile à l'agréable. Et l'on imagine sans peine quelles difficultés il a fallu vaincre pour en arriver à satisfaire les millions de personnes de toutes catégories qui visitent chaque année l'Exposition Nationale Canadienne. Il serait trop long d'énumérer ici toutes les attractions, dont quelques-unes uniques au monde, qui rendent à la fois si plaisante et si instructive une visite à l'Exposition. Industrie, commerce, science, arts, sports, mécanique, représentations grandioses, spectacles pyrotechniques, et le reste.

Toronto, ville-reine, reçoit ses hôtes royalement. De quelque façon qu'on se rende à l'exposition nationale, on est accueilli avec le même empressement. On peut dire que tous les chemins mènent à cette scène où se déroule comme

en un film de géant toute la vie nationale; artistique, commerciale, sportive. Chemins de fer, bateaux à vapeur, avions, autobus, routes confortables conduisent à l'entrée monumentale de l'Exposition.

Depuis plusieurs décades, une des attractions les plus goûtées, c'est l'interprétation d'un épisode historique par des pageants. Cette année, quinze cents acteurs et figurants présenteront: «Montezuma», drame qui fera revivre la conquête du Mexique par Cortès. Plus de 25,000 personnes assisteront à ces représentations inoubliables. De plus, cent danseuses faisant partie de la troupe de Roxy seront en scène.

Si les succès des années passées continuent à monter, l'Exposition Nationale Canadienne recevra cette année près de 2,000,000 de visiteurs.



La Mère et l'Enfant

Par FRANCINE

LA CHAMBRE DU BEBE

Si possible, donnez au bébé une chambre séparée, bien éclairée et ensoleillée. Cette chambre sera toujours propre et fraîche si un linoléum recouvre le plancher et si les murs sont peints, donc lavables. En été, les fenêtres doivent être grillagées. Que la température de la chambre varie de 65 à 68 degrés.

Placez un thermomètre au dessus du lit du bébé. Si la chambre est trop chaude, le bébé perdra l'appétit, deviendra irritable et sera plus disposé à contracter le rhume.

Que la chambre du bébé soit bien ventilée. Si les fenêtres peuvent s'ouvrir par le haut et par le bas, l'air restera en circulation.

LE LIT DU BEBE

Dès sa naissance, le bébé doit avoir son propre lit. Ce peut être un panier, une bassinet ou un berceau. Un panier à marché peut faire un très bon lit pour les premières semaines. Peinturez-le ou émailliez-le, puis le doublez avec un tissu lavable pour amortir les coups ou protéger l'enfant des courants d'air.

Il n'est pas nécessaire d'y mettre un oreiller. Il est arrivé maintes fois qu'un tout petit se soit étouffé en se tournant la figure dans un oreiller mou.

REGULARITE

Pour conserver votre bébé en santé, il faut lui donner des soins à des heures régulières. Dès les premiers mois, le bébé, à l'heure fixée, s'attendra à ce qu'on le baigne, le nourrisse et qu'on lui donne ses autres soins.

Le bébé doit prendre son repas à intervalles réguliers. Même s'il dort il faut l'éveiller. Si vous le nourrissez toujours à la même heure et persistez à le faire attendre l'heure fixée, il s'éveillera de lui-même.

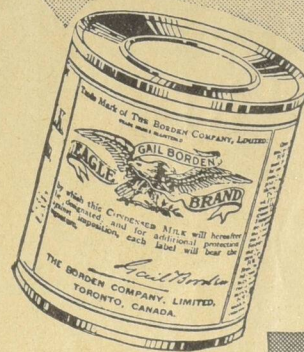
L'EAU BOUILLIE POUR LE BEBE

On doit donner au bébé entre ses repas de l'eau bouillie tiède. Mais que ce soit une heure avant ou après les tétées. N'y ajoutez jamais de sucre.

"A l'âge de quatre semaines nous avons perdu l'espoir de la sauver"

MADAME A. HAGAN, 5 Moss Park Place, Toronto, Ont., nous écrit: "Nous désespérions d'elle. Elle maigrissait, pleurait continuellement et dormait bien mal. Conseillée par une amie, j'essayai le Lait Eagle, et, dès le début de ce régime, elle commença à engraisser, dormit bien et s'améliora de toutes façons. Maintenant âgée de quinze mois, on ne saurait imaginer de bébé plus heureux ni mieux portant. Elle a gagné un premier prix lors d'une exposition de bébés à Montréal. Elle avait alors 6 mois."

Si vous ne pouvez allaiter bébé, essayez le Lait Eagle. Le mode d'emploi se trouve sur chaque étiquette. Nous vous expédierons volontiers la nouvelle édition du "Bien-Etre de Bébé", 84 pages. Il contient des renseignements pour l'alimentation et le soin des enfants, et des photographies avec l'historique de nombreux bébés élevés au Lait Eagle.



The Borden Co. Limited,
Yardley House, Toronto, Ont.

Veuillez m'expédier la nouvelle édition du "Bien-Etre de Bébé" contenant des tableaux d'alimentation, des portraits et l'historique de bébés élevés au Lait Eagle.

Nom

Adresse

Prov.

F102

Lait CONDENSE Marque Eagle

Vous lisez un roman d'amour complet dans

La Revue Populaire
de Septembre
COEUR DE FLAMME
par MAGALI

En vente partout

15 cents

Un Régal dont on se Délecte!

Le Paris-Pâté a toujours bon goût... à la maison... au dehors... entre les repas... n'importe quand.

38F

DEMANDEZ-LE À VOTRE ÉPICIER



Livres et Revues

CANADIEN

Etude sur les Canadiens français

par Wilfrid Bovey

Fruit d'un travail considérable, écrit par l'homme le mieux instruit peut-être des difficiles problèmes que présente la question de race au Canada l'ouvrage de M. Wilfrid Bovey, directeur des relations extérieures de l'Université McGill, vient compléter ceux de Moore et d'André Seigfried. Cette étude a ceci de particulier qu'elle s'étend sur tous les groupements français de l'Amérique du Nord: Québec, Acadie, Ontario, Prairies et Louisiane, et qu'elle contient sur l'histoire, l'enseignement, la politique, la vie économique des pages absolument nouvelles. *Maria Chapdelaine* fut le livre de l'homme des champs; *Canadien* est celui de l'homme des villes, du Canadien d'aujourd'hui. Un tel ouvrage appelle une critique fouillée que nous lui consacrerons prochainement. Contentons-nous pour l'instant d'en conseiller la lecture à tous nos lecteurs et lectrices.

CANADIEN, par Wilfrid Bovey, édité par Dent, de Londres et Toronto, est en vente dans toutes les bonnes librairies canadiennes.

JOURS DE LA MARNE

par Maurice Genevoix

Jours de gloire collective et de souffrances individuelles, de grandeur et de misères humaines. Maurice Genevoix

ne défend aucune thèse pacifiste; il se contente de décrire la bataille telle qu'il l'a entrevue, à travers le brouillard, mais l'impression laissée par son récit, pourtant alerte et presque gaie, en est une de malaise. Tous ces morts, tous ces blessés dans le secteur restreint où évolue l'auteur dénoncent la folie humaine qui permet ces hécatombes et qu'aucun triomphe ne peut racheter. En somme, un beau livre de guerre qui est un beau livre de paix.

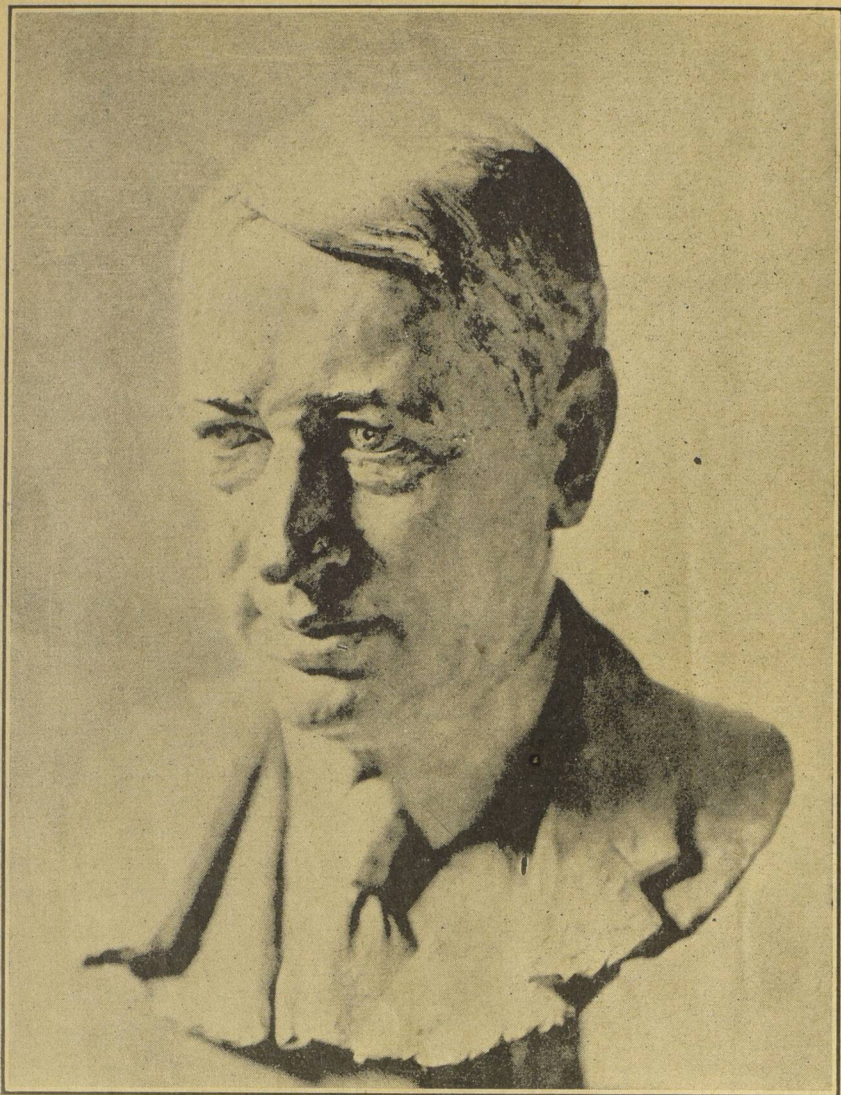
C. M.

L'IMPERATRICE JOSEPHINE

par Gérard d'Houville

Ascension trop rapide, chute brutale, injuste. En racontant la vie de Joséphine de Beaumarchais, la petite créole intimement mêlée à la grande épopée napoléonienne, l'Histoire se plaît généralement à souligner ce contraste. Ne se prête-t-il pas aux développements et aux considérations qu'elle affectionne? Mais combien plus aimable et plus humaine est la façon de Gérard d'Houville de traiter le sujet! Pour cet écrivain délicat Joséphine est surtout une femme et une amoureuse. Elle défend sa mémoire contre les calomnieux, exalte son charme exquis, nous montre dans l'intimité la seule femme peut-être que Napoléon ait jamais aimée. *L'Impératrice Joséphine* (collection "Hier et Aujourd'hui, Flammarion, éditeur) c'est de l'histoire humanisée, à peine romanesque et très vivante.

C. M.



Buste de Henri Hébert, R. C. A.

JOHN MURRAY GIBBON

Directeur du service de la publicité du *Pacifique Canadien*. Musicographe, poète et romancier, M. J. M. Gibbon est l'un des plus grands animateurs de la musique et du folklore canadiens. Il vient de faire paraître à Londres un ouvrage remarquable sur la musique "Magic of Melody", dans lequel il explique ce qu'il entend par ses "Gramo-Poèmes". Notre article vous en donne d'ailleurs une idée.

MAGIC OF MELODY

par John Murray Gibbon

M. John Murray Gibbon, directeur du service de presse du *Pacifique Canadien*, musicographe, poète et romancier, et qui fut l'organisateur des Festivals de la Chanson et des Métiers du Terroir tenus pendant plusieurs années au Château Frontenac, à Québec, vient de publier, chez J. M. Dent & Sons, un important ouvrage intitulé: *Magic of Melody*, où il lance sa méthode dite des "Gramo-Poèmes".

Ce livre et cette méthode s'adressent à tous les amateurs de musique qui aiment à composer des paroles sur des airs connus. Pour se livrer à ce jeu, il suffit d'avoir quelque imagination, un gramophone et, pour guide, le livre de John Murray Gibbon. Prenez une Nocturne de Chopin, par exemple, et jouez-la sur votre gramophone jusqu'à ce que vous en arriviez de vous-même, et presque inconsciemment d'abord, à mettre des mots sur cette musique. La chose une fois écrite, c'est ce qu'on appelle un Gramo-Poème.

Le livre de M. Gibbon, *Magic of Melody*, constitue en même temps un manuel d'histoire de la musique. Très agréablement présenté, il est illustré de plusieurs pages de musique et de nombreux portraits des grands maîtres.

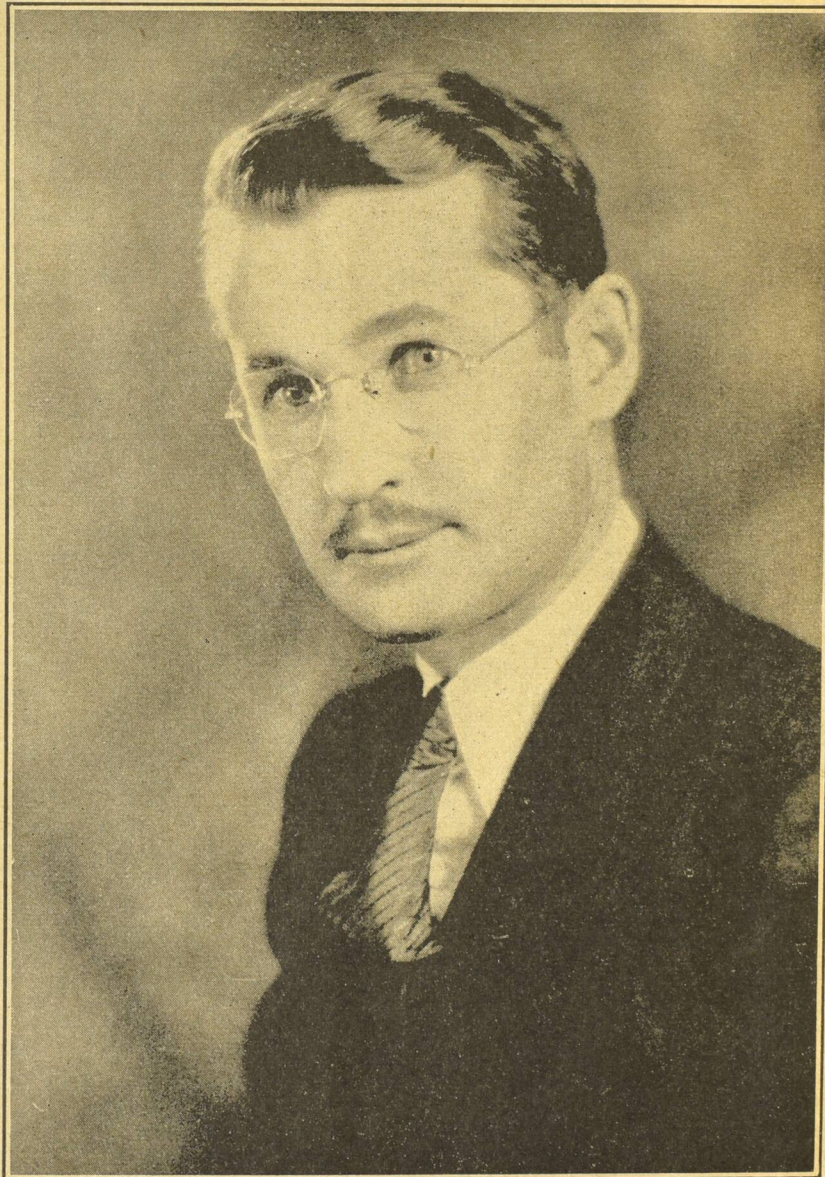
LA VIE AVENTUREUSE D'ARTHUR BUIES

par Raymond Douville

D'Arthur Buies on connaissait encore moins la vie que les livres. Son nom même avait sombré dans l'oubli, comme celui de tant d'autres gaillards littéraires de notre dix-neuvième siècle, qui fut le siècle de l'Institut canadien, du

pamphlet et des luttes contre les puissances les plus redoutables. Je comprends qu'on n'aime pas ou qu'on craigne de prendre la défense de Buies directeur de *La Lanterne*. Mais Buies ne fut pas qu'un garibaldien et plus tard, avec cette feuille pleine de méchancetés féroces et d'esprit, le champion de l'anticléricalisme au pays de Québec. Il aimait profondément son pays, il l'aimait assez pour lui sacrifier à maintes reprises ses intérêts personnels. Il existe plusieurs manières d'aimer son pays et ceux qui croient posséder toute la Vérité et ne voient qu'une manière, la leur, de servir le Canada français seront toujours les plus grands ennemis d'Arthur Buies.

Dans la plupart de ses livres, Arthur Buies, chroniqueur, naturaliste, géographe, historien, économiste, grammairien, n'a qu'une chose en vue: l'intérêt de son pays et des siens. Au retour de son premier voyage en France, où il refit ses études secondaires dans un lycée de Paris, il entreprend une lutte de tous les diables pour la réforme des programmes de l'enseignement classique. Tout ce qu'il réclamait s'est fait depuis. Aujourd'hui, des hommes comme Olivar Asselin, Edouard Montpetit, etc., demandent d'autres réformes encore. Cette intervention laïque est, tout comme au temps de Buies, un sujet de scandale... Buies et Fréchette ne trouveraient pas grand-chose de changé dans notre monde! M. Raymond Douville ne discute pas les idées d'Arthur Buies. Il se contente d'en dire un mot au passage, un mot prudent. Mais il nous fait connaître sa vie à fond, sa vie aventureuse comme celle de presque tous les grands écrivains anglais, américains et scandinaves de nos jours (encore que la vie de Buies fut bien plus bohémienne qu'aventureuse). Cette partie-là est tout à fait réussie et la vie romancée de Buies, par Raymond Douville, est une chose excessivement agréable à lire.



Albert Dumas, Montréal

RAYMOND DOUVILLE

Auteur d'une vie romancée parfaitement réussie du grand écrivain canadien Arthur Buies. Le livre s'intitule: "La Vie Aventureuse d'Arthur Buies".

L'EXPOSITION DE CHICAGO

(Suite de la page 6)

Algérie, Tripolitaine, Turquie, Palestine, Arabie, Hindoustan, etc. avec les personnages qu'on y rencontre, leurs conteurs, leurs danseuses, leurs guerriers, leurs fakirs, leurs musiciens.

Il y a aussi le «Village des Nains» et le «Village des Monstres» où sont groupées toutes les créatures anormales des plus grands cirques du monde entier.

Ceux qui aiment les bêtes fauves et les serpents, ceux de l'Inde, de l'Afrique et de l'Amérique du Sud, sont servis à souhait. On n'a jamais vu collections plus complètes. Et ceux qui aiment à voir les choses de haut peuvent survoler l'immense terrain de l'exposition soit en avion, soit dans un dirigeable Goodyear.

Le pavillon du Canada à Chicago

Le Canada est représenté à l'exposition du Siècle, à Chicago, d'une façon tout à fait digne du Dominion. Son pavillon, aménagé par les soins des services fédéraux, du Canadien National et du Pacifique Canadien a été décoré par un groupe d'artistes canadiens en vue. Dans ce pavillon sont représentés,

de façon frappante et pittoresque, les ressources naturelles, touristiques et sportives du Canada ainsi que son commerce et son industrie.

Tout alentour du pavillon court une carte du Canada mesurant 130 pieds de long et 30 pieds de haut. Cette carte est l'oeuvre d'artistes canadiens parmi lesquels on remarque David Stark, A. Berkovitch, R. J. A. Chalmers, Mlle Berthe des Clayes, Mlle Violet Fleugel et Mlle Audrey Anderson. Elle a été peinte à la détrempe sur 500 verges de toile. On y voit représentés les chemins de fer, les lignes de navigation, les parcs nationaux, les villes, les industries, les mines, les forêts, les principales rivières et les principaux lacs, les montagnes et autres grands accidents géographiques.

En plus de cette carte, unique en son genre, sont exposés différents modèles entre autres ceux de l'«International Limited» le fameux rapide Montréal-Chicago, le grand paquebot «Empress of Britain» affecté au service de l'Atlantique et aux croisières autour du monde.

Le pavillon canadien est situé dans le palais du voyage et du transport.

QUE DEVIENDRA LA TERRE ?

(Suite de la page 7)

ne d'évaporation seule, mais surtout d'infiltration. Les eaux tendent continuellement vers le centre d'attraction de la terre et c'est pourquoi elles se réfugient toujours dans les endroits les plus bas; des quantités énormes ont déjà pénétré dans le sol à des profondeurs plus ou moins grandes et il n'est peut-être pas exagéré de dire qu'il y a davantage d'eau sous la surface de la terre qu'au-dessus. Un temps viendra donc où il n'y aura ni mers, ni lacs, ni fleuves, ni sources et ce sera gros de conséquences.

La disparition de l'eau de surface entraînera logiquement celle des pluies et de la moindre trace d'humidité dans une atmosphère qui deviendra irrespirable; toute végétation sera supprimée et la vie animale subira en conséquence des atteintes si profondes par défaut d'alimentation qu'elle se réduira très rapidement à un fort petit nombre de sujets, ceux-là seuls qui auront pu gagner certaines profondeurs du sol et s'y maintenir.

La vie dans de telles conditions sera un problème extrêmement difficile à résoudre et sans cesse renouvelé, aggravé même car l'infil-

tration tendra de plus en plus au centre. Certaines espèces seules y résisteront pendant un certain temps.

Cette deuxième hypothèse n'est pas plus réjouissante que la première mais heureusement, comme je l'ai dit, elle n'est réalisable que dans un avenir si lointain que nous ne pouvons pas le calculer même approximativement.

C'est peut-être actuellement la situation de notre satellite la lune; nous n'en connaissons que peu de chose: la surface d'une seule moitié telle que nous la font voir les télescopes et la photographie astromique. Tout y paraît désert et l'est probablement; la vie n'y existe plus en surface, à part peut-être quelques rares mousses et lichens dans le creux de profondes vallées, mais dans l'«intérieur» qu'y a-t-il?

Nous n'en savons rien et ne le saurons sans doute jamais. Il peut fort bien y avoir des êtres monstrueux, difformes, ignorant tout de l'espace et des autres mondes, implacablement limités à une existence presque végétative et à peine conscients de vivre. Peut-être aussi n'y a-t-il rien du tout...

Demandez le Nouvel

Egalisateur KOTEX

Il est de 20 à 30%
plus efficace en
protection hygiénique

L'EGALISATEUR Breveté* a requis deux ans à perfectionner. Il augmente la protection de 20 à 30%. Il ne peut être copié — mais on peut l'imiter. Cependant pour plusieurs années encore on ne pourra pas dire d'une autre serviette: «elle est semblable au Kotex.» Parce qu'elle ne peut offrir les avantages uniques de l'Egalisateur.

Une explication intime de sa fonction est donnée sur la feuille de direction insérée dans chaque paquet. Lisez-la afin de connaître comment l'Egalisateur vous donne plus de protection tout en étant moins volumineux. Apprenez comment le cellulose demeure doux grâce à une bande centrale spéciale.

Les bouts doivent être aplatis

Des bouts arrondis ne suffisent pas. Ils doivent être aplatis pour être invisibles. Kotex — et Kotex seul — offre cette forme spéciale.

De plus, ce nouveau Kotex avec Egalisateur Breveté vous est offert à meilleur marché que vous avez habituellement payé pour une protection hygiénique ordinaire. Et tous les avantages précédents du Kotex sont retenus: douceur, absorption, facilité de s'en défaire, bouts invisibles et le fait qu'il se porte des deux côtés avec égale protection — tous des avantages que vous désirez et dont vous avez besoin.

Achetez le Kotex avec l'Egalisateur Breveté, assurée d'un confort et d'une sûreté comme vous n'avez jamais connus auparavant. Soyez toujours certaine d'obtenir le Kotex avec l'Egalisateur Breveté! Il est en vente dans les pharmacies, les magasins à rayons et de nouveautés dans votre ville!

COMMENT LE DIRAI-JE A MA JEUNE FILLE ?

Beaucoup de mères se le demandent. Mais maintenant vous n'avez qu'à remettre à votre jeune fille la brochure intitulée: «Le douzième anniversaire de Marie Margot». Pour copie gratuite écrivez à Mary Pauline Callender, Dépt. 283, Bureau 1402, The Kotex Company Limited, 330 rue Bay, Toronto, Ont.

Pourquoi aucune serviette sanitaire ne peut être «comme le nouvel Egalisateur Kotex»

Oui, cette invention semble simple, cependant il a fallu 2 années et ½ pour la perfectionner. On peut l'imiter, on l'imitera, mais on ne peut dire, avec vérité, qu'une autre serviette est comme le Nouveau Kotex avec l'Egalisateur Breveté... et voici pourquoi:

- 1—Il a fallu deux années et demie pour le perfectionner.
- 2—un jury de trois cents femmes l'a éprouvé.
- 3—leur verdict fut vérifié par des autorités médicales renommées.
- 4—★ ET le Gouvernement Canadien a accordé le Brevet No 324,353 pour la protection et l'usage exclusif de Kotex.

Tous droits réservés, 1933, Kotex Co.

KOTEX

FABRIQUE AU CANADA

Chronique Culinaire

Par Germaine Taillefer

Directrice de la Chronique Culinaire de La Revue Populaire

Veau à la crème aux petits pois

1 piment vert
2 c. à soupe de beurre
2 c. à soupe de farine
1 tasse de lait
Sauce Worcestershire Heinz
Sel et poivre
2 tasse de veau, cuit et coupé en dés
Pain grillé ou biscuits.

deux comme des sandwiches. Trempez-les dans de l'oeuf battu et faites frire à friture très chaude. Faites égoutter, saupoudrez de sucre et servez en pyramide sur un plat couvert d'une serviette pliée.

Boissons rafraîchissantes

Faites dissoudre dans une pinte d'eau filtrée trois cuillerées de miel et, quand le miel est fondu,

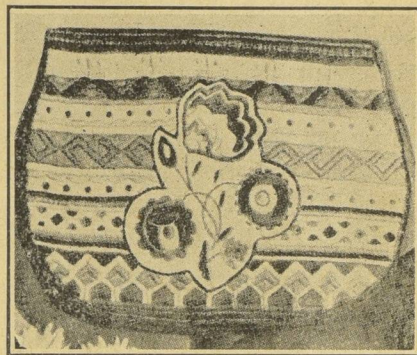
Choisissons une sacoche de plusieurs couleurs!

La première pensée sera probablement pour le blanc, comme d'habitude, mais si l'on se représente à l'esprit ce que sera une sacoche blanche après quelques semaines d'usage, ce sera assez pour décourager quelque peu. «Une bleue,» se dira-t-on, «s'assortissant à cette robe bleu d'azur serait jolie, mais alors que fera-t-on du petit costume vert? Une sacoche bleue n'irait certainement pas bien avec

vous ne craignez un léger surcroît de travail, ou bien laisser le dessous uni. Le gousset de trois quarts de pouce est cousu aux pièces de dessus et de dessous à l'extérieur, puis les coutures sont surjetées au point de boutonnière. Un fermoir «zipper» au sommet empêche le sac de fléchir et offre en même temps une plus grande sécurité que la plupart des autres types de fermoirs.

Si votre plus grand désir est de voir la sacoche tôt finie, ce sera une bonne idée de faire la broderie avec du coton perlé ou du gros coton lustré «strandsheen», les deux se travaillent très rapidement. Sauf pour les oeillets dans la troisième bordure à partir du sommet, la broderie consiste en un simple point de satin avec adjonction d'un point long et d'un court pour les deux plus grandes feuilles et de noeuds français dans la fleur circulaire à droite. Un contour de points de tige sépare les bordures du motif du centre; pour cela, il vous faut employer 6 brins, si vous travaillez avec du coton en brins. Employez la même couleur et le même nombre de brins pour la bande en points de boutonnière qui entoure le bord de la sacoche.

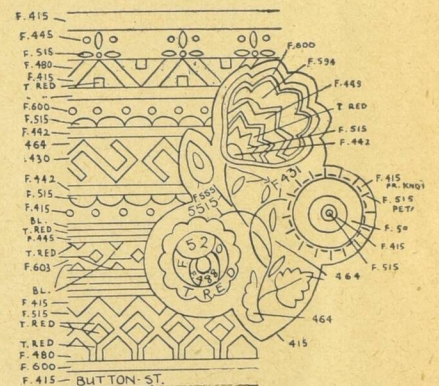
Le moyen le plus facile de faire la doublure est de couper les trois pièces: dessus, dessous et gousset, quant vous coupez l'extérieur. Cousez ensuite ensemble les pièces de la doublure et faufilez-la le long du sommet de la partie extérieure finie. Après cela, vous pouvez coudre le fermoir «zipper» entre la doublure et la partie extérieure de la sacoche.



cela. Oh, mais! quel problème que de trouver une sacoche d'été qui soit vraiment attrayante en même temps que *pratique*! Et le soliloque peut se poursuivre ainsi longtemps sans jamais aboutir à une conclusion très satisfaisante.

La situation n'est pourtant sans espoir, après tout! De Tchécoslovaquie nous vient une solution très heureuse au problème: une sacoche de plusieurs couleurs, avec une nuance qui y est travaillée pour s'assortir à n'importe quelle pièce de votre garde-robe d'été! Un coup d'oeil à la sacoche tchécoslovaque illustrée dans cette page vous convaincra en un instant que la suggestion en est une excellente. Puis le fait que vous pouvez la confectonner vous-même à très peu de frais ne manquera pas de vous la rendre doublement attrayante.

Un modèle un peu dans ce genre est particulièrement désirable parce qu'il est adaptable à presque chaque type de broderie et vous pouvez le dessiner vous-même sur le tissu, à l'aide d'une règle et d'un compas. Aimez-vous faire un travail délicat, comportant maints détails? Très bien; alors, choisissez les couleurs dont vous avez besoin et brodez le dessin avec deux ou trois brins de coton ou brins «Anchor» de Clark, vous servant, comme fond, de belle grosse toile blanche ou écrue. Vous pouvez broder et le dessus et le dessous, si



Si vous prenez bien soin de n'acheter que des fils à broder «Anchor» vous constaterez que votre sacoche se lavera facilement et qu'elle aura aussi belle apparence qu'une neuve quand elle aura été pressée.



Photo fournie par les fabricants de Jell-O.

Une belle gelée à la crème glacée

Tranchez un piment vert et faites-le cuire dans le beurre pendant 5 minutes. Ne laissez pas roussir le beurre. Retirez le piment et ajoutez la farine et la graisse. Brassez jusqu'à consistance lisse, puis ajoutez le lait et brassez encore jusqu'à ce que la sauce ait épaissi. Assaisonnez au goût de Sauce Worcestershire, de sel et de poivre. Ajoutez le veau. Servez sur pain grillé ou biscuits.

Tartines aux fraises

Nettoyez et écrasez ensuite une poignée de fraises. Incorporez avec trois cuillerées de crème fouettée. Sucrez avec du sucre en poudre. Étalez cette purée sur des tranches de brioche que vous mettez deux à

ajoutez trois cuillerées de vinaigre de vin blanc. Mettez en carafe que vous tenez dans une terrine d'eau fraîche.

Salade Présidente

Un quart d'olives, salées, dénoyautées, une demi-livre de haricots blancs fraîchement cuits, deux betteraves coupées en dés, quelques filets d'anchois dessalés et émincés, quatre pommes de terre cuites refroidies et coupées en dés, quelques pickles coupés en tranches. Mettez le tout dans un saladier avec une mayonnaise moutardée, remuez sans écraser les légumes et versez sur la salade un verre de vin blanc, si vous en avez.

LA CHANSON FRANÇAISE

Le Samedi et Le Film publient également des textes de chansons françaises.

Serait-ce un rêve

(Boyer-Heyman)

Enregistré sur disque Pathé, No 94126, par Edmée Favart.

I

Je crie, je ris,
Tout me sourit,
Je suis heureuse aujourd'hui,
Mon petit cœur
J'en ai bien peur,
Va se briser de bonheur;
J'ai trouvé mon Prince Charmant,
Comme dans les romans.

Refrain

Serait-ce un rêve?
Un joli rêve?
C'est bien trop beau pour être vrai!
Ce n'est qu'un songe,
Un joli songe
Qui m'ébouit et disparaît.
La belle histoire!
Je n'ose y croire,
J'aurais trop de chagrin après.
Le plus beau songe
N'est qu'un mensonge,
Bientôt je me réveillerai.
Le plus beau rêve
Un jour s'achève;
C'est bien trop beau, je crois, pour être vrai!

II

Le ciel est bleu,
Les amoureux
Ont du bonheur plein les yeux.
Il peut pleuvoir,
Faire très noir
Mon cœur est rempli d'espoir.
Voilà quelle est depuis toujours
La force de l'amour.

Parmi les fleurs

Enregistré sur disque Pathé, No 94208, par Max Réjean

I

Ton teint est de lys,
Le volubilis
Sur ta joue se penche et s'érise,
Et ce doux parfum
De muguet, si fin,
Que ton corps exhale, me grise.

II

Quand, dans les bosquets,
Parmi les bouquets,
Je respire un discret arôme
Je sais, clair lilas,
Que tu es par là,
Fleur vivante qui nous embaume.

III

Reine du jardin,
Rosée du matin
Ta fraîcheur n'a pas de rivale.
Dans ton corps précieux
Tout est harmonieux,
Il n'est pas de fleur qui te vaille.

Refrain

Quand on vit parmi les fleurs,
Toute leur douceur
Vous remonte au cœur,
Les jasmins, les roses,
Vous conseillent de tendres choses,
Car vivre au milieu des fleurs
Vous rend bien meilleur
Et de belle humeur.
Fleurs des prés, des jardins, des champs,
Fleurs de nos vingt ans.

Vous pouvez vous procurer ces chansons, paroles et musique, sur disque ou en feuille, chez les marchands de musique de votre localité.



55E ANNEE CONSECUTIVE

Tenez-vous au courant des progrès de la civilisation. Venez cette année à l'Exposition Nationale du Canada et acquérez des connaissances utiles. Visitez ces superbes édifices permanents dont l'architecture est d'une réelle magnificence; vous verrez alors les meilleurs produits nationaux ou importés. Le salon de l'automobile vous réserve les beaux modèles de 1934. Admirez l'aristocratie chevaline au Concours hippique tenu dans le Palais hippique d'un million de dollars. Contemplez les chefs-d'oeuvre anciens et modernes exposés dans les deux Galeries des Arts. Ecoutez les concerts des His Majesty's Scots Guards et de trente autres fanfares. Ne manquez pas la gigantesque et merveilleuse représentation de "Montezuma", qui retrace la découverte et la conquête du vieil empire des Aztèques par les aventuriers espagnols. Puis, assis sur la rive gazonnée du lac Ontario, regardez passer les concurrents au championnat mondial de natation. Vous verrez le spectacle inoubliable du championnat mondial professionnel de canot de vitesse. Et encore d'autres concours internationaux sur eau ou sur terre. Entrez dans la grande armée des promeneurs qui parcourent l'avenue longue d'un mille.

La plus importante exposition annuelle qui soit offre à tout le monde quatorze jours et soirées pour s'instruire et se récréer à peu de frais. Sur demande, des dépliants vous seront envoyés à bref délai.

Taux exceptionnels d'excursion — consultez les représentants de chemins de fer, vapeurs, autobus.

WM. INGLIS,
président

H. W. WATERS,
gérant-général



L'HERBE A LA PUCE

(Suite de la page 10)

parties du corps; il faut donc se protéger contre cette contagion.

Le traitement le plus recommandé à l'heure actuelle, est celui qui consiste à enduire les parties affectées avec une solution à 3 pour cent de permanganate de potassium. La tache que laisse cette solution disparaît après quelque temps, ou peut être enlevée lentement au moyen de savon et d'eau. On se sert aussi de teinture d'iode de Churchill, au lieu de permanganate de potassium. Lorsque les ampoules ont paru, il faut éviter tout frottement et avoir soin de localiser l'infection en appliquant de l'iode sur les bords de la plaie, ainsi que des compresses trempées dans une solution à 2 pour cent d'acétate d'aluminium, une solution alcoolique d'acétate de plomb (50 à 70 pour cent d'alcool à frictions), ou toute autre substance rafraîchissante (soda à pâte, acide borique en solution, etc.). Dans les cas persistants, on peut varier le

traitement par l'emploi d'onguents (onguent de zinc, Ozonol, Lanoline, etc.). On peut enlever ces derniers en épongeant avec de l'eau chaude savonneuse. Ne mettez pas de poudre à pâte sèche ou d'acide borique sec sur les plaies suppurantes, car il se formerait une croûte dure qui aggrave les conditions, tandis que des expositions fréquentes à l'air les soulagent.

L'empoisonnement par l'herbe à la puce peut altérer complètement la santé pendant quelque temps chez certaines personnes. Il produit de l'agitation, et même la fièvre, et dans ce cas, le repos complet et l'emploi de laxatifs sont recommandés. On fera bien dans ces circonstances de consulter un médecin.

Contrairement à une opinion répandue, les symptômes d'empoisonnement ne reviennent pas tous les ans, à moins que l'on ne s'expose de nouveau à l'herbe à la puce.

Une Femme sans Patrie



HELENA RUBINSTEIN

Helena Rubinstein, experte mondiale en soins de beauté, n'a pas de patrie. Où est-elle, en ce moment? Peut-être dans son superbe appartement de New-York, face au Central Park, ou dans son salon princier de la 57e rue où l'on trouve le summum de la science du Beau féminin. Il se peut fort bien qu'elle habite plutôt son appartement parisien de la rue St-Honoré, dans la Ville-Lumière; son salon de beauté, l'un des plus chic de Paris, se trouve dans le même hôtel.

Mais si elle n'est pas là, où est-elle? Allons à Vienne; elle surveille sans doute elle-même en ce moment les massages donnés aux Viennoises, dont la beauté est proverbiale. Mais non, elle vient de partir pour Londres, où l'attendent ses admiratrices et clientes, toujours anxieuses de la rencontrer. De là, elle se rendra incessamment à Melbourne, en Australie, pour revenir ensuite à Chicago et à New-York.

Helena Rubinstein est une étrange personnalité. Toute dévouée au maintien de la saine beauté de la femme, critique sagace en l'art de charmer, elle montre parfois une véritable insouciance de son charme personnel. Pendant des mois, elle ne se préoccupera pas de renouveler sa garde-robe. Puis, soudain, au cours d'un passage à Paris, elle négligera complètement ses affaires pour visiter les grands couturiers, commander les robes les plus coûteuses. Rien alors n'est assez beau, assez chic. Pendant quelque temps, elle éblouira par l'élégance de ses toilettes. Mais la plupart de ces robes ne seront portées qu'une fois. Elle repart bientôt, toujours accompagnée de sa femme de chambre et de sa cuisinière allemande. Ce sont là les

seules compagnes de ses pérégrinations à travers les capitales du monde.

La famille d'Helena Rubinstein comprend son mari, Edward Titus, et deux garçons, Horace et Roy. Edward Titus est universellement connu comme éditeur des écrivains américains à l'étranger.

—Chaque femme a son charme, dit Helena Rubinstein. Elle doit elle-même connaître ce qu'il faut à son teint.

—Mais, lui demandons-nous, en est-il de même pour la femme d'affaires qui travaille tout le jour?

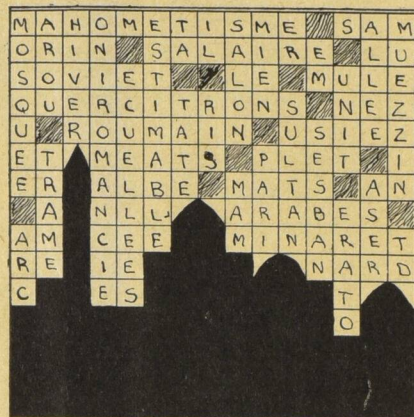
—Certainement, répond-elle avec un sourire. La femme d'affaires doit se faire un devoir de soigner son teint. Je dirai même que cela est plus important pour elle que pour la femme du monde. La femme d'affaires ne doit pas vieillir. Sa beauté, sa grâce, sont des arguments qu'elle ne doit pas négliger. La femme qui se sent attrayante fera une meilleure vendeuse dans un magasin, une meilleure secrétaire au bureau. Le charme d'un beau visage est générateur d'optimisme.

—Chaque peuple a ses beautés. C'est à développer ces caractéristiques particulières que je travaille sans cesse. Il faut réagir contre la tendance moderne à créer un type unique de beauté féminine. Au Canada, les races françaises et anglaises ne se sont pas beaucoup mélangées. Chacune a conservé à peu près intact le caractère physique du peuple anglais ou du peuple français. La Canadienne française est de race latine; sa beauté est essentiellement féminine; c'est la «Canadienne et ses jolis yeux doux.»

\$5.00 - A GAGNER CHAQUE MOIS - \$5.00

Toutes les bonnes solutions sont tirées au sort et les CINQ premières sortantes gagnent chacune un prix de \$1.00. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous, d'ici le 15 août inclusivement. Adressez: Les Mots Croisés, La Revue Populaire, 975, rue de Bullion, Montréal.

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 19

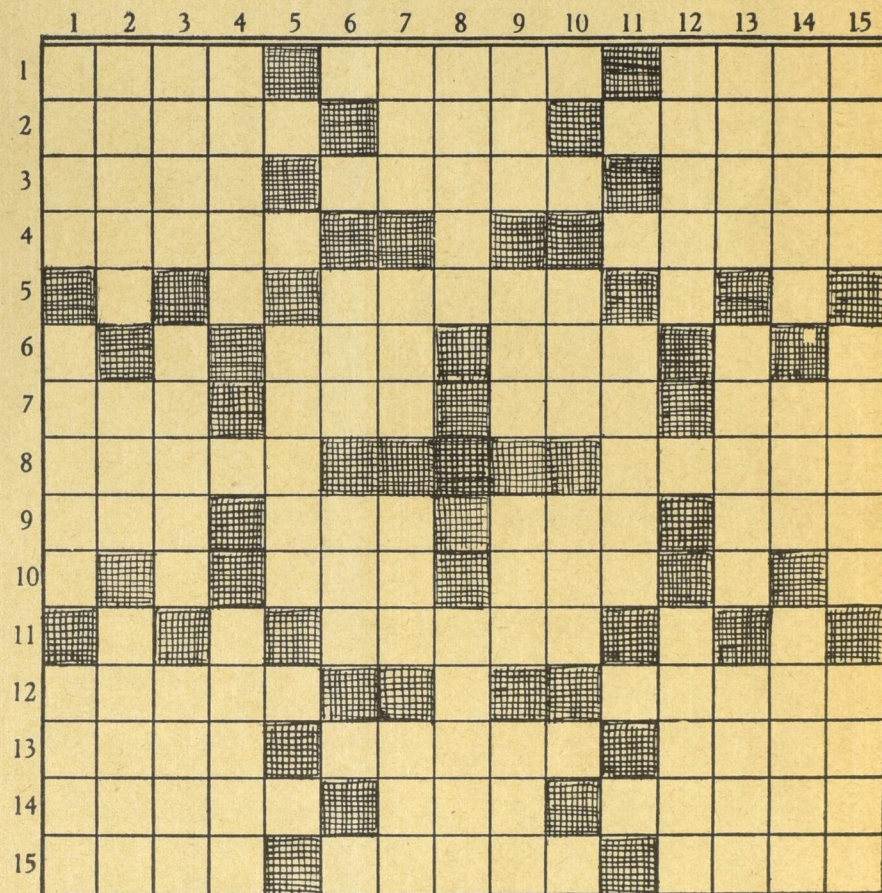


PARU DANS
LA REVUE
POPULAIRE
DE JUILLET

Les CINQ gagnants du Concours No 19, paru dans LA REVUE POPULAIRE du mois de juillet, sont :—

Mme Jos. Carignan, 5777, 5e Ave. Rosemont, P. Q. — Mlle Marguerite Bourdon, 10177, Tolhurst, Ahuntsic P. Q. — Mlle Jeanne-d'Arc Pouliot, 7, rue St-Etienne, Lévis, P. Q. — Mme J. C. Beaudoin, 31, Belvedere, Appt. 2, Québec, P. Q. — M. Sylvain Lavoie, 104, Main Street, Granby, P. Q.

LES MOTS CROISES DE LA REVUE POPULAIRE — PROBLEME NO 20



Nom

Adresse

HORIZONTELEMENT

- 1—Se dit du blé dont les feuilles sont sèches. — Unité électro-magnétique de capacité électrique. — Grosse moulure ronde
- 2—Large, ouvert. — Corps dissocié par un courant, électrique. — Résine des régions tropicales.
- 3—Gouverné. — Dernier roi de Troie. — Coiffure militaire.
- 4—Os de certains poissons. — Mise en ordre.
- 5—Ancienne loi espagnole garantissant les privilèges d'une ville.
- 6—Juridiction. — Unité de résistance électrique.
- 7—Préfixe sing: égalité. — Adverbe de lieu. — Ile de la côte de l'Atlantique (France). — Poète tragique athénien.
- 8—Enveloppe de la châtaigne. — Inviolable.
- 9—Choisi. — Double coup de baguette sur le tambour. — Principe de la vie. — Une plante et sa graine (anglais).
- 10—Partie de la charrie. — Ville populeuse.
- 11—Gros canard du Nord.
- 12—Un des juges d'Israël. — Espèce de germandrée.
- 13—Famille, chez les Arabes. — Critique, interprétation maligne. — Fil fin et brillant produit par un ver.
- 14—Plate-forme en saillie autour des bas-mâts, (plur.) — Partisan. — Ramassis d'individus dangereux.
- 15—Un des fils de Jacob. — Climats. — Quatre lettres de sierra.

VERTICALEMENT

- 1—Genre de poissons de l'Europe centrale. — Une des trois enveloppes qui forment l'écorce. — Nom donné aux officiers et fonctionnaires en Turquie.
- 2—Côté d'une monnaie, d'une médaille. — Terrain. — En Arabe: pères.
- 3—Action de se soutenir et d'avancer sur l'eau. — Fier, arrogant. — Amas de sable sur les bords de la mer.
- 4—Employé. — Os qui forme la partie supérieure des fosses nasales.
- 5—Domaines.
- 6—Voile triangulaire. — Général américain (1807-1870).
- 7—Fluide que nous respirons. — Canton suisse. — Petite pomme. — Laique.
- 8—Fort tendu. — Pièce qui supporte le marteau d'une forge.
- 9—Recueil de bons mots. — Ministre des finances sous la Restauration. — Bière anglaise. — Argile rouge.
- 10—Interjection. — Commune rurale russe.
- 11—Grande collection d'art ou de science.
- 12—Vin de liqueur jaune récolté en Hongrie. — Cabanes des nègres en Amérique.
- 13—Trous dans les murs pour recevoir les poutres. — Marteau des carriers. — Action de rouler.
- 14—Crevasses du pli du genou chez le cheval. — Mot latin sing: priez. — Trame déroulée et insérée par la navette du tisserand.
- 15—Prophète. — Fenouil. — Peintre hollandais né à Harlem.



Fumez le Calumet de la Paix!

Servez-vous de votre automobile! Promenez-vous dans la campagne! Votre famille et vous-même avez droit à un délassément si légitime! Il n'est pas de passe-temps plus agréable et moins coûteux.

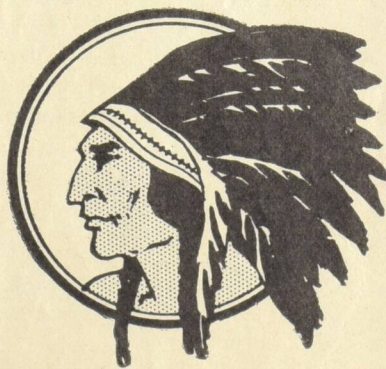
Il faut à votre auto des produits Red Indian de la densité indiquée pour le printemps et l'été... une bonne Huile Red Indian dans le carter... des lubrifiants Red Indian dont la parfaite consistance assouplira le mécanisme de la boîte de vitesse, du pont arrière, et les points de contact du châssis... un plein

réservoir de gazoline Marathon Blue, garantie définitive de puissance et de rapidité! Ceci fait, joyeux et l'esprit en paix, vous démarrerez triomphalement, et passerez — au ronron satisfait de votre moteur.

Servez-vous de votre automobile! S'il est neuf, *vous ne voudrez* que la meilleure huile et la meilleure gazoline — s'il ne l'est pas, *il lui faut* la meilleure gazoline — et c'est ce que vous trouverez toujours aux POSTES DE RAVITAILLEMENT ou chez les DEPOSITAIRES RED INDIAN.

EVITEZ LES ENNUIS AVEC LA

**GAZOLINE
MARATHON
"BLUE"**



**L'HUILE
RED
INDIAN**

Fabriquée en Canada par McCOLL-FRONTENAC OIL COMPANY LIMITED.

“Regarde,
petite soeur,
c'est celle
que *tu* as
prise !”



● Instantanés . . . petites images contenant quelques étapes de votre vie . . . que vous conserverez bien précieusement. Maintenant, plus que jamais, elles peuvent être si expressives et si naturelles. Prenez-les sur la nouvelle pellicule Kodak *Verichrome*. Elle supprime les problèmes d'antan et les bévues habituelles. Tous les temps sont bons—sombres ou clairs. Il n'est pas nécessaire de poser ou de loucher face au soleil. Photographiez les gens tels qu'ils sont—à l'aise et tranquilles. Même à l'ombre, les photos obtenues sont pleines de détails nets et précis. La Verichrome possède deux couches qui compensent d'elles-mêmes les effets qui pourraient être obtenus par suite des changements de lumière . . . sauvegardant ainsi doublement le succès d'instantanés qui deviendront, pour vous, si inestimables au fur et à mesure des années écoulées. Dès aujourd'hui, essayez une bobine de Kodak Verichrome—dans la boîte jaune à raies quadrillées. Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.

KODAK

VERICHROME
FILM